

EDMOND JALOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES  
SAISONS  
LITTÉRAIRES

1896-1903

*luf*

LES SAISONS LITTÉRAIRES

## DU MÊME AUTEUR

### ESSAIS OU CRITIQUE

*L'Esprit des Livres. — Figures étrangères. — De Pascal à Barrès. — Personnages et Perspectives. — Au Pays du Roman. — Du Rêve à la Réalité. — Rainer-Maria Rilke. — Marseille. — Vie de Goethe. — Discours de Réception à l'Académie française. — Souvenirs sur Henri de Régnier.*

### ROMANS OU NOUVELLES

*L'Agonie de l'Amour. — Les Sangsues. — L'École des Mariages. — Le Jeune Homme au Masque. — La Fête Nocturne. — Vous qui faites l'endormie... — Le Démon de la Vie. — Le Reste est Silence... — Les Amours perdues. — L'Eventail de Crêpe. — Le Boudoir de Proserpine. — L'Incertaine. — Fumées dans la Campagne. — Au-dessus de la Ville. — L'Escalier d'or. — La Fin d'un beau Jour. — L'Ami des jeunes Filles. — Les Profondeurs de la Mer. — L'Alcyone. — O toi que j'eusse aimée!... — Soleils disparus. — La Branche morte. — Lætitia. — La Balance faussée. — Le Voyageur. — La Grenade mordue. — La Chute d'Icare. — Dessins aux trois Crayons. — Sous les Oliviers de Bohême. — Le Rayon dans le brouillard. — L'Egarée. — Les Routes du bel Univers. — Le dernier Jour de la Création. — L'Amour de Cécile Fougères. — La Capricieuse. — Le Roman inachevé. — L'Oiseau-Lyre. — Les Visiteurs. — Le Pouvoir des Choses. — Le Vent souffle sur la Flamme. — L'Age d'or.*

### EN PRÉPARATION

*La Question sans Réponse, roman. — La Sentence, roman.*

EDMOND JALOUX  
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES SAISONS  
LITTÉRAIRES

1896-1903



*luf*

ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE  
L'UNIVERSITÉ • FRIBOURG 1942

Biblioteca Centrală Universitară  
BUCUREȘTI  
Cota 54557 sublet  
Inventar 501658

54557

B.C.U. "Carol I" - Bucuresti



C501658

RC 112/10

Tous droits de traduction, de re-  
production et d'adaptation réservés  
pour tous pays y compris la  
Russie.

Copyright by Editions de  
la Librairie de l'Université  
Fribourg, 1942

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME  
LE PRINCE PIERRE DE MONACO

## Préambule à ce qui n'est pas une biographie

A mesure que les années s'écoulent et que le présent se fait plus actif et plus impérieux, comme s'il voulait dominer de toute sa force pressante un passé qui s'allonge et un avenir qui s'accourcit, les perspectives déjà lointaines de ma vie me paraissent gagner en régularité et en lumière. Je vois mieux ce que je suis et ce que j'ai été ; je discerne les constantes des événements et de mon caractère, ainsi que leurs mutuelles réactions. L'homme se retrouve à peu près lui-même dans les différentes circonstances qu'il traverse, à moins toutefois qu'il ne soit emporté par des courants extérieurs d'une telle force qu'il n'y fasse plus figure que de bouchon dans un torrent.

Un tel préambule pourrait servir de préface à une autobiographie. Mais mon propos n'est pas de l'écrire. Ce n'est pas moi, ou plutôt moi seul, que je veux envisager dans ces souvenirs. Il m'est venu à l'esprit de peindre

les diverses générations — ou coteries — littéraires que j'ai traversées. Il m'a paru qu'en les décrivant j'apporterais un élément d'appréciation aux historiens futurs des lettres contemporaines. On décrit, en général, les hommes et les œuvres plus que les milieux. Or, ce sont les milieux qui contribuent à former les hommes et les œuvres, — du moins, en grande partie, — et la théorie de Taine est dans ce sens infiniment plus juste qu'on ne veut le reconnaître aujourd'hui. J'aimerais présenter quelques vues d'ensemble sur ces milieux et sur les idées dont ils vivaient. On m'excusera de me mettre quelquefois en évidence. Je ferai mon possible pour n'en user qu'afin de mieux éclairer les autres.

Il me faut dire d'abord que je suis venu au monde avec une extrême curiosité d'esprit et un grand besoin de sympathie ; mais entendons-nous sur ce mot ; pour certains, ce besoin est une forme de coquetterie, un désir d'être trouvé sympathique ; chez moi, il affectait, — et il affecte toujours, — la forme d'un sincère élan d'amitié à l'égard d'autrui, d'une sorte de *protéisme* involontaire, qui agit de telle sorte que lorsque je me trouve en face de quelqu'un, je suis vraiment en sa présence. Je ne m'intéresse qu'à lui, à ce qu'il fait, à ce qui lui arrive, je me plonge dans son « aura », sentimentalement et



intellectuellement, et cela avec un véritable abandon de moi.

C'est une disposition d'esprit dangereuse en ce sens qu'on s'engage plus souvent et plus à fond qu'on ne le devrait si l'on voulait conserver une saine hygiène mentale ; ces sympathies forment des centaines de liens qui vous resserrent et qui travaillent à vous paralyser en saisissant une part énorme de votre temps. D'autre part, il est difficile que l'on puisse satisfaire à toutes leurs exigences, si bien que quelque bonne volonté que l'on conserve à leur égard, on se forge ainsi bien des déceptions et des remords, sans compter les déconvenues que l'on occasionne à autrui.

Ce fut cependant cette vocation spéciale qui me fit pénétrer dans tant de milieux divers.

---

## II

# La fin de l'enfance

Je ne sais si pour les autres hommes le passage de l'enfance à la jeunesse est aussi marqué que dans ma vie, mais je pourrais, à un jour près, évoquer les premiers moments de mon adolescence.

« L'enfance qui finit est entourée d'ailes invisibles », a écrit Henri de Régner. Ces ailes, à mes yeux, il me faut bien avouer que je les ai vues d'abord battre dans les livres. Le premier écrivain qui les entr'ouvrit fut Hoffmann ; j'entends le premier auteur qui ne fût plus M<sup>me</sup> de Ségur, Jules Verne ou Gustave Aimard. Je possède encore l'exemplaire des *Contes fantastiques* que j'achetai avec mes très maigres économies ; il porte la date de septembre 1891 : j'avais donc treize ans. La même année, en décembre, je fis l'acquisition des *Contes Extraordinaires*, d'Edgar Poe. J'avais appris son existence par un article de Jules Verne, lu, un après-midi d'été, par hasard, dans un vieux numéro du *Musée des Familles*, chez une amie de ma mère. Je pris alors Edgar Poe pour un Jules Verne américain et je voulus le connaître.

Mais lorsque je découvris *Manuscrit trouvé dans une bouteille*, *Ligeia* et *Morella*, je devinai qu'il s'agissait de bien autre chose et j'entrevis le monde chatoyant, divers et miraculeux de la poésie. Ces pages ensorcelées eurent sur moi une influence extraordinaire ; j'y pressentis tout un ordre de phénomènes et d'envoûtements qui me fit pénétrer dans une existence nouvelle.

Après tant d'années de travail, de lectures et d'activités diverses, il me faut dire que si je veux sentir encore descendre sur mon esprit la magie absolue de la transposition poétique, le lyrisme devenu métaphysique et sentiment, c'est à Edgar Poe que je reviens. Toute ma vie n'a pas épuisé l'incantation sombre et dorée qui s'élève de certaines phrases de la *Chute de la Maison Usher*, d'*Eléonora*, de *Bérénice* ou de *Silence*.

Cependant je continuais d'aller au Lycée et d'y éprouver le plus profond éloignement pour tout ce qu'on y voulait m'enseigner. Une revue que recevaient mes parents m'apporta vers la même époque la révélation d'une école poétique inconnue, dont elle parlait d'ailleurs avec circonspection et méfiance. J'appris ainsi le nom de Verlaine, de Mallarmé, de Henri de Régnier, d'Emile Verhaeren. Les fragments cités excitèrent d'abord mon hilarité, puis me séduisirent peu à peu, tant et si bien qu'à l'automne suivant

j'achetai *Vers et Prose*, de Mallarmé, qui venait de paraître et le *Choix de Poésies*, de Verlaine.

Alors l'ère des grandes lectures commença ; en quelques mois je découvris les tragédies grecques ; le roman contemporain ; les *Civilisations antiques* de Gustave Le Bon : le monde ancien, la psychologie moderne.

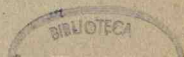
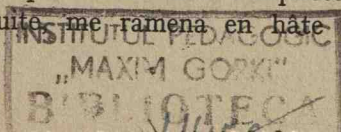
*Crime et Châtiment* et *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau me plongèrent dans un véritable chagrin ; le pessimisme, avec la connaissance de l'homme, se révélait à moi ; mais en même temps l'amour du prochain, refuge contre le désespoir. Cet amour m'apparut surtout dans la scène où Raskolnikof s'agenouille devant Sonia et dans celle où Jean Mintié embrasse sur la bouche le soldat prussien qu'il vient de tuer. Aucun des détails de ce printemps extraordinaire n'est sorti de ma mémoire.

J'allais avoir quinze ans.

Au mois de juillet, je passai avec ma mère quelques semaines chez des amis, dans une propriété située près de Tarascon, entre Maillane et Saint-Etienne-du-Grès. A cet endroit, la plaine est marécageuse, traversée par ces agiles ruisseaux que l'on nomme là-bas des *roubines* ; entre eux, le terrain est irrigué sourdement, forme des espaces où l'eau affleure sous le sol ou même de minuscules étangs, envahis d'herbes aquatiques, de joncs, entre des osiers et des saules. J'aimais ces lieux équivoques, où se mêlent deux éléments,

ces limites du terrestre et de l'aquatique. Avec mon ami Henry Roberty, nous construisions des radeaux pour nous aventurer à travers ces chenaux sinueux. J'ai toujours eu une sorte de passion mystérieuse pour les nénufars qui semblent d'autant plus éclatants et beaux qu'ils éclosent loin de la main. Là-bas, il en fleurissait de jaunes, dont les corolles avaient le vernis luisant du bouton d'or et dont l'odeur mélangeait le parfum du magnolia aux émanations de l'éther. Quand je réussissais péniblement à en cueillir un, il me semblait toucher à la fois au lotus sacré de l'Égypte, au nélumbô des jardins du Japon, à la triomphale *Victoria Regina* des lacs du Brésil.

Mais j'éprouvai de vagues malaises. Cette plaine sans limites, ce vide environnant m'angoissaient. J'y respirais avec peine comme au bord d'un précipice. Le soir, une telle tristesse s'emparait de moi que j'y trouvais, me semblait-il, l'avant-goût de la mort. Quand le soleil déclinait, pareil, en ces lourdes journées, à un globe en fusion, chauve, terne malgré sa couleur furieuse, je me promenais sous les rares arbres qui entouraient la maison et je sentais peser sur moi une menace. J'avais le sang aux joues, de fréquentes céphalalgies. Bientôt je toussai. Ma mère, qui devait tant s'inquiéter pour moi par la suite, me ramena en hâte à Marseille.



Je passai un mois au lit. Le docteur exigea que je partisse aussitôt après pour la campagne. De quoi souffrais-je ? Je ne l'ai jamais bien su : menace de tuberculose, fièvre paludéenne ? Le diagnostic demeura vague. Mais on décréta en général que j'étais un apprenti malade, ce qui devait avoir une grande influence sur mon développement moral. Aujourd'hui, pour les mêmes troubles, on vous envoie aux altitudes. En ce temps-là, les médecins recommandaient Madère, Cannes ou une vie presque claustrale : éviter la pluie, le froid, l'humidité. Tout cela existe à Marseille, dit-on. Du moins, les Marseillais le croient-ils. Pendant près de sept ans, je devais vivre comme un valétudinaire, ne sortant que par beau soleil, rentrant au crépuscule, passant cinq mois de l'année aux champs. Je me résignai vite à cette existence : du moins, m'affranchissait-elle du Lycée que je haïssais. Si je perdais une certaine liberté de mouvement, je gagnais une grande indépendance, et j'en comprenais déjà le prix.

A peine levé et toujours fiévreux, on me mit dans une voiture et on m'emmena dans ce que les Provençaux appellent une *campagne* : c'est-à-dire une de ces villas que l'on trouve dans la banlieue, et qui, peintes d'ocre ou de carmin sombre, sous leurs pins et leurs tuiles roses, ont un air agreste, solitaire et plaisant. Ma mère avait loué en quelques heures une maison au

fond du village de Montolivet, toute voisine d'un bois qui descendait sur Saint-Julien et qui a été loti par la suite.

Je revois le jardin qui entourait cette habitation. Une petite allée de rosiers y menait de la grille à la porte d'entrée. Des pins très hauts et très minces flottaient par derrière, comme des navires aériens retenus à la terre par une étroite corde résineuse. Dans un coin, la propriétaire, une vieille femme singulière, possédait une cabane où elle venait passer deux ou trois jours par semaine. Elle y était rejointe par un homme plus jeune qu'elle, l'air farouche, tout en barbe noire et en chevelure embroussaillée, à peine vêtu, un de ces *outlaws*, comme il y en a tant en Provence. Ce couple inspirait aux gens du pays une sorte d'inquiétude ; on ne l'aimait guère.

J'assistai un jour à un spectacle qu'à présent je jugerais magnifique, mais qui m'inquiéta alors. Ce demi-sauvage, ayant maille à partir avec un voisin, se battit contre lui, à coups de pierres, dans le chemin de traverse qui longeait au nord notre jardin. Ce chemin allait être nivelé ; des pyramides de gros cailloux y attendaient les cantonniers. L'amant de notre propriétaire, sans chapeau, la chemise déchirée, livrant au vent une poitrine velue, y lapidait un adversaire invisible, dont les projectiles volaient sur

lui. Les injures échangées d'une voix tonitruante n'étaient pas moins acérées que les pierres. Le spectacle de la brutalité m'a toujours mis hors de moi et me rendrait brutal moi-même. Pourquoi primes-nous parti pour notre voisin qui était peut-être l'agresseur ? Ce combat sans cause apparente nous jetait dans le camp de l'homme qui nous était connu et que nous considérions comme un forban, quand aucun étranger ne l'assailait. Mais, vociférant, bondissant, le sang aux joues, la haine aux yeux, cet homme terrible avait grande allure dans la poussière soulevée, sous le soleil dur de trois heures. Si je le revois aujourd'hui, c'est comme un Titan furieux dans un poème homérique.

Quand il eut bien crié, bien jeté ses blocs, la fatigue le prit, comme elle prit son ennemi et chacun rentra chez soi. Les fureurs des gens du Midi sont démentes, mais brèves. Il ne fut plus question de bataille.

Le coin le plus heureux pour moi de cet enclos était un bassin carré, encadré d'une margelle et fermé par une palissade de buis qui ne s'ouvrait que par une faible ouverture. Mon plaisir était d'y voir danser un jet d'eau.

J'avais beaucoup joué dans mon enfance avec diverses figurines : soldats de plomb, singes de peluche, et surtout de petits Chinois en terre cuite émaillée. Ils étaient les uns et les autres



les héros d'un grand nombre d'événements que mon imagination créait. Je n'ai guère changé depuis, sauf que les personnages dont s'amuse mon esprit sont plus abstraits et que je m'efforce de retrouver en eux les lois de la vie et de l'humanité ; souci qui m'était alors inconnu. Je regrette d'avoir oublié les péripéties que j'inventais pour mes minuscules personnages. Elles ne devaient avoir aucune consistance et refléter des épisodes puérils.

Le lendemain du drame entre nos voisins, je crus que je saurais encore jouer comme d'habitude avec mes Chinois. Je me souviens de les avoir transportés sur la margelle du bassin, d'avoir essayé de les pousser devant moi, de les animer. Une soudaine lassitude m'accabla. Je ne croyais plus en eux et j'en éprouvai une grande tristesse, comme si je venais de me séparer à jamais de quelque chose d'infiniment doux et précieux.

La vie venait de passer entre eux et moi. Mon enfance était finie.

---

### III

## Silence...

Au nombre des livres pour lesquels j'éprouve une dilection toute particulière, il en est un dont je n'ai jamais pu me détacher et que je relis toujours avec la même émotion. C'est le *Niels Lynhe*, de J. P. Jacobsen. Plus tard, quand je fis la connaissance de Rainer Maria Rilke, je fus heureux d'apprendre que c'était un de ses ouvrages préférés. J'aimais *Niels Lynhe* à cause du romanesque intérieur, intense et presque féerique, qui anime ses personnages, si médiocres en apparence ; à cause aussi de ce mélange délicieux de tendresse et de mélancolie. J'ajouterai que, dans ma jeunesse, je m'identifiais volontiers avec son héros, Niels Lynhe hésitant sans cesse entre le rêve et le réel ; et je suppose que Rainer Maria Rilke l'aimait aussi pour cela. Mais ce beau roman me touchait aussi profondément à cause d'une raison bien différente.

Dans l'œuvre de J. P. Jacobsen, Niels Lynhe est un jeune homme plein d'aspirations élevées, mais assez incapable de donner une forme active ou plastique aux songes qui le hantent. Il a vécu

avec nonchalance, le plus souvent, hors de la maison familiale ; mais après la mort de son père, sa mère tombe malade et Niels, qui s'occupe tout à coup d'elle et la soigne avec sollicitude, se découvre avec elle des affinités qu'il ne soupçonnait pas. M<sup>me</sup> Lynhe est une rêveuse comme lui et, comme lui, elle se console de ses déconvenues sur le plan des faits en se créant une vie imaginaire où elle s'accorde avec opulence ce qu'aucune existence réelle ne saurait contenir.

« Tu voulais que je fusse un enfant prédestiné, un enfant du dimanche, petite mère ! dit Niels à M<sup>me</sup> Lynhe. Tu voulais que je fusse un homme qui ne se courbât pas sous le joug qui fait plier tous les hommes, tu voulais que j'aie mon propre ciel où je deviendrais bienheureux, ou que je porte une chaîne de damnation bien à moi seul et pas aux autres ! »

« Et Niels ajoute :

« — Mère, nous ne sommes pas si pauvres que tu parais le croire ! Un jour, tu verras, le navire viendra ! Ah ! si tu voulais garder l'espoir et avoir foi dans ton enfant... mère, je suis poète ! — poète véritablement et de toute la force de mon âme.

« Et M<sup>me</sup> Lynhe répond :

— « Ah ! tu m'as rendue si heureuse, Niels ! C'est donc bien vrai ! Ma vie n'a donc pas été un long soupir inutile, puisqu'elle t'a élevé

comme je l'ai si ardemment espéré et rêvé ! Dieu seul sait combien de fois je l'ai rêvé ! Et cependant tant de mélancolie vient se mêler à tout ce bonheur... »

Dans ce merveilleux colloque et dans les scènes adorables qui suivent et qui se terminent dans le beau cimetière de Clarens, il s'agit uniquement du bonheur qu'une mère et un fils éprouvent à se reconnaître. A moi aussi, il m'était arrivé dans ma quinzième année, dans ce tout petit jardin de Montolivet, quelque chose d'analogue, car ce fut à ce moment que je sortis, dans mes rapports avec ma mère, de cette convention de l'enfance qui dure souvent toute la vie. Il est rare, en effet, qu'il y ait une intimité réelle entre les parents et les enfants ; non pas toujours par mauvaise volonté réciproque, mais parce que les affections vraies ne se fondent que sur des similitudes dans la façon de sentir. Les hommes et les femmes ne se comprennent mutuellement que s'ils ont le même goût de réfléchir sur leurs émotions et d'en parler ensemble. Si grande que puisse être par ailleurs une tendresse, elle garde un caractère superficiel tant qu'elle ne comporte pas ces analogies de la sensibilité, ces éclaircissements de la parole.

Jusque-là, j'avais eu pour ma mère une de ces affections à la fois nécessaires et vagues, qui sont faites d'habitudes et non d'expériences

approfondies ; j'étais un enfant ; elle me soignait ou me grondait, et je ne m'occupais pas d'elle. Mais en ce mois de septembre 1893, où nous nous trouvâmes seuls, tous deux, dans une maison de campagne isolée, nous commençâmes de nous parler sincèrement, soit qu'avec la fin du jour nous nous promenions dans la petite allée de rosiers, soit que nous allions lire dans le bois de pins qui dominait Saint-Julien.

Ce fut alors que commença cette grave et douce intimité qui devait durer jusqu'à la mort de ma mère et dont je ne parlerai que pour dire en quelles circonstances elle est née. Soudain, ma mère découvrit en moi quelqu'un qui était de sa race, et moi, je m'apercevais avec surprise que tout ce que je me voyais penser et sentir et qui me semblait extraordinaire (heureux âge ! où l'on croit encore que l'on est extraordinaire !) lui était déjà connu et familier. Ainsi nous nous reconnaissons mutuellement avec une profonde émotion, car, jusque-là, nous avons été des étrangers l'un pour l'autre.

Mes rêves, mes goûts réels, si précis déjà, mes premières lectures, mon ambition de devenir un poète, mes mélancolies, je lui dévoilai tout cela avec ce bonheur que l'on éprouve à sortir enfin de cette immense solitude morale qu'est l'enfance. Et elle discutait avec moi de ces problèmes et de tant d'autres, tandis que les feuilles commen-

çaient de prendre ces colorations et ces émaux qu'elles n'ont nulle part avec autant d'éclat que dans les terres du Sud.

Les moindres incidents de ce mois de septembre demeurent incroyablement présents à mon esprit. Auparavant, je n'avais, pour ainsi dire, pas existé. Brusquement, en quelques semaines, je sortais de ma chrysalide, déjà mûri, déjà formé et tel à peu près que je suis resté. Il y a moins loin de l'homme que je suis aujourd'hui à cet adolescent que de cet adolescent à ce qu'il était quinze mois plus tôt. Que ce début d'automne fut magnifique ! Pas un nuage au ciel ; pas une goutte de pluie. Mais des jours si radieux qu'ils semblaient appartenir à un âge mythologique, se dérouler dans quelque jardin des Hespérides. Les crépuscules surtout étaient fabuleux ; c'était un jeu, une féerie, un feu d'artifice, quelque chose que je n'ai revu nulle part, — sinon à Venise, — depuis que j'ai quitté la Provence.

Je lus pendant ces quelques semaines *Salambô* et *l'Ame noire du Prieur Blanc*, de Saint-Pol-Roux, *A Rebours* et *Aziyadé*. Et comme j'avais un chat, — le premier de mes chats, un bel angora gris cendré, — je l'avais baptisé Baalet, à cause de Flaubert et des litanies à Tanit. Baalet venait me rejoindre au bord du bassin quand j'allais y écouter le jet d'eau ; il me tenait gravement compagnie. Il avait de larges yeux d'une couleur

d'absinthe, une âme personnelle qui ne ressemblait à aucune des âmes de chat que j'ai connues par la suite. Il était infiniment sage, affectueux, modéré, sans caprice, ni espièglerie. Il se tenait tranquille pendant des heures, m'observant de son regard mi-clos avec une douceur confiante. Il y avait en lui quelque chose d'un philosophe asiatique, une sorte de résignation très rare chez les félins. Il ronronnait avec une grande facilité et semblait tout heureux de me voir et d'être aimé.

Un an auparavant, un après-midi de juillet, m'ennuyant à périr pendant une classe de géographie, j'avais écrit mes premiers vers. Ils étaient teintés du plus sombre baudelairisme, — et du plus facile, — mais j'en étais cependant assez fier. Cela s'appelait *Les Marais* et cela commençait ainsi :

*De ces champs envasés les miasmes morbides  
S'élèvent, emplissant le pays infecté.  
Le flot en est stagnant et les fièvres livides  
Voltigent au-dessus du marais empesté.*

Je vous fais grâce de la suite et vous ne vous en plaindrez pas. La seconde pièce s'appelait *Le Vampire* ; elle était uniquement destinée à jeter dans la terreur une jeune fille, plus âgée que moi, qui avait une figure charmante, que je rencontrais souvent et qui est devenue la mère d'un

des romanciers de la dernière génération. Mais tout cela gardait encore un caractère incertain et transitoire. Ce ne fut qu'en ce mois de septembre que je commençai d'écrire de vrais vers, c'est-à-dire des poèmes ayant leur rythme et leur couleur à eux. Je m'empresse d'ajouter que l'on peut composer des poèmes qui aient ces qualités sans qu'ils soient pour cela de beaux vers. Je composai ainsi une pièce qui s'appelait *En robe feuille-morte* et qui était de l'inspiration la plus symboliste.

Je ne l'ai pas oubliée. S'il m'arrive que quelques-uns de ses vers me reviennent aux oreilles, ils agissent comme une évocation.

Ils me rendent les mille et une nuances de mon existence d'alors et les images qui m'entouraient ; mieux encore, ils me rapportent les premières allusions que j'eusse faites à ces événements de la vie intérieure que se forgent sans cesse, pour mieux s'enchanter eux-mêmes, les êtres d'imagination. Ce septembre effacé, de nouveau, m'éblouit. Au coin d'une allée, un néflier du Japon a fleuri. Ses grosses fleurs poussiéreuses et d'un blanc verdâtre répandent une odeur de miel qui fait tituber les dernières abeilles ; c'est comme un printemps qui ressuscite dans l'ambre clair de ces jours atténués. De petites roses crème se suspendent aux murs. Ma mère descend gravement l'allée, promenant autour d'elle le beau



regard de ses yeux intenses et toujours si douloureux. Baalet ronronne. Les innombrables choses que j'attends de la vie se mêlent et se transforment, si vagues, si complexes et si variées que je ne peux m'étonner de ne pas les avoir toutes trouvées par la suite, sinon dans mon esprit où elles continuent à fourmiller avec beaucoup d'animation. Et la musique du chant perdu évoque encore cette précieuse rencontre avec l'expression de soi, — qu'elle soit bonne ou médiocre, selon le talent de l'auteur, elle demeure toujours exaltante, — que tant d'autres devaient suivre :

*En robe feuille-morte,  
Elle est jadis venue, au jardin clair, vers moi,  
Froissant alors les floraisons du palefroi ;  
Elle a franchi le seuil, et la grille, et la porte,*

*En robe feuille-morte,  
Elle est jadis venue,  
Du fond de l'avenue,  
En robe feuille-morte...*

---

## IV

# Le Premier Groupe

Quand nous rentrâmes en ville, en octobre, avec les premières pluies, je dus m'accommoder de cette vie nouvelle, de cette vie de demi-malade, qu'il me fallut mener pendant plus de cinq ans. Cette existence avait ceci de pénible, — et surtout pour un être jeune, — qu'elle excluait tout projet. Chacune de mes entreprises, chacune de mes espérances, dépendait d'une bourrasque de mistral, d'une averse, d'un orage. Quand il faisait beau, je me promenais de onze heures du matin à quatre ou cinq heures de l'après-midi ; au coucher du soleil je devais être rentré : tel était l'ordre implacable de la Faculté. Ma première pensée, au matin, était de regarder le ciel ; mon ennui ou mon plaisir était soumis à sa couleur, à sa forme, à son rayonnement. J'étais trop Provençal pour trouver alors beaucoup d'agrément hors de la rue. Lorsque j'envoyai à André Gide mon premier manuscrit, bien informe encore (si tant est que les suivants ne l'aient pas été), il eut la gentillesse de me répondre, parmi beaucoup de critiques, que « je parlais le langage des

saisons, comme un Français natal ». Hélas ! ce langage-là, je l'avais appris à mes dépens !

\*

Je n'ai pas à porter aujourd'hui de jugement sur cette façon de concevoir la thérapeutique, fort à la mode en France, dans les années dont je parle. Et d'ailleurs, ce jugement est aujourd'hui bien indifférent. Tout ce que je peux dire, c'est que l'orientation générale de ma vie, mon caractère même, en furent profondément modifiés, et que je serais aujourd'hui tout différent si j'avais pu m'extérioriser et m'épancher au dehors, entre quinze et vingt ans, au lieu de me replier sur moi-même. Cela n'alla pas d'ailleurs, au début, sans révoltes, ni indignations ; je me souviens de colères si violentes, au sujet d'une brusque ondée qui paralysait l'une ou l'autre de mes sorties, que j'allais jusqu'à briser, à coups de canne, des objets fragiles de ma chambre et surtout des bobèches à pendeloques de cristal que je revois encore, jetant de tous côtés, sur la cheminée ou le tapis, leurs éclats irisés. C'est que l'appétit de la vie, contrarié par cette contrainte, bouillonnait chez moi avec une fureur dont je retrouve l'écho dans mes premiers écrits, et en particulier dans une nouvelle, *Protée*, que je ne conçus cependant qu'à vingt-trois ans.

Mon sort était cependant plus aimable que celui de tant de jeunes gens, captifs dans des lycées jusqu'à leur bachot ou destinés à passer de là dans les demi-prisons de l'École Normale, du Borda, de Polytechnique, de Centrale ou de Saint-Cyr, mais je n'y réfléchissais pas et je me considérais volontiers comme une victime du sort. Mais mon vrai malheur, dont j'ignorais encore la cause, était d'avoir une maturité d'esprit et une formation de caractère en contradiction avec mon âge et de désirer, en pleine adolescence, des affirmations ou des responsabilités qui ne viennent qu'avec l'état d'homme. Il y avait là une discordance, une source de déséquilibre, dont personne ne se doutait, ni surtout moi-même, qui attribuais volontiers à ma demi-claustration ces angoisses, ces inquiétudes, ces désirs de puissance qui me tourmentaient et qui semblaient alors sans issue. Il faut ajouter que, pendant près de sept ans, je fus condamné à ne pas sortir le soir, à n'assister ni à un concert, ni à une représentation théâtrale, ni à quelque fête que ce fût. Mes seuls plaisirs me vinrent des divertissements que nous nous inventions, mes amis et moi, comme vous le verrez plus loin, et que je ne goûtai qu'à la longue.

Ne pouvant transporter au dehors ces fantaisies de l'imagination qui m'entraînaient vers tant de buts, je les canalisais à la fois dans les

romans que je lisais et dans ceux que je tentais d'écrire, car depuis longtemps déjà j'avais décidé de ne pas devenir autre chose qu'un écrivain. Je vivais ainsi dans le fictif avec une frénésie qui dépassait de beaucoup l'activité normale de ceux qui se contentaient, tout simplement, de faire ces petites actions de la vie auxquelles j'attachais un prix qu'ils ne pouvaient même pas concevoir puisqu'ils n'en étaient nullement privés.

Un exemple, mieux que de vains commentaires, illustrera cette disproportion. Un de nos amis, Léon Parsons, qui depuis lors a dirigé un certain nombre de journaux politiques, avait organisé, un certain jeudi, un pique-nique à la campagne, avec quelques camarades dont je devais être, ainsi qu'Albert Erlande. L'attrait de cette réunion était la présence de deux ou trois jeunes filles, dont une Juive, de visage un peu lourd, mais de type byzantin, M<sup>lle</sup> Linette C., que mes compagnons appelaient l'« Impératrice enfant », en souvenir du beau vers de Mallarmé :

*Comme un casque guerrier d'impératrice enfant.*

Mais le jour de la réunion présentait de telles menaces de pluie que ma mère me déconseilla, au dernier moment, de partir, ce qui me mit au désespoir. Il m'est difficile aujourd'hui de me rendre compte de ce que pouvait représenter à

mes yeux une telle journée ; je ne me la figurais pas comme une simple réunion assez banale, quoique plaisante ; j'y voyais évidemment l'origine d'une vie nouvelle, une source inépuisable de romanesque. Je me l'imaginai comme une scène de *Décameron* ; une série de fêtes et de rencontres galantes comme en ont peint Johann-Heinrich Füssli et Monticelli.

Et comment en eût-il été autrement ? Je me considérais comme épris de M<sup>lle</sup> C. que j'avais aperçue dans la rue une seule fois, — je pourrais encore dire exactement où, — et à laquelle je n'ai jamais parlé.

Je passai tout ce jeudi à me raconter les innombrables épisodes de ce pique-nique. Mais le lendemain, Erlande vint me rapporter par le menu les détails d'une promenade totalement dépourvue d'imprévu et d'intérêt, gâtée par d'ennuyeuses averses ; son récit n'annula pas celui que je m'étais forgé. Il m'arriva beaucoup plus tard de parler de ce pique-nique avec l'un ou l'autre de ses participants ; aucun n'en avait gardé le moindre souvenir. Cette journée, dont tout fut absent, n'en a pas moins été une des dates essentielles de ma jeunesse ; je suis certainement le seul être qui y pense encore aujourd'hui, et uniquement parce que je ne l'ai pas vécue en réalité. Le vers de Mallarmé resta indissolublement lié à l'image de M<sup>lle</sup> Linette C.

Cependant, je me faisais peu à peu à une existence qui tendait à s'épancher dans une représentation de la vie et non dans la vie elle-même. Un de mes amis, Auguste Achaume, prétendait que lorsqu'il me venait voir il avait l'impression de rendre visite à une figure de tapisserie. Il est certain que mon immobilité, mon culte exclusif de la poésie, la solitude relative dans laquelle je vivais, devaient avoir quelque chose d'assez particulier, chez un garçon de seize ans, non moins que mes premières relations littéraires. En février 1894, en effet, ayant envoyé des sonnets à Mallarmé, je reçus de lui une lettre exquise, et vers la même date et pour la même raison, un livre de vers de Francis Viélé-Griffin avec une dédicace pleine de sympathie. C'étaient pour moi des événements d'une valeur inappréciable. Aujourd'hui encore, il m'est impossible de les considérer d'un autre œil.

Notre société formait un petit groupe très cohérent, mais de culture et d'origine cosmopolites : ce qui devait faire de nous par la suite un groupe littéraire très particulier. Gilbert de Voisins était bien l'arrière-petit-fils d'un magistrat, appartenant à la noblesse de robe, guillotiné sous la Terreur, le fils d'un officier de l'armée d'Afrique, qui avait fait la campagne du Mexique et la guerre de 1870, mais sa mère appartenait à une des plus célèbres familles de négociants grecs,

établie à Londres ; et la comtesse Gilbert de Voisins, sa grand-mère, était la Taglioni, cette célèbre danseuse, qui a enchanté le romantisme, fille elle-même d'un Italien et d'une Suédoise luthérienne. Albert Brandenburg (que l'on a connu sous le pseudonyme d'Albert Erlande), avait pour père un Anglais, né à Malte et d'ascendance allemande. José Espiell y Baladia était Catalan ; Théodore Lascaris, Grec. Aussi différons-nous par l'inspiration et par les goûts de nos autres contemporains méridionaux, moins méditerranéens que nous.

Je ne saurais expliquer aujourd'hui en quoi résidait le charme de ces réunions, dont la fantaisie faisait tous les frais, ainsi que le culte de la littérature. Nous avions en commun un langage, une philosophie, une morale, des modes personnels de gourmandise. Nous cherchions des façons nouvelles de nous exprimer ; tantôt, il s'agissait de prononcer de longues phrases en supprimant toutes les voyelles des mots, tantôt les consonnes ; tantôt encore, le rite consistait à réciter ensemble une strophe savante et compliquée en jouant à qui la dirait le plus vite sans *manger* une seule syllabe. Henry Roberty était passé maître à ce match.

Cela, et mille farces de toute espèce, entremêlées de longues disputes métaphysiques, de discussions sur l'amour ou de controverses sans



---

fin sur Laforgue et Rimbaud, Zola et Daudet, Paul Adam et Barrès, Régnier et André Gide.

Mes amis arrivaient et partaient ensemble, et leur entrée comme leur sortie s'exécutait au chant du *Chœur des Pèlerins* qu'ils braillaient à l'unisson, ce qui faisait un grand tapage et avait le don d'exaspérer toute la maison. Mais celle-ci dut en subir bien d'autres, et, en particulier, des matches de saut en hauteur organisés dans ma chambre par Lascaris, sportsman passionné, dont l'ambition était de devenir un athlète complet. On tendait une ficelle entre deux chaises ; on s'exerçait ainsi en champ clos, pour le plus grand malheur des voisins. Nous devons, je pense, sauter avec une certaine adresse, car aucun de nous ne se cassa la tête en s'exerçant dans un minuscule espace, fermé par un lit, une table à dessus de marbre et une armoire à glace. Aucun de nous, non plus, ne passa à travers le plancher et ne se présenta ainsi chez le locataire du second étage, où je suppose qu'il eût été fort mal reçu.

---

## Au seuil de la vie littéraire

Il faut m'arrêter un moment pour donner un souvenir à la fois ému et plaisant à cette chambre dans laquelle s'est écoulée une partie de ma jeunesse.

Nous habitons une maison qui faisait le coin de la rue des Tonneliers et de la rue Bonnefoy, dans la partie haute de Marseille, au pied même de la colline de Notre-Dame-de-la-Garde, qui porte cette grande Vierge d'or veillant sur la mer. Notre maison était la dernière citadelle bourgeoise d'une rue qui aussitôt après tournait au populaire, abritait de nombreux artisans, des échoppes ; d'où une certaine gaieté et presque une liberté de village, avec des enfants jouant toute la journée au milieu de la chaussée. Dans la rue Bonnefoy, habitait un Turc ou un Algérien, dont les mollets puissants et rebondis étaient célèbres dans toute la ville ; il logeait dans une sorte de cité ouvrière avec sa femme et une innombrable postérité biblique, dont trois ou quatre moricauds étaient toujours en train de se battre ou de crier sur quelque trottoir. Mais lui passait

imperturbable et sage, avec sa barbe de patriarche, son turban immaculé, ses culottes bouffantes, ses bas blancs et ses chaussures de cuir jaune.

La chambre que j'habitais dans cet appartement, je me la représente aujourd'hui comme la chrysalide où je me suis lentement formé : je m'y suis fait, avant de le connaître, une idée assez juste du monde, (ou que je crois juste parce qu'il ressemble à ce que j'attendais de lui) ; j'y ai commencé d'écrire, j'y ai connu ces premières souffrances, dont le nom exact ne figure nulle part et qui accompagnent toute leur vie certaines âmes tourmentées ; j'y ai conçu cette manière d'aimer et de sentir qui m'appartient en propre ; j'y ai groupé les éléments principaux des émotions qui allaient alimenter tout ce que je devais produire plus tard et former les linéaments obscurs de ma destinée.

On ne manque pas de donner une cause bien banale à quelques-uns de ces troubles de la jeunesse qui commence et de les ramener sur le terrain physiologique. Je ne m'élèverai pas contre cette opinion, mais je ferai volontiers observer que tout ne se réduit pas aussi aisément à des drames de cellules. Il y a autre chose, et de plus secret, dans cette aspiration à mille visages qui accompagne la genèse de notre sensibilité ; et la meilleure preuve que j'en puisse donner est que la maturité qui finit n'est pas exempte des

mêmes angoisses. Quand l'homme vire avec l'une ou l'autre des trois ou quatre plaques tournantes qui décident de ses changements d'état, il est en proie à de sourdes inquiétudes, sans doute analogues à celles qui règlent les migrations des oiseaux. Il pousse alors le grand cri libérateur de René : « Levez-vous vite, orages désirés... »

Le second été de ma vie nouvelle, nous ne retournâmes pas à Montolivet, mais mes parents louèrent un chalet dans les collines de Saint-Loup, au milieu des pins. Nous devions y revenir pendant près de dix ans, et ce ne fut pas sans désolation que je quittai, un jour, ce jardin que j'adorais et que ses propriétaires étaient obligés de vendre. J'y possédais, face au couchant, un balcon, sur lequel je m'installais chaque soir pour assister à la fin du jour. Quelles admirables tragédies ai-je contemplées ainsi dans ce pays où les couchers de soleil ont une fabuleuse beauté ! Tous les jours, les péripéties en étaient différentes, si le dénouement restait le même. Et comme dans la célèbre pensée de Pascal : « Le dernier acte en était toujours sanglant. »

Le jour, j'emportais au fond d'un bosquet de frênes, de marronniers, de peupliers et de catalpas, du papier et de l'encre et je travaillais sur une petite table de fer, auprès d'un ruisseau, où, prompts comme les répliques d'un homme d'esprit, filaient des serpents d'eau.

J'avais lu, au cours de mon hiver, quelques conteurs symbolistes, Henri de Régnier, Laforgue, Rémy de Gourmont, Marcel Schwob, Maurice Beaubourg, Bernard Lazare. Ce Bernard Lazare, qui fut le premier promoteur de l'affaire Dreyfus et le sombre précurseur de cette série de cahots qui allaient bouleverser l'Europe, venait de publier un recueil de nouvelles, *Le Miroir des Légendes*. Il essayait d'y donner un sens tout moderne à des contes anciens. J'avais été si séduit par cette idée et aussi par le désir d'évoquer les âges et les palais fantastiques qui hantaient mon esprit que je résolus d'écrire un ouvrage sur le même plan. Il devait contenir vingt histoires. La première s'appelait *Salomé*. Je me souviens de quelques autres titres : *Les Etangs*, *Les Fiançailles de cristal*, *La Toison d'or*, *La résurrection de Tristan*, etc., etc. Ces exercices, succédant aux jeux purement oraux, qui avaient pour héros, non saint Jean-Baptiste, la Reine de Saba ou le Juif-Errant, mais mes petits Chinois de terre-cuite émaillée, ne m'ont pas laissé beaucoup plus de souvenirs que ces derniers. Et je ne sais comment j'ai perdu ou brûlé ces vingt histoires, — car je les écrivis toutes, — sauf une survivante, qui s'appelait *L'Effeuillaison des magnolias* et qu'une petite revue belge devait publier deux ans après, quand j'eus quelques amis littéraires, sensibles à mes premiers essais. J'aimerais

savoir aujourd'hui si mes enfantillages d'alors contenaient quelque chose des ferments spirituels qui ont alimenté depuis mes inventions.

Je crois que je m'abandonnais surtout au plaisir irrésistible de faire des descriptions. Mais le point noir était le style ; j'écrivais naturellement mal, et j'avais beau refaire infatigablement mes phrases, elles ne sortaient d'un excès de baroque que pour tomber dans la platitude. Et cette platitude était inguérissable, car j'ignorais qu'on ne s'en corrige, — relativement, — qu'en ne disant pas tout et en sautant les transitions, comme le recommande Montesquieu.

Je garde un souvenir délicieux de ces deux étés, celui de 1894 et celui de 1895, où je composai et terminai un roman : *Le Domaine sentimental*. C'était, en somme, l'histoire d'un Chérubin symboliste, moins cynique, mais aussi éperdu que celui de Beaumarchais, et qui promenait dans des parcs fantasques ou au fond de chambres asphyxiantes des jeunes filles sorties à la fois des fresques de Benozzo Gozzoli et des maisons où je les rencontrais et qui s'appelaient Emérence, Elisène, Waldrade, Chloris ou Kâli. Ce manuscrit a disparu aussi. Si je le retrouvais, peut-être y découvrirais-je les éléments d'un essai sur la facilité qu'éprouve la jeunesse à se créer des mythes avec les moindres incidents de sa vie, comme cela arrive aux peuples primitifs. Car

---

l'adolescence appartient encore aux stades originels de l'homme ; ce qui détermine son influence sur sa vie entière. Il y a des actes et des pensées de cette période que j'ai de la peine à comprendre aujourd'hui ; de vrais rites ; des cérémonies mystérieuses de la naissante religion du *moi*, un bizarre ensemble de sincérité et de jeu créé pour un spectateur absent. Mais, à de certaines heures, quelque chose de ma personnalité la plus indéchiffrable y a connu des moments de révélation irrationnelle, dont ma conscience a cherché à méditer l'éphémère leçon. Ce sont des éclairs si fugitifs que, pour les traduire, il faudrait retrouver la langue de l'adolescence. Malheureusement, les hommes ne l'entendent plus et les adolescents ne la reconnaîtraient pas, si elle leur tombait sous les yeux. Leur désir n'est pas de l'écouter, mais de s'assimiler le langage grossier, brutal et bref de la maturité.

---

## Sous le Signe de Mallarmé

La belle saison revenue, je me revanchais de mes hivers claustraux dans l'un ou l'autre de ces « casinos » ou demi-fermes des environs de Marseille que je ne me lasse pas de décrire depuis, tant le souvenir que j'en conserve m'émeut : vieilles maisons de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ou de la Restauration, aux façades jaunes et aux volets verts, grands cyprès, parterres de fleurs à demi abandonnés, encadrements de buis, collines de pins, — avec quelque grand bassin, de-ci, de-là, et qui pourrit à demi. Un jour que j'ai fait là-dessus quelques réflexions empreintes de tristesse, et parlé, non sans mélancolie, de ces aspects ruineux, de ces murs écroulés, un indigène me reprit, m'assurant que rien n'était gai comme cette banlieue de Marseille. Hélas ! je n'ai en rien l'esprit de « cabanon » ; « les histoires marseillaises » ne sont pas mon fort et je me contente d'égrener les souvenirs de ces quarante années où j'ai hanté avec amour, mais non sans serrement de cœur, ni détresse intime, ces chambres basses et sombres, bariolées de papiers peints à



la mode romantique ; ces terrasses enténébrées par leurs conifères ; ces charmilles étroites qui menaient à quelque statue de la Vierge ; ces escaliers embaumés de jasmin et ces bouts de parcs solitaires, où s'élevait quelquefois une tour gothique, où un aqueduc enjambait un ravin, où un filet d'eau tintait entre les saxifrages roses d'une rocaille...

La petite société qui me visitait rue des Tonneliers me rejoignait alors à Saint-Marcel ou à Montolivet, à Sainte-Marguerite ou à Saint-Loup. Il va sans dire que chacun de nous était un « intellectuel », au sens très pur que l'on donnait alors à ce mot, avant que l'affaire Dreyfus ne l'eût déchu de son rang et ne lui eût donné un sens péjoratif. Nous étions très fiers d'être des intellectuels, dans une ville qui ne respectait que l'argent et le commerce et il eût été impossible de venir jusqu'à nous sans montrer patte blanche d'écrivain ou de peintre. Ce dédain pour tout ce qui n'était point spirituel, naturel aux jeunes artistes de tous les temps, était accru chez nous par le mépris que nous témoignaient nos autres camarades, lesquels se destinaient à devenir des hommes d'affaires importants, des négociants fort riches. La plupart l'ont été par la suite, mais la roue de la Fortune tourne vite sur les tapis verts de la Méditerranée ; presque tous sont ruinés aujourd'hui. Grande chute que

nous n'avons pas eu à envisager, ayant continué d'être ce que nous étions alors : plus soucieux de gloire et de beaux textes que d'argent. Quand est arrivé le papier-monnaie, nous n'avons pas éprouvé le désappointement de ceux dont la vie était établie sur l'or : nous étions familiarisés déjà avec les paperasses.

Beaucoup des nôtres avaient choisi des pseudonymes ou des prénoms rares, comme l'on faisait en 1830 ; notre ami, Auguste Achaume, qui devait écrire une comédie vigoureuse, dans la cruelle façon du Théâtre-Libre, et plus tard des vaudevilles, se faisait appeler, tout simplement, Hélios Acersocomès, — et, sur sa carte de visite, son nom était gravé en caractères helléniques. Un autre, d'origine savoyarde, Joseph Delétraz, avait changé son prénom en celui de Josian ; c'était un grand connaisseur et commentateur de l'œuvre de Mallarmé. Il se souvenait de ses sonnets avec adresse et s'il se publiait jamais une anthologie du symbolisme, j'aimerais qu'elle n'oubliât point celui-ci :

*Divague esprit sphynx voyant fauve*

*L'abscons dilué dans l'azur*

*Ton sang par les étoiles mauve*

*Saoule en rôdant le terne mur*

*Comme le rigide mont chauve*

*L'âme rose du matin pur*

*Quérant le népenthès qui sauve  
Ta mélancolie au sol sûr*

*L'aile basse et lasse des fanges  
Au Nirvana non au Léthé  
Où l'azur ne plonge ses fanges*

*Parmi des visions étranges  
Se noie en l'alme immensité  
Que fleurit la neige des anges.*

Un troisième de nos amis, Le Marchant, pré-nommé aussi Joseph, signait Josel ou Josélo. Je me souviens d'une strophe de lui particulièrement exquise :

*Ils parlaient d'amour  
Et l'ont emmenée,  
Et depuis les jours  
Ont fait des années...*

et de celle-ci, qui interrompait brusquement une poésie amoureuse où elle n'avait rien à voir :

*Le confesseur du Roi,  
Passant en son carrosse,  
Eut un regard féroce  
Pour elle, et deux pour moi!*

Que d'innombrables talents se gaspillent ainsi à chaque génération ! Que d'intelligences, que de dons, quelle magnifique fièvre de savoir et de sentir ! La race française est la plus intellec-

tuelle qui fût jamais au monde ; ce n'est point par hasard que notre Université de Paris, notre vieille et vénérée Sorbonne, a été fondée en 1265 et que Dante y est venu s'instruire ; ni que notre Seine roule ses eaux d'étain entre des rives doublées de boîtes de livres, devant des rangées de magasins d'antiquités et de vieilles gravures, où l'on trouve des astrolabes du XVI<sup>e</sup> siècle et les photographies de tous les chefs-d'œuvre, des éditions originales et des gravures de Bresdin, des estampes japonaises et des collections de revues illustrées, entre un navire enfermé dans une bouteille et une de ces boules de verre où la neige tombe quand on les remue !

Je souffre parfois de me dire que de tant d'espérances si peu se réalisent, sinon complètement, du moins suffisamment pour laisser une image derrière elles, au moins pendant le siècle suivant. J'ai dans l'esprit le souvenir de quarante petits romantiques de chez nous, que de rares érudits et maniaques, dont je suis : (j'entends des maniaques, bien entendu), célèbrent seuls ; je songe à soixante symbolistes que leurs amis même ont oubliés et dont je ne peux parler qu'avec Léon-Paul Fargue, dernier dépositaire avec moi de ces trésors perdus. Et que restera-t-il de la centaine de jeunes poètes contemporains, représentants d'une forme nouvelle du lyrisme, qui

incarnent une partie de notre avenir et qui se trouvent en ce moment<sup>1</sup> sur la ligne de feu, où l'un d'eux, le plus grand de tous<sup>2</sup>, a déjà été grièvement blessé, ou qui attendent, à leur tour, dans les formations de l'arrière, la terrible heure du combat ?

Ils n'ont aucune des idées que nous avons ; ils vivent autrement que nous n'avons vécu ; ils sont séparés de nous par près d'un demi-siècle, mais je les connais et je les affectionne, et je sais que si je prononçais devant eux le nom sacré de Mallarmé, ils tressailleraient de l'entendre, comme, à ces mêmes syllabes, tressailleraient, dans notre extrême jeunesse, Joachim Gasquet et Albert Erlande, Josian Delétraz et Auguste Achaume, J. C. Mardrus et moi-même.

<sup>1</sup> Janvier 1940.

<sup>2</sup> Patrice de la Tour du Pin.

---

## La Comédie Shakespearienne

Mais ce n'était pas seulement Stéphane Mallarmé, — et avec lui Baudelaire, Paul Verlaine, — qui formait, à Marseille, il y a quarante ans, notre lien intellectuel. La plupart d'entre nous avaient un autre dieu : Shakespeare.

Non point le Shakespeare du romantisme, ennemi de la tragédie classique et des trois unités. Le nôtre était le vrai ; je veux dire ce révélateur des caractères qui, pour mieux peindre la nature humaine, a utilisé le miroir magique de Merlin et des sorcières et non la glace à treize sous des boutiques réalistes. Nous admirions ce météore aux clartés d'abîme, capable, pour nous illuminer, de forger devant nous les exemples les plus beaux : rois, princes, héros, aventuriers de grande espèce, amoureux, souverains exilés, magiciens, — mais nous aimions aussi le poète, qui, dans de fulgurantes improvisations, a résumé la vie humaine en quelques formules à la fois cosmiques, tragiques et bouffonnes, avec la plus amère et la plus lumineuse fantaisie ; nous mettions au plus haut l'auteur des comédies féeriques.

Théophile Gautier, dans *Mademoiselle de Maupin*, a dit quelque chose de cet enchantement mystérieux qui a envoûté tant de lecteurs. Pour nous, nous le ressentions dans toutes nos fibres. Nous ne voyions point des pièces dans la *Tempête*, le *Songe d'une nuit d'été*, *Comme il vous plaira*, le *Soir des Rois*, *Beaucoup de bruit pour rien*, le *Conte d'Hiver*, *Cymbeline*, *Tout est bien qui finit bien*, *Les Deux Gentilshommes de Vérone*; nous y trouvions les images exactes de la vie. Si nous ne devions jamais agir, ni parler, comme Jacques le Mélancolique, Mercutio, le duc Orsino ou Sébastien; ni rencontrer Rosalinde, Miranda, Viola, Olivia, Perdita, Béatrice, Imogène, nous n'avions plus rien à faire ici-bas : autant remonter dans les étoiles !

Nous n'étions pas seuls à en juger ainsi ; un de nos contemporains, que nous ne connaissions pas encore, Edmond Pilon, Parisien, qui a publié depuis une charmante série de portraits historiques et littéraires, dans le goût le plus français, partageait ces manières de voir. Il les a exprimées de la façon la plus librement shakespearienne dans des fragments en prose parus, vers 1897, dans des revues oubliées.

Mais Marseille, malgré la liberté dont nous y jouissions (liberté tempérée par l'extrême modestie de notre bourse) et la naturelle extravagance de la vie quotidienne, n'est tout de

même pas la forêt des Ardennes, ni l'île de Prospéro. Nous nous y heurtions à des préjugés et à des freins qui nous irritaient.

Nous allions en groupe au parc Borély, magnifique propriété du XVIII<sup>e</sup> siècle, largement ouverte sur la mer, ou dans le délicieux jardin du cours Pierre Puget, qui domine toute la ville ; et nous y tenions des propos romanesques, littéraires et vaguement géniaux, — ou du moins qui nous paraissaient tels, — dont je n'ai pas perdu tout souvenir. Nos lectures, nos rêves, nos aventures, ces vues spontanées et juvéniles du monde, cette esthétique mêlée d'idéalisme et d'observation, a formé l'humus dont sont nées beaucoup de nos œuvres : on en retrouvera l'inspiration dans plusieurs livres : *Pour l'Amour du Laurier* et *Jour naissant...*, de Gilbert de Voisins<sup>1</sup> ; *Écrit sur de l'eau...* et *l'Ingénu*, de Francis de Miomandre ; *Jolie Personne* et les poèmes d'Albert Erlande ; *Maïvine* et les vers de Lucien Rolmer, les contes fantastiques de Théodore Lascaris ou tels de mes romans : *Le Dernier Jour de la Création*, *La Grenade mordue*, le *Miroir de Vénus*, le *Culte secret*.

<sup>1</sup> Le jour même où cette partie de mes souvenirs paraissait dans *La Gazette de Lausanne*, mon ami Gilbert de Voisins mourait brusquement, après quelques jours de maladie. C'était un des meilleurs écrivains de sa génération, un de ceux envers qui la suivante a été particulièrement injuste.



Mais cet esprit général est plus particulièrement apparent dans nos recueils de poèmes en prose et de contes brefs : les *Moments Perdus de John Shag*, de Gilbert de Voisins ; *Samsâra, Fugues* et le *Fil d'Ariane*, de Francis de Miomandre ou mon *Boudoir de Proserpine*.

Ce goût exclusif d'une vie féerique s'empara de nous avec d'autant plus de violence qu'avec Shakespeare nous lisions Byron, Keats, Shelley, et non seulement leurs chants ou leur correspondance, mais leur biographie. Nous ne rêvions que de leur ressembler, d'échapper comme eux à la société bourgeoise, et sinon de reconquérir la Grèce, du moins d'aller vivre en Italie ; au bord des lacs d'Ecosse ou de Suisse<sup>1</sup> ; dans des villas délabrées et poétiques, tous ensemble, avec des femmes exaltantes et bizarres : des Carolina Lamb, des Jane Williams, des Emilia Viviani, des Fanny Brawne, — à défaut de la comtesse de Beaumont ou de la comtesse de Custine, car Chateaubriand étendait aussi sur nous son ombre bénéfique !

Cependant, Erlande parlait d'écrire de vastes poèmes métaphysiques, (il en a laissé une ébauche avec son *Titan*) ; Théodore Lascaris, de devenir

<sup>1</sup> Et moi-même, en habitant de temps à autre une petite maison de Lutry, dont le jardin touche presque le lac, n'ai-je pas obéi instinctivement à ce vœu de ma dix-septième année ?

à la fois un diplomate anglais, (bien qu'il fût de naissance hellénique), et un second Rudyard Kipling ; Gilbert de Voisins, d'apporter un nouvel empire colonial à la France (comme Savorgnan de Brazza), et d'acquérir en même temps les qualités de style de Mérimée ; moi, de recommencer, tout simplement, la *Comédie humaine* ! Il ne faut pas oublier que parmi tant de projets et de tracas, nous préparions, tant bien que mal, notre bachot.

Je peux parler aujourd'hui avec une ironie attendrie de ces songeries, de ces ambitions démesurées ; après un long labeur, je ne les méprise pas. Qui n'a pas rêvé dans son adolescence de devenir, un jour, Jules César, ne fera jamais un bon sous-préfet.

Le plaisir que m'ont donné ces années d'amitié, d'échanges intellectuels, de création spontanée de mythes, de conversations passionnées et fantaisistes, est tel qu'en souvenir de lui je me suis souvent attaché à l'étude de tel ou tel groupe d'autrefois, goûtant une excitation particulière à me représenter près de Callimaque, Aratos, Apollonius de Rhodes et Lycophon ; ou les folies du Doyenné groupant autour des Cydalises et des Lorry Gérard de Nerval, Gautier, Chassériau et Arsène Houssaye ; ou les Elisabethains, à la *Mermaid*, discutant avec Shakespeare et Ben Jonson ; ou enfin l'influence exercée par

les frères Schlegel sur Novalis, Tieck, Schleiermacher, Gries et Schelling.

Non que je veuille comparer nos essais aux œuvres orgueilleuses de ces grands hommes, mais aucun ne nous eût dépassés dans l'enthousiasme, dans la foi en l'œuvre d'art, dans la façon toute lyrique d'envisager la vie.

Quand je relis, dans le *Termite*, de J.-H. Rosny aîné, les aigres et moroses propos des jeunes romanciers de 1885, les Huysmans, les Léon Bloy, les Paul Margueritte, je mesure ce qui nous a séparés de nos aînés, mais j'y reviens : entre temps, le symbolisme avait dégagé les sources de la poésie, cachées par l'action du naturalisme, et rendu à l'homme son sens d'allégorie vivante, son type éternel.

Cependant nos lectures et préférences étaient variées, et nous faisons des haltes distrayantes entre Shakespeare et Mallarmé. Gilbert de Voisins étudiait les auteurs dramatiques du Théâtre-Libre et, en particulier, François de Curel avec lequel il devait se lier intimement ; Erlande rafolait de Rodenbach ; Francis de Miomandre, de Jules Laforgue ; Lascaris, de Paul Hervieu ; Delétraz apprenait l'espéranto et Auguste Achaume traduisait les étranges œuvres macabres de Stanislas Przybyszewski, disciple de Nietzsche et ami de Strindberg. Pour moi, je lisais nos moralistes, de La Bruyère à Vauvenargues ;

sans oublier pour cela Paul Bourget, Loti et Maupassant.

Ce fut à cette même époque que nous découvrîmes Nietzsche, totalement inconnu encore en France. Un de nous avait rencontré un intellectuel à longs cheveux blonds, dans je ne sais quel café. Il s'appelait Peter Kovatchoff ; nous n'avons jamais su s'il était Russe ou Bulgare. Nous le nommions le « philosophe slave », sans préciser son lieu d'origine. Il représentait pour nous un monde nouveau. Dans une brasserie de la rue Paradis, la brasserie de Munich, — aujourd'hui débaptisée, — nous nous réunissions autour de Peter Kovatchoff et il nous traduisait à livre ouvert les plus beaux morceaux de *Ainsi parlait Zarathoustra*, alors totalement inconnu en France ; fragments qui nous bouleversaient et nous enthousiasmaient.

Ceci se passait bien peu d'années après que, dans cette même ville, Robert-Louis Stevenson eut cherché à rétablir une santé ruinée par la tuberculose, dans une villa de la banlieue, située au village de Saint-Marcel, et que Joseph Conrad se fut promené sur les quais du port, au sortir de ses cours d'hydrographie, avant d'embarquer comme officier sur un vaisseau de la marine marchande.

---

## VIII

# Aix-en-Provence

Aix-en-Provence n'est séparée de Marseille que par trente kilomètres. Ces trente kilomètres aujourd'hui constituent peut-être encore une légère distance pour les Provençaux. Mais au temps dont je parle, ils représentaient un espace presque infranchissable ; d'autant plus infranchissable que les Marseillais et les Aixois manifestaient à l'égard des uns et des autres un éloignement moral voisin d'une hostilité dédaigneuse.

Je me suis laissé dire que ce fait n'était pas unique, qu'il n'était pas essentiellement représentatif de la province française et qu'il peut arriver, même hors de chez nous, que les habitants de deux villes voisines ne s'aiment guère. Pour toutes ces raisons, les Marseillais et les Aixois se fréquentaient peu. Les Marseillais jalousaient les universités d'Aix ; Aix, ville aristocratique, érudite et juridique, traitait avec hauteur les Marseillais de gens d'affaires, voués uniquement au négoce.

Cela explique que je ne sois venu à Aix que dans ma dix-septième année, époque de mon

baccalauréat, bien que la famille de ma mère fût d'origine aixoise et qu'elle eût possédé, avant ma naissance, des propriétés dans la commune d'Eguilles, qui domine toute la plaine aixoise. Un tel trait en dit long sur le sédentarisme des provinciaux de chez nous avant l'invention de l'automobile. Mais il suffit de lire les lettres qu'écrivaient au XVIII<sup>e</sup> siècle les Lausannois qui émigraient à Saint-Sulpice pour y passer l'été, et l'impression de déchirement qu'ils éprouvaient en se séparant de leurs amis laissés rue de Bourg pour se rendre compte que nous n'avons pas créé le goût de rester chez soi.

Aix jouit à mes yeux d'un extraordinaire privilège. Je n'ai jamais cessé de la voir depuis 1895, comme je l'ai vue la première fois ; je ne suis jamais descendu du train ou du tramway pour arpenter solennellement le cours Mirabeau, sans retrouver intacts mes impressions initiales. Du premier coup, en pénétrant dans cette ville, j'y avais découvert ce que j'aime le plus au monde ; peut-être le dois-je à quelque mystérieuse hérédité, car il m'arrive souvent encore de rêver que je m'installe dans une demeure qui ressemble à l'un de ces vieux hôtels du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il m'appartient, que je suis immensément heureux en poussant cette porte sacrée et que je fais vœu de ne jamais plus vivre ailleurs.

Si je cherchais à dire ce qui me charme dans

Aix-en-Provence, et bien que je l'aie exprimé souvent, je crois que je ne saurais pas le résumer. Peut-on faire comprendre à quelqu'un pourquoi une femme vous plaît entre toutes, pourquoi un livre vous enchante au-dessus de tous les autres ?

A quelque moment de ma vie que je me trouve, si j'étais transporté, par le truchement magique du tapis volant d'un conte oriental, dans tel ou tel coin d'Aix-en-Provence, auprès d'une fontaine, au milieu d'une place, sur une petite route abandonnée, sous l'ombre légère d'un jardin public, j'éprouverais la même émotion, je sourirais du même sourire et je sentirais en moi quelque chose se détendre, comme l'eau reprend sa paix, quand les rides créées par la chute d'une pierre ont été peu à peu repassées par le calme de l'air.

Il se peut aussi qu'Aix soit liée pour moi au souvenir d'un de mes meilleurs amis, d'un poète qui n'a pas eu le destin qu'il méritait, — ou qui ne l'a pas eu encore, — Joachim Gasquet, admirable personnalité, inexplicablement méconnue et à laquelle aurait pu s'appliquer ce magnifique nom de « Révélateur du Globe » que Léon Bloy a donné à Christophe Colomb.

J'avais connu Joachim Gasquet au moment où il allait accomplir son service militaire, à la veille de son départ pour les Alpes-Maritimes

où son régiment l'attendait. Il avait passé la nuit chez un de nos amis, Léon Parsons, qui devint par la suite un des hommes de confiance de Briand. Nous connaissions tous des vers de Gasquet ; nous l'admirions ; nous fûmes conviés par Parsons à venir le voir chez lui. On nous introduisit, Albert Erlande et moi, dans la chambre où Gasquet dormait encore, bien qu'il fût déjà onze heures du matin. Il ressemblait alors, avec son beau visage grec, son teint clair, ses cheveux touffus et longs et sa barbe dorée, à un jeune Dionysos, ivre de toutes les vendanges de la terre. Nous attendions respectueusement son réveil. Quand il en sortit, il nous regarda, sans étonnement, — car rien ne le surprenait, — s'étira, bâilla et s'écria d'une voix d'enfant gâté : « Qu'on me dise des vers, je veux qu'on me dise des vers ! » Erlande et moi, nous avions seize ans ; lui, vingt ; et quand je vois aujourd'hui les rapports qui peuvent se créer entre des garçons de vingt ans et des garçons de seize, il me vient naturellement à l'esprit qu'il s'agit entre eux d'enfantillages. Cependant, je ne suis pas un père de famille austère pour comprendre si mal les magnifiques élans de la jeunesse : il me suffit d'évoquer cette minute et de me souvenir de notre émotion pour comprendre que c'est à ce moment de la vie que sonnent les heures sacrées dont les conséquences sont ineffaçables. Heureux



ceux qui portent en leur mémoire l'image de rencontres pareilles ! Heureux ceux qui ont compris, dès le début, que la vie devait être d'abord une série d'actes lyriques !

Comme Louis XIV, Joachim Gasquet daigna donc se lever devant une cour émue. Et comme aucun de nous, intimidé par sa présence, n'osait dire des vers, ce fut lui qui en récita, de sa voix large, lente, souple, qui ressemblait aux mouvements de la mer et qui avait ces sonorités, ces inflexions provençales, qui semblent élargir à l'infini le rythme et la musique de la poésie. Quand il récitait *Booz endormi*, on avait vraiment l'impression que cette voix s'étendait et roulait indéfiniment, jusqu'à faire passer devant vous les blés, la lune et les étoiles.

Je ne dirai pas que les propos que tint Gasquet, ce jour-là, furent sensés ; nous n'avions pas besoin de raison. Chacun de nous, en venant au monde, en est déjà si pesamment lesté que tout surcroît est bien inutile, mais à travers les exagérations, les hyperboles et les métaphores de notre nouvel ami, nous trouvions tout ce dont nous avons besoin, tout ce qui nous manquait.

Je ne devais revoir Joachim Gasquet qu'après sa libération du service militaire et justement lors de mon premier voyage à Aix. Son père tenait une des boulangeries les mieux achalandées de la ville ; c'était un petit bourgeois, de

visage digne, de maintien grave, dans ce qu'on pourrait appeler le « style Guizot ». C'était un des amis d'enfance de Cézanne et de cette génération d'artistes que Zola a peinte dans *L'Œuvre*. Il ressemblait à un notaire de petite ville ; modeste dans ses goûts, n'ayant jamais renoncé à son beau métier, il avait acquis une fortune assez large, qui devait permettre à Joachim Gasquet de vivre libre et de travailler à ses œuvres, quand il en avait la fantaisie. J'ai souvent regretté cette aisance. Si le père de Joachim Gasquet n'avait pas laissé à son fils une si agréable facilité, celui-ci aurait été forcé de fournir un travail régulier, il aurait accepté cette discipline, qui lui a toujours manqué, et au lieu de laisser derrière lui d'admirables fragments, il aurait terminé la plupart de ses livres, donné à ses contemporains et à ses successeurs une image de soi plus fortement marquée, plus complète enfin.

Joachim habitait au-dessus de la boulangerie paternelle et l'on passait du four familial et de l'odeur tonique et chaude du pain qui cuit à une bibliothèque riche de tout le savoir humain et décorée de quelques tableaux de Van Gogh et de Cézanne, peintres alors totalement inconnus des amateurs, ainsi que de photographies représentant des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Poussin et de Velasquez. Dans ce milieu, auprès d'une femme musicienne et filleule de

Mistral, qui incarnait dans toute sa beauté le type gallo-romain, entouré d'amis exaltés, éloquents et passionnés, Gasquet donnait l'impression la plus vivante du génie. Son érudition, son éloquence, ses dons d'improvisateur, sa connaissance de l'art et de la philosophie, ses qualités d'humaniste, tout cela faisait de lui un homme d'une extraordinaire valeur. Je croirais presque être victime d'une illusion de la mémoire, en évoquant ainsi l'ami de ma jeunesse, si je ne savais que l'impression que j'ai reçue de lui est celle qu'en ont gardée M. Charles Maurras, Louis Bertrand, Emile Baumann, M. Joseph d'Arbaud — celle qu'il a donnée à tant d'autres qui ne sont plus !

Je crois, d'ailleurs, que lorsqu'on relira les recueils de vers de Gasquet ou tel fragment de prose comme son *Narcisse*, hélas ! inachevé, ou *Il y a une volupté dans la douleur*, on éprouvera le même sentiment : l'homme qui s'exprimait ainsi avait les dons les plus exceptionnels. Mais il a eu, je crois, le malheur de naître après le symbolisme, c'est-à-dire à une époque où l'éloquence était considérée comme l'erreur poétique par excellence. Il se peut que l'opinion change bientôt et que l'on revienne à une forme de poésie moins éloignée du romantisme ; que l'on admette de nouveau que Ronsard ait pu être oratoire, Victor Hugo, philosophe. Un camarade

de Joachim Gasquet, M. Léo Larguier, qui a été longtemps victime de la même injustice que l'auteur des *Printemps*, commence à peine aujourd'hui de voir reconnaître son autorité poétique et il le doit, en partie, au fait qu'il appartient à l'Académie Goncourt. Si Gasquet avait vécu, il serait aujourd'hui glorieux.

A vingt ans, il m'est apparu tel qu'il est demeuré jusqu'à la veille de sa mort, c'est-à-dire au seuil de la cinquantaine. On peut donc imaginer ce que cet homme pouvait représenter à l'entrée de sa vie, aux yeux d'adolescents plus jeunes que lui, puisque, trente ans après, il éblouissait de la même façon ceux qui le connurent alors ; phénomène plus normal quand on a acquis la maturité de l'intelligence, de l'expérience et du talent.

---

## IX

# Joachim Gasquet

Il y avait chez Joachim Gasquet un extraordinaire pouvoir d'animateur. Il disait à l'un de ses amis : « Toi, tu seras un Géricault », et à l'autre : « Tu réunis en toi Mirabeau et Lamartine », et ses victimes agissaient comme si elles fussent, — l'une, Géricault, l'autre, Lamartine et Mirabeau, — jusqu'au jour où, Gasquet disparu, elles ne devaient retrouver en elles que leur propre personnalité, qui n'avait pris que dans l'imagination du poète un aussi fastueux appareil.

Ce don de création sociale, (par opposition à la création personnelle), Gasquet l'eut au suprême degré, dès son adolescence. Tout jeune, il fonda une première revue, *La Syrinx*, que je revois, petite et carrée, dans son beau papier glacé : lui-même y fit paraître les premiers fragments de *Narcisse*, des vers, des essais. Un des principaux collaborateurs de *La Syrinx* fut Paul Valéry, qui habitait encore Montpellier et qui publia dans la revue aixoise : *Féerie, le Bois amical*, d'autres pièces encore.

Ne lui donna-t-il pas aussi son *Paradoxe sur*

*l'architecte*, première forme, encore très flottante, d'*Eupalinos* ? Je ne saurais l'affirmer. L'exemplaire que j'en ai est manuscrit, recopié par Gasquet lui-même et ne porte aucune référence de publication. Emmanuel Signoret, Souchon, Marius André, Pierre Dévoluy, Paul Roman, poète provençal et disciple de Mistral, collaboraient aussi à *La Syrinx*. Elle disparut bientôt, — « il faut bien que les revues meurent », pourrait-on chanter sur un air de Paul Delmet, — et fut remplacée par les *Mois Dorés* (allusion aux *Vers Dorés* de Pythagore), où Gasquet entreprit une ébauche de philosophie nationale, qui contient déjà quelques-unes des idées que l'Etat français s'efforce aujourd'hui de mettre au point ; philosophie qu'il devait reprendre dans *Le Pays de France*, avec plus de conscience et de sûreté de jugement. Ici encore, Charles Maurras, son guide et son ami de toujours, ainsi que Louis Bertrand, Emile Baumann et Georges Dumesnil, l'aidèrent dans sa campagne. Que de vues d'avenir, quel sage et puissant enseignement on trouverait dans ces revues, si l'on voulait se donner la peine de les relire ! Il y aurait là matière à une belle thèse pour un étudiant aixois. Le malheur a voulu que la France ait préféré à ces nobles raisons de vivre et de se sauver toutes les influences néfastes, tous les dérèglements d'intelligence, qui l'ont portée au bord

du tombeau ; influences qui flattaient les pires instincts de la foule et la basse ambition de cent mille Rastignac médiocres, plus dangereux qu'un nid de vipères et privés du sens le plus élémentaire de la politique : lequel consiste à adapter les modifications fatales de l'esprit public aux conditions inébranlables du réel ; c'est-à-dire à prévoir au lieu de suivre.

Ce fut entre *La Syrix* et les *Mois Dorés* que Gasquet s'avisa de fonder une société littéraire nouvelle. Il l'appela *Les Symposiastes*, en souvenir de Platon, dont il était féru. Ce fut à Marseille que *Les Symposiastes* prirent naissance. Ils ne durèrent d'ailleurs qu'un soir. Mais cette soirée est pour moi un souvenir inoubliable : je la passai, en effet, dans ma chambre, souffrant d'une laryngite, tandis que mes amis récitaient leurs vers dans une salle choisie, avant de finir leur « Banquet » à la Brasserie de Munich, en buvant des bocks et en parlant de philosophie.

Ce fut Léon Parsons qui fit la conférence initiale et qui prépara l'auditoire à concevoir en quelques minutes l'avenir de la poésie française. Puis on lut des fragments du *Banquet* et du *Phédon* ; Gasquet récita des vers de Victor Hugo, de Baudelaire, de Mallarmé, sans compter les siens propres. On entendit Paul Souchon ; Albert Erlande psalmodia plusieurs de ses premiers poèmes et deux des miens ; Le Marchant et

Paul Roman se firent écouter ; et un autre de nos amis, Paul Rousset, un des collaborateurs de *La Syrinx*, dans de petits poèmes en prose au goût du jour.

Mais moi, je le répète, j'étais une fois de plus enfermé chez moi, dans ma chambre. Il me semblait qu'ainsi confiné je manquais à tout jamais mon unique rendez-vous avec la gloire. Je croyais que cette soirée aurait une importance définitive, que tous ceux que l'on y verrait y gagneraient ainsi de forcer les portes d'or de l'avenir. Je ne me disais pas que l'on y lirait des vers de moi. C'était moins ce que j'avais écrit, à mes yeux, qui m'importait que le fait, non d'être vu, mais de faire physiquement, collectivement, partie de cette phalange dont j'étais sûr, ce soir-là, qu'elle serait aussi fameuse que celle d'Apollonios de Rhodes ou celle de Ronsard.

Quand j'essaie de comprendre mon caractère, je dois d'abord me souvenir que, dans toutes les circonstances de ma jeunesse, où je croyais enfin rencontrer la vie, — cette vie dont nous parlions tous avec exaltation, — la fièvre ou la toux m'ont retenu au coin du feu. La sagesse n'est jamais qu'une façon d'utiliser les déchets. J'ai trop de sagesse moi-même pour avoir à son égard le moindre respect.

Je me revois, ce jour-là, assis mélancoliquement devant la cheminée, regardant les bûches qui



brûlaient mal et dégageaient une fumée âcre m'irritant la gorge. Je m'en souviens comme d'une des soirées les plus mélancoliques de ma vie. Je m'en souviens si bien que je me représente aujourd'hui comme si j'y avais assisté Parsons, élégant et froid, joli garçon au maintien britannique, récitant sa petite leçon d'une voix sèche, indifférente et minutieuse ; Gasquet, chantant ses poèmes avec un accent aixois très prononcé et d'une voix amplement sonore, prolongeant la fin des hexamètres d'un geste large qui embrassait tout l'univers ; Erlande, presque hagard, les mains tremblantes, dépliant fiévreusement ses feuillets, bredouillant ses poèmes et les miens avec exaltation, impatient, ému, enivré de ses cadences... Oui, je les revois. Mais je ne les ai jamais vus et cette vision si précise, si juste, est celle que je me faisais, seul et triste, dans mon fauteuil, persuadé que mon absence de ce soir-là disposait de mon destin futur et que je demeurerais toujours en marge de la vie, privé de toute communication avec autrui et réduit à inventer tout ce que je n'aurais jamais accompli.

Et voici que le seul absent de cette fête poétique est amené aujourd'hui à en donner une image, alors que *Les Symposiastes* ont vécu un soir et que tous ceux qui y ont collaboré effectivement ont emporté son souvenir, Gasquet, le tout premier. Mais le grand malheur de Gasquet

a toujours été de renoncer à toutes ses entreprises dès qu'elles allaient réussir. Les projets seuls l'amusaient ; non leur réalisation. Il a perdu à ce défaut de devenir aux yeux d'autrui l'homme qu'il voulait être.

---

## Vue de Cézanne

Ce fut alors que je rencontrai Paul Cézanne. J'étais donc venu à Aix pour y passer mon baccalauréat ; c'était au mois de juillet. Nous déjeunions, ma mère et moi, chez Joachim Gasquet. Gasquet habitait alors avec sa femme dans un appartement de la rue des Arts-et-Métiers. On prenait ses repas au rez-de-chaussée. Pendant que nous mangions, quelqu'un passa le long de la fenêtre ouverte et, tout aussitôt, Gasquet se leva avec l'enthousiasme qu'il apportait à la vie quotidienne, vrai trésor de lyrisme et de vitalité, et s'écria : « Voilà Cézanne ! » Il l'appela aussitôt et lui demanda d'entrer, mais Cézanne hésitait beaucoup ; il y eut toute une comédie délicieuse, faite de mines confuses, de réticences, de pudeur, de timidité, avant qu'il se décidât à pénétrer dans la salle à manger. Bien qu'il appartînt à la classe aisée de la ville, — son père étant banquier, — il avait l'air d'un tout petit bourgeois, gardant encore des habitudes et des façons d'artisan ; il avait un grand front chauve, vaguement cuivré, faisant penser au

front de Verlaine, avec de longs cheveux blancs, épars, rejetés en arrière ; le teint marqué de pourpre ; de petits yeux légèrement clignotants ; le nez fort, bourbonien, un peu rouge ; de petites moustaches blanches tombantes et une barbiche comme on en portait sous le Second Empire. Cérémonieux, distant, sous son air de cordialité apprêtée et démonstrative, le geste prudent, l'allure un peu fuyante, il nasillait fortement en parlant et avait gardé le savoureux accent du Midi. Il y avait encore en lui du paysan, mais avec une décence, une dignité, une fierté simple que l'on trouverait difficilement ailleurs que dans le Midi, dans des classes identiques. La finesse terrienne se mêlait chez lui à des formes exagérément polies. Il portait, ce jour-là, une longue jaquette noire, et ce melon un peu carré qu'on appelait alors un *Cronstadt* ; c'était d'ailleurs le genre de tenue habituel à la bourgeoisie, en Provence, pendant la canicule.

A peine assis, Cézanne avisa un compotier, à demi garni de pêches et d'abricots. Il le regarda longuement et s'écria :

— Oh ! regardez comme l'abricot aime le soleil ! Il s'en empare tout entier. La pêche, elle, elle se défend, elle ne le prend qu'à moitié.

Il disait cela en tendant les bras devant lui, en faisant un geste large, avec ses mains ouvertes, comme s'il voulait caresser quelque chose. Et

sa voix était d'une tendresse infinie pendant qu'il exprimait cet amour qui faisait sa vie.

Je lui ai entendu dire, un autre jour, pendant que nous nous promenions avec Gasquet et lui, dans cette rue des Arts-et-Métiers, qu'un homme ne devait se soucier ni de la gloire ni de l'opinion, et il concluait ainsi :

— Voyez-vous, il faut que l'artiste fasse son œuvre, comme l'amandier fait son fruit, comme l'escargot fait sa bave...

Il était fort intelligent, avisé, grand lettré, grand lecteur des classiques, mais méfiant, prudent et même timoré au-delà de toute expression. Deux ou trois ans après, je publiais dans *Le Pays de France* un roman plein de hardiesses et d'affirmations, qui s'appelait *Les Femmes et la Vie*. Il disait à Gasquet avec stupeur : « Les jeunes gens d'aujourd'hui sont extraordinaires ! Ce Jalous avec son roman !... Il l'appelle *Les Femmes et la Vie* et il parle d'elles... C'est incroyable ! » On dit que, pour ne pas avoir de modèles, il peignait, sur la fin de sa vie, ses figures de femmes d'après des gravures de modes.

Sa timidité était extrême, sa maladresse dans l'action quotidienne sans remède. Mais tout cela était chez lui un instinct de défense. N'ayant au monde d'autre pensée que son art, ne voulant rien donner de son temps et de ses préoccupations à autre chose que son travail, il

tremblait de toute incursion dans sa vie. Il avait vis-à-vis de tout cette paresse qui est le secret des grands travailleurs.

Il a donné à son œuvre toute sa vie, comme un Rembrandt, comme un Hokousaï, comme un Turner, un Caspar-David Friedrich. Pour ces hommes-là, rien au monde n'existe que ce désir de s'emparer de la nature, d'en connaître les secrets et les reproduire sur une toile. L'extrême prudence de Cézanne et sa méfiance à l'égard de tous s'expliquaient par le désir que personne ne vînt déranger son unique préoccupation. Le plus extraordinaire est qu'il ait toujours cru s'être trompé, non pas dans le sens de ses recherches, mais dans leur réussite. Zola, en faisant de lui le héros de son roman, *l'Œuvre*, a tracé l'image d'un raté. Cézanne n'était pas loin de croire qu'il en fût un, soit parce qu'il n'avait pas l'impression de réaliser des chefs-d'œuvre, soit parce que bourgeois provincial, distrait et timoré, il se laissait influencer par la manière de juger des gens de la ville. Il a fait allusion, devant moi, à cet échec profond de sa carrière et il était difficile de le détourner de cette pensée ; il prenait pour flatterie, — donc pour une manœuvre intéressée, — l'expression de la vérité. Cependant son orgueil, par une intime contradiction, était immense ; il savait aussi qu'il avait du génie et qu'il créait une date

nouvelle dans l'art<sup>1</sup>. Mais cette indépendance, à laquelle il était attaché plus qu'à tout comme artiste, pesait en même temps au fils d'un chapelier enrichi, devenu banquier.

Aucun des portraits qu'on a tracés de lui ne correspond tout à fait, selon moi, à l'idée que je me fais de Cézanne et à l'impression qu'il m'a produite. Ambroise Vollard l'a quelquefois poussé à la caricature et l'a vu plus simple et plus candide qu'il n'était. Cézanne faisait souvent l'ahuri pour se débarrasser des gens. Je ne dirai pas qu'il jouait la comédie, mais j'ai le sentiment qu'il outrait souvent la bizarrerie de ses façons pour sauvegarder sa liberté qu'il sentait toujours en péril. Il était plus malin qu'il ne le paraissait. Joachim Gasquet a écrit sur lui un livre admirable, mais complètement stylisé. Il fait dire à Cézanne, à côté de choses qu'il a vraiment prononcées, des phrases qui appartenaient à Gasquet lui-même. Celui-ci m'a avoué qu'il avait voulu faire de Cézanne ce que Platon a fait de Socrate. Quand on a bien connu Gasquet, on reconnaît les pages où il a respecté la pensée du maître, les endroits où il l'a interprétée et ceux où il

<sup>1</sup> Il s'écria à table, un jour de colère : « Vous savez bien qu'il n'y a qu'un peintre au monde et que c'est moi. » Mais le croyait-il ? Il ne faut pas toujours ajouter foi à ces affirmations d'orgueil insensé des Provençaux, qui contrastent avec leur modestie véritable.

s'est exprimé lui-même. Cela restreint beaucoup le nombre des lecteurs capables de distinguer la vérité ; mais la vérité n'est jamais qu'un des éléments de la gloire d'un homme. L'important est que Gasquet ait écrit un ouvrage d'où Cézanne sorte grandi et conforme à la fois à son authenticité et à sa légende. Plus tard, Cézanne se brouilla avec Gasquet. Il était difficile de conserver longtemps son amitié. Tous les griefs lui étaient bons pour se débarrasser de quelqu'un. La moindre influence, la moindre intimité lui paraissaient dangereuses. On m'a dit que Cézanne rompit avec Gasquet, parce que celui-ci, qui avait acheté quelques-uns des plus beaux tableaux du vieux maître, en avait vendu un ou deux, à une époque où il se trouvait à court d'argent. Mais peut-être est-ce un simple potin. Gasquet lui-même n'aimait pas à s'expliquer sur sa rupture avec Cézanne.

---



## Années d'apprentissage

Lorsque j'eus l'honneur d'être reçu à l'Académie française, de nombreuses lettres me furent adressées. Mais celle qui me toucha le plus m'arrivait de Marseille ; elle m'était écrite par une personne inconnue qui habitait, 6, rue des Tonneliers, cet appartement où j'étais entré à l'âge de neuf ans et que je ne devais quitter qu'à plus de trente.

M<sup>me</sup> X. avait eu la délicate pensée de me dire qu'elle se trouvait dans mon ancienne chambre, quand la radio prit la parole pour annoncer ma réception. « Il me semblait, me disait-elle, que votre nom sortît de ces murs mêmes qui vous ont abrité si longtemps. »

Elle m'envoyait aussi de petites photographies prises de ma fenêtre d'autrefois. Je constatai avec joie que rien n'avait changé de ce paysage familial. Avec ces images, je retrouvais mille souvenirs de mon enfance, de mon adolescence, de ma jeunesse.

Sur la gauche, attenant à une haute maison, qui appartenait à un Suisse, vieil ami de ma grand-mère, natif de Zoug, et qui me fit entrevoir

le premier les horizons et les vertus de l'Helvétie, se cachait à demi sous ses ramures un petit jardin où fleurissait au printemps un magnifique arbre de Judée dans sa pourpre violette. Des enfants y jouaient souvent ; je les regardais pendant mes longues heures de solitude. Cette guirlande toute courante de fillettes et de garçons, quand j'y pense de nouveau, me semble avoir laissé dans mon esprit comme un symbole de jeunesse, d'espérance et de gaîté. Je savais si peu jouer moi-même !

A mes pieds, la rue Bonnefoy alignait de vastes hangars ; grâce à eux, rien ne coupait la vue ; elle volait au-dessus des toits, s'en allait vers le boulevard Vauban jusqu'aux premières pentes rocailleuses de Notre-Dame-de-la-Garde. Pendant plusieurs mois, un de ces hangars servit de dépôt à un marchand de sacs. Une jeune femme en eut la surveillance ; elle s'asseyait au seuil de la large porte entr'ouverte, cousant elle-même des sacs, vêtue d'une longue blouse blanche. Quand le soir tombait, la jeune femme enlevait sa blouse et remettait sa chemisette. Elle s'habillait presque sur le trottoir, tant la rue était tranquille et déserte. Elle avait de beaux bras bruns et de jolies épaules. De ma fenêtre, je la regardais avec admiration. C'était ma silencieuse compagne de captivité. Parfois, elle levait la tête et m'apercevait, le front à la vitre. Il ne me vint jamais

à l'esprit de lui faire des signes ou de lui envoyer un billet. J'étais beaucoup trop timide pour cela.

Pendant ces mois, je l'ai toujours vue seule ; personne ne visitait ce hangar. Ma voisine inconnue était souvent lasse et, laissant tomber son aiguille, elle rêvait vaguement. La présence de cette ouvrière, qui n'en semblait pas une, m'occupait l'esprit. Je me posais vingt questions à son sujet. Était-elle mariée, veuve, jeune fille ? Que faisait-elle de sa vie ? Ces sacs, à quoi servaient-ils, ces vilains sacs gris, que personne n'achetait, que personne n'enlevait ? Rien ne me semblait plus vain que ce travail. Cette charmante personne n'aurait-elle jamais d'autre destin que de rapetasser des objets visiblement inutiles, rudes et hideux ? Ou bien était-elle l'esclave d'un Efrif redoutable, comme on en voit dans les *Mille et Une Nuits* ? L'avait-il condamnée à préparer ces sacs afin d'y enfermer un jour les âmes des humains tombés sous sa coupe ? On se souvient que, dans les contes orientaux, les démons de la légende agissent toujours ainsi. Le soir, la gardienne du hangar fermait la porte et s'en allait.

Je partis, l'été venu, pour la campagne. Quand je revins, le hangar était de nouveau refermé. Mais je n'ai point oublié cette jeune femme à qui je n'ai jamais parlé et qui demeure inséparable

pour moi de ce petit coin du monde, où elle fleurissait solitairement, comme une ancolie mélancolique.

Il y a quelques jours, les circonstances cruelles que nous traversons m'ont ramené à Marseille<sup>1</sup>. Je n'y étais pas revenu depuis seize ans. J'y retrouvai la ville que j'avais laissée. Il me parut même que Marseille était plus belle qu'autrefois dans sa ceinture marine, légèrement ouvragée de perles.

La rue des Tonneliers porte aujourd'hui un nom inconnu : celui d'un obscur conseiller municipal socialiste, — du moins me l'a-t-on dit. La manie de donner aux voies publiques des appellations à demi anonymes fait que bien des erreurs sont possibles.

Je revis le jardin de la famille Goldschmidt, les hangars inoccupés. La concierge de l'immeuble que j'habitais était toujours là ; nous éprouvâmes une grande joie de nous reconnaître. Je montais lentement l'escalier jusqu'à ma porte, au troisième étage... Que d'ombres chéries j'évoquais de marche en marche ! Je ne pouvais croire que cette maison, dont je touchais la pierre ou le bois, appartînt encore au présent.

Et je pensais aussi à ce cortège de camarades de jeunesse, qui pendant des années, vers cinq

<sup>1</sup> Juillet 1940.

heures, a gravi cet escalier, de façon presque rituelle, en chantant à tue-tête la marche des Pèlerins, de *Tannhäuser*. Arrivés à un certain judas, placé entre deux étages et par lequel on les observait, je ne sais pourquoi, l'usage était de donner un coup de canne contre les barreaux de cuivre pour châtier les indiscrets.

Alors commençaient ces tumultueuses conversations, dont la littérature et l'art ne faisaient pas l'unique objet. La politique étrangère, la philosophie, l'histoire nous préoccupaient aussi. Que de fois avons-nous entendu Théodore Lascaris nous parler des vues politiques anglaises et de la route des Indes ! A vingt ans, nous étions habitués par lui à considérer ce problème comme une des clefs du monde. Mais l'amour n'était absent, ni de nos projets, ni de nos propos. Quand je lis les souvenirs de Francis Carco, qui n'a guère qu'une dizaine d'années de moins que nous, je mesure l'écart qui sépare les générations. Cet apprentissage réaliste de la vie, tel que ses souvenirs nous le restituent dans sa joyeuse et misérable saveur, nous ne l'avons pas connu, sinon accidentellement. Nous sommes entrés dans l'existence avec le goût du romanesque ; les jeunes filles gardaient alors tout leur prestige ; nous nous sentions plus près de Julien Sorel ou de Dominique que nous ne l'eussions été de Jésus-la-Caille. Les jeunes hommes qui ont eu vingt ans

en 1918 et en 1928 nous ressemblaient moins encore. Comment seront ceux de 1948 ?

Mais au dehors de notre commune passion des lettres et des arts, nous manifestions un sens très vif de la société et, malgré nos crises de mélancolie personnelle, la vitalité la plus joyeuse. Il est curieux de constater que de jeunes Français, à peine laissés à eux-mêmes, organisent déjà, et tout naturellement, un milieu, un ensemble de relations mutuelles, organisé d'après des lois très anciennes, auxquelles ils obéissent instinctivement et sans même y réfléchir. Notre groupe a duré pendant des années ; et notre plus grand souci a été d'y maintenir tout un usage de causeries spirituelles, de comédie sociale, de libre jeu dans les rapports, qui datait pour nous du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Je citerai de cette façon de vivre l'exemple suivant. Comme je venais de recevoir du *Mercur*e de France l'avis qu'un de mes manuscrits était refusé par lui (c'était le second et j'avais dix-neuf ans), j'invitai toute notre bande à un thé solennel et pris aussitôt la parole pour déclarer que j'avais une bonne nouvelle à lui annoncer, « une de celles, ajoutai-je, qui doivent réjouir tout particulièrement des confrères, et surtout de vrais amis ». Ils se fâchèrent, quand ils surent la vérité, mais Lascaris, se levant gravement, vint à moi : « Ne les écoute pas. Pour

moi, je reconnais hautement que l'échec que tu viens de subir me cause une satisfaction véritable et je te remercie de m'avoir appelé pour me causer ce plaisir délicat. »

Ainsi nous formions-nous à une forme d'existence qui devait se modifier très rapidement et perdre ce vernis traditionnel qui était celui de l'honnête homme, comme on disait au XVII<sup>e</sup> siècle.

Notre scepticisme général cessait aussitôt qu'il s'agissait de poésie. Elle seule nous apparaissait comme sacrée. Il arriva, une fois, que vint se mêler à nous un jeune homme, d'ailleurs sans grand intérêt et même assez vulgaire de propos, qui passait pour avoir écrit de jolis vers dans une petite revue. En réalité, il n'en était aucunement l'auteur, mais quand on l'en complimentait, il hochait la tête avec satisfaction, sans avouer la supercherie. Notre fureur fut grande quand nous apprîmes celle-ci. Pour nous venger de lui, nous organisâmes le supplice suivant : le plafond de ma chambre supportait un clou destiné à soutenir quelque lustre ; le lustre était absent. Nous attachâmes à ce clou un enchevêtrement de chaises, tenant à peine entre elles, bien que leur cohésion fût plus grande qu'il n'y paraissait. Et quand vint celui que nous n'appelions plus que l'Imposteur, nous le fîmes asseoir sous cette couronne fragile de sièges qui semblait

tout près de lui dégringoler sur le crâne. Il n'arriva rien de semblable, mais nous ne le revîmes plus.

Nos réunions étaient aussi fermées que le Jockey-Club et il était impossible d'y être accepté si on n'y montrait, non patte blanche, mais noircie par l'encre ou bariolée par des tubes de couleurs.

A vrai dire, il n'y avait qu'un peintre parmi nous, Henry Roberty, qui, d'ailleurs, n'aimait guère la peinture et se plaisait surtout à graver des bois fantastiques où se démenaient gnomes, diables et figures de cauchemar. Il devait nous quitter d'assez bonne heure et venir se fixer à Lausanne, pour plusieurs années. Se moquant de nos disputes littéraires, il les hachait de calembours ou de réflexions clownesques, ou bien il s'écriait : « Taisez-vous ! Ce que j'ai à vous dire est beaucoup plus intéressant. » Alors il nous faisait un récit extravagant de sa journée : récit épique et bouffon, où tout tournait au ridicule ; exprimé dans un style si personnel qu'un nouveau venu n'y aurait rien compris. A force de déformer les mots, de les soumettre à des triturations obtenues par des allitérations et des associations d'idées bizarres, Roberty avait créé un vrai langage macaronique, qui aérail agréablement nos discussions tendues. Il reste un écho plaisant, mais fidèle, de ces propos dans certains chapitres du délicieux roman de Miomandre : *Écrit sur de l'eau*.



... Quand je retrouvai la rue des Tonneliers, au soleil de juillet, avec ses deux jardins et ses hangars, son air calme et sa solitude, je fus de nouveau heureux de constater que rien n'y était changé. Nous seuls... Mais encore est-ce bien vrai ? On croit changer beaucoup, alors qu'on le fait imperceptiblement ; le temps qui nous est donné n'est pas assez long pour nous permettre de nous transformer profondément. Je retrouve en moi tout ce que j'étais à cette époque déjà lointaine. Si je rencontrais de nouveau Miomandre, nous reprendrions une conversation à peine modifiée. Non, ce n'est pas à la promptitude de notre évolution que se mesurent les années écoulées, mais à la rareté des survivants. C'est un jour cruel que celui où l'on ne partage qu'avec des ombres ses plus vieux souvenirs.

---

## Le Pays du Symbolisme

Si l'on veut comprendre l'état d'esprit d'un jeune homme aimant les lettres, à la fin du siècle dernier, il faut se représenter la révolution poétique constituée par le symbolisme.

Je le découvris pour ma part, comme je l'ai déjà dit, dans une petite revue hebdomadaire que mon père recevait : *L'Echo de la Semaine*. Je la dévorais bien entendu, comme tout ce qui me tombait sous les yeux, de la première ligne à la dernière. Cher magazine oublié de tous, si bourgeois d'apparence, et qui apportait dans les provinces, au seuil des familles les plus éloignées de Paris, le reflet de ce qui se faisait de plus neuf et de plus hardi !

(En ce temps-là, les communications étaient rares entre Marseille et Paris ; mon père fit deux fois dans la vie ce grand voyage ; ma mère, une seule fois, peu d'années avant sa mort et pour m'y revoir.)

En janvier 1893, mon ami Albert Erlande et moi, furetant dans un coin de la boutique de Flammarion, rue Paradis, nous découvrîmes un

lot de petits bouquins sans clients ; il y avait là *Les Cygnes*, de Francis Viélé-Griffin, et *Tel qu'en Songe*, de Henri de Régner. Erlande acheta le premier ; moi, le second.

Quelle heure admirable dans la vie d'un adolescent épris des lettres que celle où il reçoit la révélation de la Poésie ! Comme sa vie devient différente ! Comme elle se transforme, s'élargit, comme elle tend à l'universalité ! Je ne peux m'empêcher de plaindre ceux qui n'ont pas connu cette solennelle intronisation. Quelque chose d'incomparable leur a échappé.

Tout cela me montait à la tête, me donnait une ivresse merveilleuse. Je date vraiment de cette année 1892-1893, où le voile qui me séparait du monde se déchira et où je devins ce Christophe Colomb qui est en chacun de nous.

A la fin de 1892 — j'avais alors quatorze ans, — parut *Vers et Prose* de Mallarmé. J'achetai un des premiers exemplaires arrivés à Marseille. Je ne me flatte pas d'avoir alors tout compris de cette œuvre hermétique encore inconnue, mais si je n'entrai pas entièrement dans les secrets de l'*Après-midi d'un faune*, ni des sonnets sibyllins, en revanche, je fus ébloui par cette musique savante, cette richesse verbale, ces vers inouïs dont chacun pouvait s'isoler comme un vocable nouveau, à travers lequel apparaissait une lumière fulgurante. J'ai appris ces poèmes alors sans

difficulté et je les sais toujours ; après tant d'années, il me suffit d'en réciter un pour être inondé du même bonheur spirituel qu'au moment où ils me furent révélés pour la première fois et où j'apprenais à les entendre :

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui...  
De l'essence ravie aux vieillesses des roses...  
Ce fard noyé dans l'eau stérile des glaciers...  
Et tu fis la blancheur sanglotante des lys...  
Comme un casque guerrier d'impératrice enfant...  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir...  
Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne...  
L'espace a pour jouet le cri : « Je ne sais pas »...  
Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos...*

Et puis, il y avait aussi *Le Phénomène futur*, *Plainte d'automne*, *Frisson d'hiver*, *La Pénultième*, *La Pipe*, etc., etc. Après avoir lu des milliers de romans et en avoir écrit moi-même une quarantaine, je me demande avec Huysmans<sup>1</sup> si ces exemples ne sont pas l'idéal ; « s'il ne faudrait pas écrire un roman concentré en quelques phrases qui contiendraient le suc cohobé de centaines de pages ».

Quand, en 1896, je publiai mon premier livre de vers, par témoignage d'admiration au poète qui m'enseignait le vrai sens du monde, je lui

<sup>1</sup> Jean Giraudoux a fait quelque chose de cela, mais avec une prolixité qui l'écarte de la définition de Huysmans : il n'en est pas moins le meilleur des romanciers symbolistes.

dédiai la plus longue pièce de ce mince ouvrage : il voulut bien me répondre par le billet suivant, que je cite respectueusement ici, en ajoutant qu'aucune des émotions de ma vie littéraire ne m'a donné une joie pareille et qu'elle se renouvelle toutes les fois que j'y pense :

« Paris, avril.

« Les plus délicieusement subtiles entre toutes les rêveries, celles que doit faire un poète, avec leur musique variée toujours et propre chaque fois, mon confrère lointain (dans le beau sens du mot), que votre recueil : *Une Ame d'Automne*. Le charme m'en demeure ; et le souvenir, aussi, que vous vouliez bien inscrire mon nom parmi tant de nobles qui vous hantent.

Merci.

STÉPHANE MALLARMÉ. »

Henri de Régnier eut aussi une grande influence sur moi. Il est difficile de dire exactement en quoi elle a consisté. Je lui dois, je crois, le goût de la solitude et d'une certaine dignité, mêlée de luxe, dans les formes extérieures de la vie : le tout, abstraitement, bien entendu ; la recherche des personnalités exceptionnelles, des propos libérés de la pression des événements, d'une attitude un peu secrète vis-à-vis d'autrui ; l'amour des vieux jardins, des villes anciennes, des eaux dormantes, du style français, du crépuscule, de l'automne, le

respect du rêve, du silence. Voilà ce que m'enseignaient, avec ses premiers vers, *Les Contes à soi-même*, *Le Trèfle noir*, *Le Bosquet de Psyché*.

Cette influence avait bien entendu sa vraie source dans le fait que j'étais disposé à la recevoir. Elevé dans des conditions analogues aux siennes, dans une famille ayant mêmes traditions et mêmes usages, en province aussi, je lui ressemblais par bien des points de mon caractère. Si j'ai tant admiré Elémir Bourges et Henri de Régnier, c'est d'abord par suite de cette fraternité idéale qui crée des cercles d'esprit. Mais si Henri de Régnier était à mes yeux le représentant, si j'ose dire, le plus symbolique du symbolisme, j'aimais aussi les autres ; et André Gide (c'était alors celui des *Cahiers d'André Walter*, — si représentatif de son époque ! — du *Voyage d'Urien* et de *Paludes*), et le Maeterlinck de *Serres chaudes* et de *Pelléas et Mélisande*, et Viélé-Griffin, et Gustave Kahn, et Emile Verhaeren, et Moréas, et Adolphe Retté, et Paul Adam, et Stuart Merrill, et Albert Saint-Paul, (qui avait initié Stefan George à la poésie française moderne, — mais je l'ignorais alors), et Pierre Louÿs, et Paul Valéry (dont paraissaient les premiers vers), et Camille Mauclair (hélas ! pourquoi celui-ci a-t-il renié son temps et ses camarades ?), et Laforgue, et Louis Le Cardonnell, et Claudel, et Marcel Schwob, et Théodor de Wyzewa, et Saint-Pol-Roux, et André Fontainas, et tant d'autres.

Un peu plus tard, apparurent Francis Jammes et Henry Bataille : celui-ci, avec cet accent qui n'appartient qu'à lui, une nostalgie qui vous serre délicieusement le cœur, son humilité poignante, un romanesque à demi Second Empire ; celui-là, plus campagnard, d'une naïveté malicieuse et villageoise, avec ses jeunes filles 1830, ses souvenirs des Antilles et le froid retentissement de ses gaves. Comme ils nous furent chers l'un et l'autre ! Plus tard, le théâtre de Bataille devait nous décevoir cruellement. Nous y cherchions en vain l'écho de son lyrisme sourd, ses aspirations particulières, les appels secrets que l'on trouve dans *La Chambre blanche* et dont Loti raffolait. Nous aurions aimé que Bataille fît un théâtre de sa poésie comme Maeterlinck, de ses *Serres chaudes*. Hélas ! il y avait chez Henry Bataille quelque chose de moralement taré, dont nous n'avons jamais su l'origine et qui a fait de ce pur poète le plus impur des auteurs dramatiques. Si l'on excepte quelques parties de *L'Enchantement*, rien du vrai Bataille ne se retrouve dans l'auteur à succès qu'il devait devenir.

Ce symbolisme nous apparaît aujourd'hui comme un immense pays que nous avons infatigablement parcouru. Nous quitions, le soir, une chambre basse et sombre, aux meubles anciens, dont les ornements en forme de guivres se doraient aux derniers feux de Bengale du couchant ; nous

ournions une dernière fois la tête vers les portraits d'Aloïda ou de Clara d'Ellébeuse pendus aux murs. Parfois nous nous embarquions avec Urien ou avec le Pauvre Pécheur, dans une caravelle démodée qui nous conduisait à Thulé ; nous y entrions dans un bar ; on buvait alors les premiers cocktails ; nous retrouvions là quelques-uns des personnages de cette éternelle comédie féerique que les poètes ont tissée autour du monde, comme une immense toile d'araignée d'argent, au centre de laquelle la mort se tient toujours aux aguets : Aristomène<sup>1</sup> et Don Quichotte, Jacques le Mélancolique et Maria la Morte, Scapin et Pierre Schlemyl, Ondine et Egœus le métaphysicien, la Belle au Bois dormant et Erasme Spikher, Fantasio et M<sup>lle</sup> de Maupin, Henri d'Ofterdingen et Mignon, l'abbé Fanfreluche et la Fille aux yeux d'or. Nous tenions là les propos les plus extravagants du monde jusqu'au moment où l'aube glacée nous montrait un rivage nu et une mer semée d'épaves...

Ou bien, écartant les pans d'étoffes, nous entrions dans un univers de tapisserie. Les eaux immobiles coulaient des fontaines sans emplir les vasques. Des licornes se glissaient entre les acanthes ; les horizons étaient bleus ; roses, les

<sup>1</sup> Aristomène est le héros du merveilleux roman d'Apulée : *L'Ane d'or*, mais son nom étant à peine cité dans le récit, le lecteur pourrait ne pas le reconnaître.



oiseaux. Nous entrevoyions entre les ramures des figures légendaires, Hérodiade, Salambô, Hélène de Troie, Mélisande, Yeldis, Akëdysseril, Hertulie : elles ressemblaient aux jeunes filles qui étaient nos amies.

Nous allions de la Grèce antique, où Faunes et Centaures s'ébattaient parmi les dryades et les naïades, à quelque parc du XVIII<sup>e</sup> siècle, où des personnages de Watteau donnaient la réplique à Candide et à la Princesse de Babylone ; nous habitions tour à tour le Bayreuth de Jean-Paul Richter, où l'auteur d'*Hesperus*, par respect pour les travaux des hommes, ramassait tout ce qui traînait par terre, fer à cheval perdu ou peloton de fil oublié, et l'enfermait dans un coffre paysan, voisin de sa table de travail ; le Londres de Dante-Gabriel Rossetti et de Swinburne ; la Florence du Quattrocento et la Villa Diodati, près de Genève, où Byron, Shelley, Mary Shelley et John William Polidori, jusqu'à l'aube, se racontaient des histoires fantastiques et rêvaient de vampires, d'androïdes et de démons en écoutant la bise souffler sur le Léman.

... Oui, telle fut l'adolescence de beaucoup de nous : elle a été conforme à cette formule de Villiers de l'Isle-Adam : « Toutes les réalités demain, que seraient-elles en comparaison du mirage que nous venons de vivre ? »

## La Comédie Humaine dans la Ville du Roi-René

Jacques-Emile Blanche raconte, dans un essai sur un dessinateur anglais disparu prématurément, qu'à la fin du siècle dernier quelques-uns de ces jeunes poètes et peintres d'outre-Manche, que l'on nomme communément les *Nineties* (Ernest Dowson, Richard Le Gallienne, Arthur Symons, Lionel Johnson, Aubrey Beardsley, Charles Conder), tous passionnément épris de la *Comédie humaine*, passaient fréquemment l'eau pour venir à Dieppe, moins éloigné de Londres que Paris, et qu'à peine arrivés ils cherchaient dans la petite ville marine, mise à la mode par le Second Empire, tous les personnages créés par Balzac.

Cette anecdote m'a toujours charmé ; vouloir trouver dans un port de mer assez solitaire, surtout l'hiver, Maxime de Trailles et Eugénie Grandet, le baron Hulot et Balthazar Claës semble, à première vue, un absurde caprice de l'imagination. Mais ne vous y trompez pas : en le faisant, les collaborateurs du *Yellow Book* et du *Savoy*,

ces revues d'avant-garde de 1895, avaient raison : les figures à qui Balzac a donné la vie sont partout.

Du temps même de Balzac, une société s'était formée à Venise, si éprise, elle aussi, de la *Comédie humaine* que tous ceux qui en faisaient partie avaient pris comme pseudonyme le nom d'un héros des *Scènes de la vie parisienne* ou des *Scènes de la vie privée* et s'efforçaient de jouer au naturel le rôle du personnage choisi. Quels charmants dialogues, quelles pittoresques intrigues devaient s'échanger ou se nouer sur les *Zattere* ou au sortir de la *Fenice*, entre ces Eugène de Rastignac et ces Anastasie de Restaud, ces Félix de Vandenesse et ces Modeste Mignon, appartenant, dans la vie réelle, au patriciat vénitien de 1840 : — patriciat qui nous paraît, à nous autres, pauvres épaves des tempêtes de 1940, appartenir déjà si peu à la vie réelle !

Mais, à l'époque même où ces « décadents » britanniques, comme l'on disait alors, ces esthètes, disciples de Walter Pater et d'Oscar Wilde, se jouaient la *Comédie humaine* à Dieppe, Joachim Gasquet, qui ignorait tout de leur existence, cherchait, lui, les personnages de Balzac dans les ruelles aux pavés pointus de sa ville natale, autour de ses fontaines et dans ses vieux hôtels.

N'y trouvait-on pas, en effet, des dandys au charmant visage ; de jeunes femmes dont les aventures faisaient jaser l'opinion ; de grandes

dames, qui avaient encore un certain style « Restauration » ; des érudits savants et un peu maniaques ; des politiciens bassement ambitieux ; des poètes anxieux ; des prêtres intrigants ou candides ; des avars ; des hommes à bonnes fortunes ; des envieuses ; des jeunes filles qui allaient au bal et se promenaient au clair de lune ; des monarchistes enfin aussi fidèles à leurs rois que les personnages des *Chouans* ou du *Cabinet des Antiques* ?

\*

Le rêve de Joachim Gasquet était de récrire la *Comédie humaine* en l'adaptant aux mœurs de notre temps ; d'en retrouver les types éternels dans les coutumes du XIX<sup>e</sup> siècle à son déclin et d'en mêler les caractères dramatiques à une vaste discussion d'idées qui eût embrassé tous les courants intellectuels de l'époque.

Il m'en parlait souvent à Aix, au café Clément et sous les vénérables platanes du cours Mirabeau, ou bien, chez moi, à Marseille. Aucun de ses romans n'eût été long ; il aimait le récit court, bien frappé, significatif en chacune de ses parties, laissant dans la mémoire une image concrète et vivante.

Un seul de ces brefs récits a paru. Joachim Gasquet m'en avait lu la première version vers 1898. Beaucoup plus tard, après la guerre, gardant

de cette lecture un beau souvenir, je le suppliai de publier *Il y a une volupté dans la douleur*. Il relut sa nouvelle, la trouva informe, se piqua au jeu, s'emballa sur son propre sujet, et la récrivit entièrement. Elle n'a paru qu'après sa mort avec un portrait de ce même Jacques-Émile Blanche qui admirait beaucoup Gasquet et une préface que son éditeur me demanda d'écrire.

Dans sa récente *Histoire de la littérature française contemporaine*, René Lalou écrivait à propos de ce roman : « L'enthousiasme provençal de Gasquet est sincère : *Il y a une volupté dans la douleur*, histoire fouguese d'une volupté sans amour, contient de belles pages d'un panthéisme sensuel avec des rappels de Valéry et de Cézanne, les deux maîtres que Gasquet a si noblement compris et imposés. »

L'ensemble de ces ouvrages devait s'appeler *Théorèmes* en souvenir de Spinoza, dont Gasquet était nourri. Je me souviens de quelques titres : *Il n'y a pas de douleur dans la volupté*, *Mieux vaut souffrir que végéter*, *Le Sens des Actes*, *Le Carnaval d'un notaire*, etc., etc., d'autres encore dont j'ai oublié beaucoup d'épisodes, mais dont je garde une couleur générale si forte que je peux croire que je les ai lus, quoique je sache bien qu'ils n'ont jamais été écrits : ce *Sens des Actes*, surtout, vraiment conçu dans un esprit spinozien, qui se terminait au moment où, après avoir

raconté à un jeune disciple un grand nombre d'aventures personnelles, le héros mourait à la veille de résumer son expérience et de donner une conclusion générale à sa vie ; et cela se fût déroulé dans cette large lumière provençale, dans cette paix sublime de l'arrière-saison, que l'automne dispense à la campagne d'Arles ou d'Aix-en-Provence...

Le plaisir de vivre a égaré Joachim Gasquet. Il a préféré l'amour, la causerie, le voyage, la société de ses amis ou de ses disciples, les projets, la flânerie, le commentaire verbal de son œuvre, la lecture publique de ses vers, le café à cette contraction douloureuse qui constitue le labeur de l'écrivain ; il s'est abandonné au lieu de se concentrer, dépensé au lieu de se filtrer. Et des *Théorèmes*, il ne reste que ce récit d'un amour sensuel et irrésistible entre un veuf et la meilleure amie de sa femme, au lendemain de la mort de celle-ci, dans une villa de Cassis, — comme il ne demeure du *Narcisse*, roman d'un schizophrène, histoire d'un dédoublement de la personnalité (le remarquable livre de Théodule Ribot était encore récent), qu'une méditation puissante et lyrique sur une jeunesse solitaire, des visions délicieusement païennes et d'étranges fragments.

Anatole France a écrit quelque part que quelques morceaux inachevés nous donnent seuls l'idée de la perfection. Pensait-il à Héraclite ou à Parménide en écrivant ces lignes ? Il n'a jamais lu Coleridge, ni Novalis. Les pages éparses dont je parle ne me communiquent pas le sentiment de la perfection, mais j'y entrevois de prodigieux éclairs d'imagination. Penser ou écrire, ce n'est pas toujours définir avec netteté ce qui est juste ou ce qui est beau ; c'est le plus souvent ouvrir à l'esprit une fenêtre sur l'illimité. C'est la raison du rayonnement que dégagent l'hémistiche bouleversant de Racine :

*Mon mal vient de plus loin*

ou le vers divin de Mallarmé :

*Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui.*

Il y a des dialogues de Sophocle et de Goethe, des scènes de Balzac et de Dostoïewski, des pages de Baudelaire et de Rainer-Maria Rilke, des vers de Maynard et de Leopardi, des fragments d'Amiel et de Novalis, qui crèvent ainsi les murs de l'esprit. Joachim Gasquet m'a souvent donné cette émotion. Mais est-elle communicable à qui ne l'a pas connu ? L'homme contenait son propre flambeau.

## Ce que me disent les fontaines du Cours Mirabeau

Si j'avais écrit ces souvenirs avant 1939, je suis certain que Joachim Gasquet n'y aurait pas tenu une place aussi considérable ; non, certes, que je l'eusse oublié, mais le bouleversement de la France et la naissance d'un ordre nouveau me prouvent une fois de plus l'efficacité de ses idées en matière politique et intellectuelle.

Car cette France du maréchal Pétain, avec tout ce qu'elle représente d'équilibre, de pensée coordonnée, de hiérarchie vivante et non figée dans des cadres, de mouvement révolutionnaire et de retour à notre tradition la plus vraie, à un ensemble de philosophie et de mœurs purement national, c'est bien celle que Joachim Gasquet devinait il y a quarante-cinq ans, celle dont nous parlions avec lui et que la plupart de nous avaient perdu même l'espérance de voir jamais renaître !

Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à la désirer et à en dessiner le plan futur. Aix-en-Provence



formait tout un groupe de réformateurs, en quelque sorte classiques. Gasquet devait beaucoup de son orientation à ses maîtres : le romancier Louis Bertrand, l'auteur du *Sang des Races* et du *Rival de Don Juan*, et Georges Dumesnil, professeur de philosophie, mort jeune encore et sans avoir tenu tout ce qu'il promettait. Il discutait de cette France future avec Charles Maurras, son ami de toujours, qui en préparait les assises futures en compagnie de Frédéric Amouretti, mort tout jeune également. Joignons à ce groupe ardent Emile Baumann, devenu le romancier de l'*Immolé* et du *Baptême de Pauline Ardel* et l'historien de la pensée de Saint-Saëns.

Pour finir de vous représenter ce milieu, n'oubliez pas d'y voir, à l'arrière-plan, passer avec son éternelle jaquette ou son attirail de peintre sur le dos, le grand Cézanne, allant travailler sur le « motif » ; méfiant, obsédé par sa vision d'une peinture nouvelle, un des derniers génies de la France ; n'oublions pas non plus que Maurice Blondel, le philosophe de l'Action, y montrait sa silhouette effacée et discrète de métaphysicien trop peu connu, une de nos gloires sans retentissement, et qu'Edouard Aude, conservateur de la Méjanès, ami de tout ce qui, comptant en France, traversait Aix, y répandait jovialement une érudition fantastique et les dons ravissants d'une conversation savante et lyrique.

En ce moment, où reparaît la province française, il n'est pas mauvais de rappeler qu'elle n'a pas été aussi morte qu'on veut bien le dire, mais que Paris et l'excessive centralisation de l'Etat l'ignoraient de parti pris. Il est vrai que la réunion d'hommes aussi éminents que ceux dont je parle, en une simple sous-préfecture, — autrefois ville royale, — a un caractère prodigieux qui ne peut être qu'accidentel.

Mais si la pensée politique qui animait ces jeunes hommes est celle qui ressuscite la France contemporaine autour d'un des plus grands chefs qu'elle ait jamais possédés, — et qui a été soigneusement écarté de tout pouvoir par la médiocrité toute-puissante, dans ces vingt ans d'erreurs et d'intrigues, — l'esprit lyrique qui inspirait les poètes se ressentait aussi de cette conception basée sur l'ordre et la raison classiques, lesquelles n'excluent pas un certain romantisme dans leurs rapports avec l'univers.

Un courant littéraire différent, qui a entraîné les modes de l'après-guerre vers la recherche éperdue de la nouveauté à tout prix (courant qui nous a révélé, lui aussi, des œuvres admirables), a rejeté dans l'ombre les poètes de 1900. Le malheur est que l'esprit humain, chez les meilleurs même, soit si étroit que les gens se battent pour défendre un tout petit enclos, au lieu de vivre comme des botanistes en folie au

sein de la forêt tropicale ; le malheur est que les poètes ne puissent pas admirer en même temps Emmanuel Signoret et Guillaume Apollinaire ; Joachim Gasquet et O.-W. Milosz ; Henry Charpentier et Paul Eluard ; et qu'on arrive même à traiter avec mépris d' « éclectiques » ceux qui adorent d'abord l'essence dionysiaque et qui la révèrent dans toutes ses réalisations achevées !

Avec Emmanuel Signoret, le meilleur ami de Joachim Gasquet était alors Paul Souchon qui quitta Aix assez tôt et vint se fixer à Paris où il finit par devenir le conservateur du Musée Victor-Hugo et l'éditeur des lettres du poète et de Juliette Drouet, — pas de toutes, heureusement, car il y en a des milliers. Cette correspondance devrait être lue par tous ceux qui ont eu la malchance de ne pas être aimés ; elle les consolerait sûrement de leur déconvenue. Elle dégage ce malaise que l'on éprouve à respirer trop longtemps de l'encens ; cela est délicieux d'abord, puis finit assez vite par vous donner la nausée.

Paul Souchon n'appartient que par ses origines au lyrisme méditerranéen ; son meilleur titre de gloire est d'avoir écrit des *Elégies Parisiennes*, d'une grâce grave et intime, un peu sourde, où perce une ardeur retenue, où Paris apparaît plus nuancé et plus gris peut-être qu'il n'est aux

yeux des Parisiens ; il y prend quelque chose de lointain et presque d'exotique à force d'être contemplé par un regard habitué au paysage hellénique de Sainte-Victoire.

Léo Larguier, Languedocien devenu aussi Parisien fervent, et Parisien du VI<sup>e</sup> arrondissement, de la rue Saint-Benoît et du café des Deux-Magots, faisait son service militaire à Aix, où il menait avec les autres poètes de tumultueux colloques, analogues à ceux, j'imagine, qui réunissaient en quelque auberge de Touraine, quatre siècles plus tôt, Ronsard avec Joachim du Bellay, Amadis Jamyn, Rémy Belleau, Antoine de Baïf et Jodelle.

Sergent, Léo Larguier, rencontrant un jour Cézanne, près du Tholonet, commanda à ses hommes de présenter les armes au sage et grand vieillard. Cézanne regarda ces hommes avec méfiance et dit à Larguier, en montrant les fusils : « Ils ne sont pas chargés, au moins ! » Mais avec les Provençaux, on ne sait jamais qui blague et qui est blagué, qui est dupeur et qui est dupé : l'important est de jouer.

Membre aujourd'hui de l'Académie Goncourt, Léo Larguier a gardé son rude et puissant aspect de paysan cévenol ; son masque rappelle celui de Beethoven ; il a d'amples manteaux, des feutres à grands bords ; il passe sa vie à dénicher des livres rares et des tableaux oubliés

de maîtres célèbres ; il fait admirablement la cuisine et connaît tous les crus de France, — et Dieu sait s'il y en a !

Ses poèmes ont un cours large et fluvial, une sonorité comme mémoriale. Ils donnent du prix à ces choses de la vie, si simples qu'elles s'effaceraient rapidement si le filet des beaux vers ne les retenait au passage. C'est un romantique apaisé et familier, qui n'ose pas se servir du tonnerre pour ne pas effaroucher quelque jeune fille grasse et blonde, comme il les aime, ou un bibliophile timide, mais qui le ferait retentir, s'il le voulait, car il en a le pouvoir.

Plus jeune, il a publié des notes intimes, des fragments de journaux, que j'aimerais voir réunis. Ils font penser à l'*Anima poetæ* de Coleridge : paysages ; regards furtifs, jetés sur quelque passante au type rhénan ; regret de ne pas avoir été Joseph de Maistre ; portraits rapides, visions nostalgiques du Second Empire, — et toujours cet amour d'une certaine Allemagne, mêlée de féerie, car Larguier est un des derniers fidèles de l'impératrice Elisabeth d'Autriche et du roi Louis II de Bavière ! (Il est vrai qu'il n'est pas le seul.)

Plus tard apparut Joseph d'Arbaud, dont Gasquet le balzacien disait : « Ce sera un Eugène de Rastignac ! » Mais d'Arbaud, descendant d'une des vieilles familles aixoises, ne devait

pas devenir M. Thiers comme Eugène de Rastignac<sup>1</sup>. Il quitta la ville pour les champs et posséda en Camargue une « manade », comme ce marquis de Baroncelli, que le maréchal Pétain demandait à voir, l'autre jour, dès son arrivée à Arles. Au milieu de ses taureaux et de ses chevaux, armé du trident symbolique, Joseph d'Arbaud mena quelques années, aux bords du Vaccarès, une vie heureuse qu'une longue maladie devait interrompre. Revenu à la poésie, il écrivit alors le *Laurier d'Arles*, le plus beau recueil de vers provençaux paru depuis Mistral, et un petit roman qui devrait être célèbre : *La Bête du Vaccarès*.

Je revois Joseph d'Arbaud, à vingt ans, mince, pâle, charmant, parfait dandy, dans un vêtement couleur marron d'Inde, hautement cravaté, guêtré de clair, récitant un poème d'une voix chaude et monotone. Une strophe était-elle inachevée : « Ici, deux vers manquent », disait-il, sans s'interrompre. Gasquet racontait sur lui mille légendes balzaciennes, car chacun de nous travaillait à un *folklore* commun où il faudrait puiser à pleines mains.

<sup>1</sup> M. Marcel Bouteron, qui est un « balzacologue » infallible, a découvert que Balzac, en créant son Eugène de Rastignac, avait pensé à Adolphe Thiers. Rien n'est plus propre à nous faire réfléchir sur les transformations que la vie peut infliger à un homme.

Le marquis Xavier de Magallon d'Argens, descendant du célèbre ami de Voltaire, fit son entrée dans notre groupe à peu près à la même époque. Petit, brun, éloquent, le buste redressé, la tête haute, avec une moustache retroussée de mousquetaire ; un accent aixois très accentué, — accent très différent de celui de Marseille, — c'était, lui aussi, une nature généreuse, enthousiaste, merveilleusement sonore. Il a été toute sa vie pour Gasquet un ami incomparable, un véritable *fidus Achates*. Compagnon d'armes de Maurras et de Léon Daudet, il est un des rares membres de l'*Action française* qui soient entrés au Parlement. On s'attendait à ce qu'il jouât un grand rôle, mais il n'était pas de ceux qui savent tirer les ficelles des pantins politiques et les problèmes techniques lui étaient peu familiers. Il en restait aux temps où il suffisait de prononcer une belle harangue, selon une coupe cicéronienne, pour obtenir un grand succès. Le Palais-Bourbon n'était plus le Forum.

De grands deuils, — un fils doué des plus charmants dons picturaux, tué à la guerre en 1914, — contraignirent Magallon à la solitude. Ils lui ont inspiré des vers admirables de douleur et de stoïcisme, dans une forme noble et sévèrement latine.

Il y avait également, dans cette Aix enchantée de l'autre siècle, des artistes de beaucoup de

talent : Emile Solari, le sculpteur, qui, dans *L'Œuvre* de Zola s'appelle Mahoudeau ; un dessinateur voué aux visions fantastiques, Gustave Heiriès ; un peintre délicat dont les tableaux sont recherchés, Félix Ravaison...

Il y avait aussi une pléiade de professeurs, subtils, originaux, aimant à la folie leur ville natale...

Il y avait... Mais combien d'entre eux foulent-ils encore, d'un pas docte ou léger, ces feuilles mortes que l'automne accumule autour des fontaines, sous les platanes du cours Mirabeau ?

---



## Emmanuel Signoret

Après Cézanne, la grande admiration de Gasquet était Emmanuel Signoret.

Comme Cézanne n'était que peintre, Signoret n'était que poète. Il a traversé la vie sans en rien connaître. Il était ce que Lamartine a voulu devenir et n'a jamais été, par coquetterie, goût du pouvoir et passion de la politique : une vivante Lyre.

Fils d'un paysan de Lanson, (petit village des Bouches-du-Rhône), sans aucunes ressources, ni capacité d'en acquérir, Signoret, au long de sa courte vie, — car la tuberculose l'a emporté à vingt-sept ans, — n'a guère subsisté qu'à force d'emprunts à des amis ou des écrivains plus heureux que lui. Ses dons étaient éclatants, parfois gâtés par la grandiloquence et cette facilité d'improvisation, qui fut néfaste aussi à Anna de Noailles. Mais que de belles strophes sont nées de cette inspiration souvent sublime et parfois tâtonnante :

*Car, debout sur notre vieux monde,  
Nous sommes demeurés bien peu  
Qui portions dans nos mains profondes  
Tout l'antique ciel pris à Dieu!*

ou :

*Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux  
Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles  
La scintillation obscure de ses feux,  
O vous qui n'êtes pas et serez éternelle!*

ou :

*Nos bras sont ruisselants du sang rouge des baies,  
Nos pieds nus ont foulé les fraises et les fleurs,  
Je sais le chant sacré des antiques douleurs  
Et la sève du monde a coulé par mes plaies!*

ou dans *Le Chant pour Prométhée* :

*Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.  
Viens ; le printemps renaît ; le ciel est sans courroux.  
Les dieux moins grands que toi sont morts : l'Olympe  
[est vide.  
— Seuls, Bacchus, pampré d'or et l'œil toujours  
[humide,  
Et Pallas aux yeux clairs t'attendent parmi nous!*

Cette poésie impliquait un panthéisme qui fut typiquement celui des premières années du siècle. Signoret, Gasquet se sentaient profondément des émanations du Cosmos ; ils le reflétaient, ils en éprouvaient les aspirations, les tressaillements, les sursauts. Cela n'avait chez eux rien de littéraire, ni de voulu. Ils agissaient en fonction de cet état fondamental auquel toutes leurs

conversations se référaient. De là, leurs analogies mystérieuses avec un Novalis, un Jean-Paul surtout, à qui font penser leurs romans inachevés, le *Narcisse*, de Gasquet, heureusement paru en volume et le *Jacinthus*, de Signoret, dont il ne reste que des fragments épars dans des revues perdues. Il y eut alors un déplorable gaspillage des talents ; gaspillage qui contraste cruellement avec les principes d'économie de la génération de 1918, qui a recueilli pieusement ses moindres notules, ses moindres articles.

Il y avait tout naturellement chez Emmanuel Signoret, chez Gasquet, un côté oraculaire et à demi pythique, qui apparaissait par éclairs, comme si l'esprit dyonisiaque soufflât sur eux. Cela semblait tout naturel dans cette magnifique campagne aixoise, dominée par Saint-Victoire et qui fait penser si naturellement à la Grèce. A Paris, Signoret étonnait. Jean de Tinan le raillait volontiers ; c'était le temps où commençait de régner l'ironie, non française, mais « francienne », ce qui est tout différent. Un scepticisme superficiel, un peu mondain, où il entrait une vive peur du ridicule, s'opposait à ces élans, à ces affirmations de soi, souvent trop pompeuses, reconnaissons-le, — mais que tout cela sonnait clair, sous la lumière provençale, dans une auberge de rouliers, sur la route des Milles ou des Pinchinats, tandis que, non loin de là, Cézanne

travaillait âprement à quelque tableau primitif et raffiné à la fois, presque immense dans sa forme réduite ; que Blondel, professeur à l'Université, inconnu encore, sauf de ses élèves, créait sa philosophie de l'action ; qu'Emile Solari revenu en province pour n'en plus sortir, sans espoir de lucre, ni de gloire, menait son honnête vie de bon sculpteur !

\*

Peu après une fête solennelle, organisée à Marseille en l'honneur d'une commémoration de sa naissance et de l'arrivée des Phocéens dans notre vieux Lacydon, — fête au cours de laquelle s'étaient montrés chars et cortèges historiques, — je vis arriver, un jour, chez moi, deux étranges personnages que je pris d'abord pour deux marinières ou figurants des défilés. Leur aspect misérable était tel que la concierge avait d'abord refusé de les laisser monter.

L'un d'eux, de taille moyenne, un peu trapu, montrait le visage d'un homme qui a passé sa nuit en chemin de fer ; visage naïf, presque sans expression, car une cécité commençante éteignait son regard ; des cheveux roux, longs, mal peignés, une courte barbe, l'air hagard d'un vagabond. Pas de chapeau (ce n'était pas alors la mode d'être tête nue), des pantalons effrangés, des

espadrilles et un veston gris clair, éclaboussé dans le dos par une énorme tache violette qui en occupait presque le tiers. J'ai supposé depuis que mon visiteur devait cette insulte à quelque encrier qu'à la suite d'une violente discussion de café sur Héraclite ou sur Michel-Ange un contradicteur exaspéré lui avait jeté par derrière alors qu'il s'en allait.

Cet homme singulier me dit : « Je suis Emmanuel Signoret. » Il me présenta son compagnon, qui n'avait guère meilleure apparence que lui : son beau-frère, Calixte Toesca.

Il en vint tout de suite au but de sa visite. Il devait se rendre à Cannes où quelqu'un leur donnerait l'hospitalité, mais il lui manquait vingt francs pour finir son voyage ; ils étaient en famille ; sa femme attendait, dans un bar voisin, avec ses enfants, le résultat de sa démarche. Vingt francs ! J'avais seize ans et peu d'argent de poche. Jamais ma famille n'aurait accepté l'idée que l'on pût donner une telle somme à quelqu'un qu'on ne connaissait même pas ! Les principes bourgeois étaient austères en province. J'avouai ma pénurie à Signoret, mais je possédais quelques livres ; on en pouvait tirer bénéfice. Je connaissais un petit libraire qui se chargeait de ces tractations. Il fallait seulement traverser toute la ville ; nous partîmes tous les trois, fort chargés de bouquins. Il y avait là des

premières éditions de Henri de Régner, de Saint-Pol-Roux, de Maeterlinck ; elles venaient de paraître. Cela vaudrait aujourd'hui un millier de francs. Le libraire nous en donna sept. Ce n'était donc qu'un début. Où trouver le reste ? Je pensai à un peintre, graveur et romancier marseillais, Valère Bernard ; il n'était, certes, pas riche, mais charitable et il connaissait les vers de Signoret. Nous retraversâmes toute la ville et nous rendîmes chez Valère Bernard.

C'était un petit homme sec, nerveux, brun, avec une courte moustache roulée au-dessus de la lèvre et l'allure d'un fermier de la Crau, à la fois courtois et méfiant. Il gravait des eaux-fortes fantastiques, qui rappelaient Goya et Félicien Rops, dont il avait été l'élève. Elève aussi de Puvis de Chavannes, il peignait, en plein impressionnisme, des tableaux sagement colorés, des allégories un peu fades. J'ai repensé à lui plus tard en voyant en Allemagne les images de Moritz von Schwind, qui valent plus par leur intention poétique que par les ressources de leur technique. Cependant on possède aussi de lui quelques paysages plus directs, des vues du Port, des effets de soleil et d'ombre vigoureusement exécutés. Mais, à l'époque dont je parle, Valère Bernard semblait fuir la réalité pour se réfugier dans son imagination ; il ne quittait guère son atelier, situé au pied de Notre-Dame-

de-la-Garde, dans une rue où l'on trouvait surtout des hangars à épices. Une odeur d'Orient, un relent de clous de girofle, de cannelle, de vanille, de santal, se dégageait des murs et des escaliers, tandis que l'on prenait l'échelle de bois qui menait chez Valère Bernard.

Félibre, ami de Mistral, il a laissé aussi deux romans provençaux, *Bagatouni* et *Les Bohémiens*, riches de couleur locale, de saveur et d'humanité ; vrais ouvrages picaresques qui dépeignent les vagabonds de la Provence.

Valère Bernard nous reçut courtoisement, mais avec cet air distant et froid qui ne le quittait guère. Il donna dix francs à Emmanuel Signoret qui s'en estima fort heureux et qui déclara qu'il trouverait bien tout seul les trois francs nécessaires à la fin de son aventure !

Malgré la joie que j'avais ressentie de rencontrer enfin un des plus grands poètes de cette fin du siècle, — et aujourd'hui que je peux mesurer plus justement mes pensées, je continue à croire qu'il l'était, quel que soit l'oubli momentané où il est tombé, — je rentrai déchiré de tristesse. La terrible loi de fer de notre société m'apparaissait dans toute sa cruelle hideur. Ainsi, il n'y avait point de place en ce monde pour un lyrique véritable, mais dépourvu de ces ressources en ruse, en adresse, en souplesse et en commérages qui assurent à tant de médiocres une situation

privilégiée ! Un homme, comme Signoret, doué à ce point du don du verbe, n'avait trouvé ici-bas, parmi ses frères inférieurs, qu'un état de loqueteux et presque de clochard. J'en souffrais cruellement.

Lui-même en a-t-il souffert autant qu'on aurait pu le craindre ? Je ne le crois pas. Peut-être ne voyait-il pas toute sa misère, ou lui paraissait-elle indifférente. Dans ce double parcours à travers Marseille, — à l'aller lestés d'une douzaine de volumes, au retour, de sept francs —, il m'avait parlé sans arrêt de philosophie, de poésie : de Lamartine et de Verlaine, de Mallarmé et de Gasquet. Il vivait dans une perpétuelle fresque héroïque, dans une « Ecole d'Athènes », qui réunissait tous les génies de l'humanité, de Phidias et de Platon à Michel-Ange et à Nietzsche. J'ajoute que celui-ci commençait à peine d'être soupçonné en France. Cependant, à la fin d'un essai en prose de Signoret, je trouve déjà cette dédicace au penseur foudroyé : « Au grand Friedrich Nietzsche malade, quand les vignes étaient en fleurs et que je convie aux vendanges ! »

A mesure que la tuberculose s'acharnait sur lui, Signoret cessait de plus en plus de voir le monde extérieur. La dernière fois que je le rencontrai, il était aussi égaré qu'un Coleridge ou un Nerval. Il avait passé chez Gasquet, au cours d'un après-midi, en revenant de Paris. Comme



il n'avait rien mangé depuis la veille, on lui servit du thé et des nourritures. Tout en dévorant goulûment, il nous raconta qu'un de ses amis lui avait assuré qu'il le ferait entrer dans la carrière diplomatique, les poètes devant représenter les peuples. Quelqu'un s'était-il moqué de lui ? Comme Don Quichotte, on le mystifiait parfois. Ou bien son imagination lui avait-elle fourni un alibi nouveau ? « Je serai ambassadeur », disait-il. La misère et la solitude, les progrès de sa schizophrénie l'avaient transformé en véritable sauvage. Il ne savait même plus manger proprement. Et plongeant une brioche entière à même sa tasse, l'y repêchant d'une main sale, la malaxant pour l'égoutter avant de la fourrer dans sa bouche, le visage enfantin et dépourvu de malice, tout rayonnant de confiance dans l'avenir (il en avait à peine pour quelques mois de vie), il répétait : « Oui, je serai bientôt ambassadeur ! »

---

## Naissance d'un esprit nouveau

Cependant, ceux de nos amis et nous qui avons, en entrant dans la vie, subi l'influence symboliste et partagé l'enchantement de ses écrivains, nous éprouvions de notre propre initiative, et par la force d'une loi que vérifie chaque génération, des émotions, des sympathies, des élans qui nous détachaient de son esthétique. De même que Flaubert, qui mettait Hugo au-dessus de tout, allait créer le réalisme, les hommes de mon temps, qui n'aimaient rien tant que Mallarmé, Verlaine et Villiers de l'Isle-Adam, étaient destinés à donner à la littérature une orientation nouvelle. Orientation que les œuvres et les circonstances ont précisée, mais qui nous semblait extrêmement nuageuse quand nous avions vingt ans.

Nous découvrions alors avec ivresse quelque chose que nous appelions « la Vie ». Toutes les équipes de jeunes écrivains ont connu ce même phénomène ; mais pour nous, il devait prendre un sens particulier. Je dirai plus tard ce qu'il est devenu en pratique ; à cette époque, nous

mettions l'accent sur le mot sans bien savoir encore ce qu'il signifiait.

En 1896, André Gide avait publié dans *L'Ermitage*, le *Récit de Ménalque*, qui demeure la page capitale des *Nourritures terrestres* et qui reste un des pivots de son œuvre. Le récit se termine par les fameuses phrases suivantes :

— « J'ai depuis occupé un chalet dans les hautes Alpes ; un palais blanc, à Malte, près du bois parfumé de Cita Vecchia, où les citrons ont l'acide douceur des oranges ; une calèche errante en Dalmatie, — et ce jardin présentement sur la colline de Florence, celle qui fait face à Fiesole, où je vous ai ce soir assemblés.

« Ne me dites pas trop que je dois aux événements mon bonheur, évidemment ils me furent propices, mais je ne me suis pas servi d'eux. Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses ; mon cœur sans nulle attache sur la Terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur ! Je sais des jours où me répéter que deux et deux faisaient encore quatre suffisait à m'emplir d'une certaine *béatitude*, — et la simple vue de *ma* main sur la table. A travers indistinctement toute chose, j'ai éperdument adoré. »

Plus tard, Jean Schlumberger et Roger Martin du Gard devaient dire ce que *Les Nourritures terrestres* ont été pour plusieurs générations. Nous

l'avons ressenti nous-mêmes. Plus tard encore, Gide devait donner à son éblouissante ferveur un caractère plus dogmatique, transformer son *amoralisme* foncier, né du besoin de se mêler à la vie universelle avec une sorte de mysticisme de l'*extériorité*, voisin à la fois du panthéisme métaphysique de Novalis et de l'optimisme puritain d'Emerson, en un *immoralisme* plus négateur, quoique toujours inquiet ; et, s'adressant à d'autres hommes, incliner vers la politique, conduire jusqu'au social un esprit d'affranchissement qui nous semblait surtout lyrique. Tout cela n'existait guère pour nous, — ni pour lui, — à l'aube du vingtième siècle.

Ce sentiment religieux de « la Vie » animait de même Joachim Gasquet et Emmanuel Signoret : *Narcisse* et *Jacinthus* en sont la preuve. Mais un groupe s'était déjà formé, qui se préparait à donner des lois et presque une éthique à cet enthousiasme diffus. Je veux parler des *naturistes* : environ la même époque, ils fondèrent une petite revue, d'un beau vert de salade, qui rompit brutalement avec les symbolistes, prétendit remonter jusqu'à Rousseau et à Bernardin de Saint-Pierre et continuer ce qui de l'œuvre de Zola se rattachait à la poésie du réel.

L'initiateur et le chef du groupe s'appelait Saint-Georges de Bouhélier. Il vint nous voir en Provence ; c'était un homme de petite taille, grave,

imposant, timide, qui tenait, comme Napoléon, sa main enfoncée entre deux boutons de son veston, et qui avait un beau front, des yeux ardents et méditatifs et de longs cheveux déroulés sur son col. Il parlait peu, écrivait beaucoup. Bien que tout jeune, — ses débuts datent, en effet, de 1893, — il venait de publier, coup sur coup, *Les Eléments d'une Renaissance Française*, *L'Hiver en Méditation*, un opuscule sur Hugo, Wagner et Zola, son *Discours sur la Mort de Narcisse* et la *Vie héroïque des Poètes, des Rois et des Artisans*. C'étaient des œuvres sonores, ardentes, un peu ampoulées, où s'exprimaient un enthousiasme juvénile et le désir de recréer des mythes, en donnant un sens général aux actes de la vie<sup>1</sup>. Quand nous rencontrâmes Saint-Georges de Bouhélier, il venait de publier *Eglé, ou les Concerts champêtres*. Gasquet s'en allait partout, célébrant d'une voix ample et musicale, qui traînait indéfiniment sur les vers, les strophes de sa nouvelle « découverte » :

*Des fruits luisent, ce soir, sur la table en bois mat,  
L'automne a pavoisé nos corbeilles. Les pommes*

<sup>1</sup> Ce désir d'accorder un sens exaltant et symbolique aux individus et aux actions est au fond de toute littérature ; il est dans le *folklore* de chaque peuple, dans tous les récits à la veillée. Mais c'est peut-être Goethe qui lui a donné son plus bel accomplissement. Aujourd'hui, je le retrouve tout entier, dans une pureté presque invulnérable, chez Hans Carossa, et plus particulièrement dans *Le Docteur Gion* et *Les Secrets de la Maturité*.

*Épaississant leurs sucs sous la nacre écarlate,  
Des amandes de sombre azur versent des gommés  
Gluantes, où déjà butinent les abeilles.  
Les raisins sont gonflés pour la vie éternelle!*

ou encore :

*Je n'ai jamais ouvert ma barrière et jamais  
Je n'ai franchi ma porte avec un autre espoir  
Que de mettre à sécher le raisin sur la haie,  
Et puis de regarder, au lointain, dans le soir,  
Les vieux bergers rentrer derrière les troupeaux.  
Mon âme est pure, et je vous aime, et je demande  
Pour mon père, aussi vieux que la terre, et pour moi  
Le repos de la mort que vous donnez aux plantes.*

Il y avait alors dans l'esprit de Saint-Georges de Bouhélier un curieux écho de notre dix-huitième siècle : celui des paysanneries de Trianon, des colombes et des torches renversées, des départs pour les Antilles, des idylles révolutionnaires : mélange de nature un peu pomponnée, de fraîcheur agreste, de conte à la fois nostalgique et galant. Cet esprit, assombri par le réalisme contemporain, a fait l'attrait des romans que Saint-Georges de Bouhélier publia peu après : *La Route noire*, *Julia ou les Relations amoureuses* et *Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle*, avant d'animer le célèbre auteur dramatique qui a porté sur la scène quelque chose de son esthétique du début, son besoin d'héroïser, de solenniser les hommes

et de donner une manière de consécration allégorique à leurs actions ; art dont la réussite la plus brillante a été ce *Carnaval des Enfants*, où la vie et la mort sont si étroitement, si tragiquement enlacées.

Mais il ne faut pas oublier que Saint-Georges de Bouhélier a toujours poursuivi le rêve lyrique qui apparut dans ses premiers ouvrages. Plusieurs livres de vers en témoignent. Son inspiration est humaine et légendaire à la fois, avec, de-ci de-là, certains aspects de *folklore*, comme chez Paul Fort, une naïveté franchement populaire. Evidemment Verlaine l'a plus touché que Mallarmé. Ces beaux vers-ci en témoignent :

EPITAPHE

*Orgueilleux, mais sans vanité,  
Il a vécu (grand bien lui fasse!)  
Exempt de la malignité  
Dont les traits marquent tant de faces.*

*Quand il aima (Dieu lui pardonne!)  
Ce fut d'un zèle peu hardi  
Dont se moqua fort la Madone.  
(D'orgueil que n'était-il nanti!)*

*Il était doux (pas à l'excès!)  
Et, par la faute de ses frères,  
Il semblait triste (mais Dieu sait  
Si le Destin lui fut contraire!).*

*Inconsolable avant que d'être, —  
Il resta celui qui poursuit  
Un songe, — impossible à connaître  
Et perdu parmi quelle nuit!*

.....

*Comme un qui n'a plus rien à faire  
En un monde hostile à sa foi,  
Il s'en est allé de la terre:  
(Seigneur, ayez pitié de moi!)*

*N'ayant vécu que par mégarde  
— Semble-t-il, — et sans y songer,  
Il s'en est allé! (Dieu le garde  
Et veuille en l'azur l'héberger!)*

Autour de Saint-Georges de Bouhélier se rangeaient Maurice Le Blond, subtil exégète du naturisme ; Eugène Montfort, gros garçon bourru et mécontent, quand il sortait de son silence, mais aimant sincèrement les lettres et qui a laissé un des romans typiques de son époque, la *Turque* ; Michel Abadie et Albert Fleury, bons poètes l'un et l'autre.

Ce mouvement se répandit aussitôt, moins par contagion que par ce phénomène qui fait qu'une génération, dispersée aux quatre coins d'un pays et sans se connaître, manifeste spontanément les mêmes manières de voir. Il est curieux de constater que, dans l'ensemble, il a



été plus provincial que Parisien, à l'encontre du symbolisme.

Partout naissaient de jeunes revues : citons d'abord *L'Effort*, à Toulouse, avec Maurice Magre, qui, après avoir été le chantre de la jeunesse, puis d'une conception romantique assez frelatée et de caractère *mussétique*, donna depuis de beaux livres de sagesse et de renoncement, dont la sage philosophie, un peu indécise, mais de couleur doucement orientale, a un charme certain ; son frère, André, qui fit sa carrière comme secrétaire général de l'Elysée ; Marc Lafargue et Jean Viollis, morts prématurément, ainsi que Jacques et Marie Nervat, dont le fils, Philippe Chabanaix, est aujourd'hui un de nos meilleurs poètes.

Après *La Syrinx*, Gasquet avait donc publié à Aix les *Mois Dorés*, puis le *Pays de France*. Il y avait le *Livre d'art*, à Paris ; le *Beffroi*, à Lille, avec Léon Bocquet ; la *Coupe*, à Montpellier ; le *Saint-Graal*, à Paris aussi ; l'*Album des Légendes*, à Beauvais. Il y avait des revues à Valence, à Tournon, à Gaillac, à Nice, à Toulon, à Bruxelles. On échangeait des lettres, des poèmes, des critiques, des amitiés, des oublis, des querelles. C'était une grande effervescence ; une sorte de ravissement général en face du siècle nouveau (personne ne se doutait alors de ce qu'il réservait à l'humanité confiante) ;

une candeur un peu désarmée. A l'attitude aristocratique et solitaire du symbolisme ou à son esprit anarchiste (Paul Adam, au début ; Laurent Tailhade, Félix Fénéon, l'action des Nathanson et de la *Revue Blanche*), succédait un vague attendrissement populaire qui devait se convertir chez beaucoup en socialisme ou en sympathie tolstoïsante. On vit naître les premières universités populaires. Charles Péguy était proche. L'unanimité se préparait. A Paris, le *Banquet* réunissait Marcel Proust, Fernand Gregh, Daniel Halévy, Robert Dreyfus, l'exégète de Gobineau et des théories *racistes*, nées du génie constructif de l'auteur des *Pléiades*. On commençait à parler de Bergson.

De ces bigarrures se dégagait mal l'idée centrale, l'arbre qui porterait tant de fruits différents. Il y eut un premier essai de cohésion autour de la théorie naturiste, mais l'intransigeance de certains des représentants de cette formule ramena la division. Plus tard, un groupe se constitua, assez large pour rassembler la première génération du siècle, troupeau égaré ; la *Nouvelle Revue française* fut ainsi créée. Sous sa forme initiale, elle n'alla pas plus loin que le premier numéro ; ici, ce fut une manœuvre d'Eugène Montfort qui fit tout échouer, et son hostilité à l'égard de Gide. Celui-ci se retira et reprit la *Nouvelle Revue française* avec quelques amis intimes :

Jean Schlumberger, Jacques Copeau, Michel Arnauld, son beau-frère, Henri Ghéon, etc. Elle devait devenir pour toute une époque ce que le *Mercur de France* avait été pour la sienne.

Devant ce déferlement général de revues, notre petit groupe marseillais ne pouvait demeurer inactif ; nous fondâmes donc, nous aussi, un périodique ; il s'appelait *Méditerranéenne*. Je crois bien que ce fut moi qui trouvai et imposai à mes camarades ce titre simple, court et bien fait pour attirer les lecteurs.

---

## Méditerranéenne

Si quelque esprit négateur m'apparaissait, comme il le fit devant le docteur Faust (il est vrai que celui-ci l'avait appelé), et voulait me rendre ma jeunesse, je crois bien que je la refuserais.

Quand je la possédais encore, je passais des soirées austères à évoquer des circonstances imaginaires et des émotions authentiques, dans des poèmes en prose, dont je n'ai publié qu'une très faible partie ; tous avaient même moralité : je me représentais le désespoir qui me glacerait le cœur quand j'aurais cessé d'être jeune ; je me voyais à l'avenir plongé dans les déchirants regrets de tout ce qui ne reviendrait plus. En agissant ainsi, j'étais sage ; ces souvenirs sont aujourd'hui charmants, je n'en suis aucunement tourmenté, mais j'avais raison d'en souffrir à l'avance puisque je ne devais pas le faire plus tard.

Ce n'est pas que je renie ce temps, déjà lointain ; mais je n'ai pas gardé de lui une image éblouissante. L'époque de ma maturité me paraît

infiniment plus précieuse ; soit que l'on vibre plus facilement à ce qui nous touche encore de près, soit que j'eusse été plus particulièrement créé et mis au monde pour être un homme de quarante ans qu'un homme de vingt. En effet, je n'ai guère, avant cet âge-là, découvert le moyen de m'acclimater aux mœurs de cette terre et de ses bizarres habitants.

Cependant, si j'acceptais la proposition de Méphistophélès, je lui demanderais de me rendre seulement quelques heures enchantées : les premières révélations de l'amour et ses premiers rendez-vous ; quelques soirées d'automne, au fond d'une maison de campagne isolée, dont la mélancolie était presque insupportable et cependant fascinante, — et le moyen de fonder de nouveau une petite revue !

Fonder avec ses camarades une petite revue ! Y a-t-il pour un jeune poète rien de plus enivrant ? C'est l'ivresse de Didon établissant les fondations de Carthage, — du moins telle qu'on peut se représenter ce grand acte d'après le tableau doré de Turner. C'est l'inauguration solennelle d'un bas-relief qui confiera à l'histoire des lettres la légende générale d'une adolescence, d'une génération, d'un groupe. C'est s'inscrire quelque part, avec ses aspirations et les éléments futurs de son épitaphe, dans une matière intermédiaire entre le sable et cette écorce de platane, où les

amoureux incisent et entrelacent leurs initiales et le résumé de leurs serments.

Ce fut en 1897 que la chose nous arriva. Erlande et moi, nous avons un nouvel ami, qui s'occupait de géologie et de conchyliologie, mais que la littérature passionnait également et que Joachim Gasquet avait découvert à Cassis, où il avait passé l'été avec lui. Il s'appelait Guillaume Monod de Montricher. Il était actif, entreprenant, plus réaliste qu'Erlande et moi. Ce fut sous son influence que naquit dans notre petit groupe l'idée de créer une revue. Gilbert de Voisins se joignit à nous ; et un charmant garçon, très gai, toujours amoureux, qui écrivait des vers sentimentaux, avait beaucoup d'aventures galantes et devait mourir peu après, emporté par une fièvre typhoïde, François de Gaffory. Henry Roberty, qui était de toutes nos entreprises, mais avec une horreur en quelque sorte innée de la littérature, — et de presque tout d'ailleurs, en dehors de la pêche et des imaginations originales qui lui travaillaient la cervelle ; — le frère et le cousin de Monod participèrent aussi au lancement de cette frêle caravelle sur le vaste océan de la gloire et de la postérité.

Les premières séances furent orageuses. Nous faillîmes nous brouiller à propos du titre, chacun ayant le sien et voulant l'imposer à tous. Je l'ai dit antérieurement : ce fut moi qui triomphai,

peut-être parce que c'était le plus mauvais de tous ceux qui furent proposés. Si un divorce général ne se produisit pas, ce fut sans doute grâce à la vertu d'un punch excellent que je faisais confectionner (car les séances se passaient chez moi), et qui entretenait la bonne humeur générale. Nous avions, en effet, partie liée avec le rhum, en souvenir, je crois, d'une chanson fameuse qui illustre le premier chapitre de *L'Île au Trésor*, de Stevenson :

*Quinze loups, quinze matelots,*

*Yo ho ! Yo ho !*

*Quinze loups, quinze matelots,*

*Sur le coffre du mort,*

*Qui voulaient la bouteille !*

Cette chanson, nous la reprenions en chœur, sur un air approprié, mais de notre invention, — le dessin mélodique en demeurait pauvre, quoique énergique, — quand les flammes couleur de fées des prairies commençaient de danser, d'onduler et de palpiter au-dessus de la belle nappe toute vibrante de bronze doré.

La dégustation de ce punch constituait un rite tout particulier. Il était de règle entre nous que cette boisson dût être conquise de haute lutte. Chacun, armé d'une profonde cuiller, se précipitait sur le récipient embrasé ; celui qui pouvait absorber sa part presque en feu en pui-

sait donc logiquement plus que les autres. Gaffory, dans cette compétition, aurait mérité le premier prix ; à peine les flammes s'éteignaient-elles dans sa cuiller qu'il buvait déjà, cependant que Roberty poussait de véritables cris de rage, en voyant son compère lamper sa cinquième ou sixième rasade, alors qu'il soufflait encore sur la première.

J'ai lu par la suite qu'au temps des Elizabéthains les grands seigneurs et les habitués des tavernes avaient un jeu favori, le *Dragon volant*. Il consistait à plonger son visage dans le bassin enflammé et à y saisir avec les dents un pruneau, ou autre fruit confit, flottant à la surface (et n'oubliez pas qu'alors les hommes portaient des barbes et des fraises de dentelles autour du cou !). Si nous avions connu cette coutume, nous aurions été certainement très fiers de nous rapprocher, même de loin, d'une tradition aussi noble et nous aurions redoublé d'extravagance. Mais nous l'ignorions : heureusement pour l'aspect ultérieur de nos visages !

Nous n'avions pas d'argent pour faire les premiers frais de *Méditerranéenne*, mais nous connaissions, les uns et les autres, assez de monde à Marseille pour constituer un premier lot d'abonnés. Valère Bernard dessina un frontispice pour les numéros du début ; Henry Roberty, pour les suivants. Joachim Gasquet nous donna un frag-



ment de son *Narcisse* ; Georges Rodenbach, Francis Viélé-Griffin nous envoyèrent des vers, et Henri de Régnier, le beau sonnet suivant, que je cite, parce qu'à ma connaissance il n'a pas été réuni à ses œuvres complètes :

*Je sais un dieu hautain et farouche qui passe,  
Faisant craquer le chaume et ployer le guéret  
Et qui, mystérieux en son tourment secret,  
Mord son poing maigre et dur de sa bouche vorace.*

*Un voyage éternel le courbe et le harasse ;  
Le voici, traversant le fleuve et la forêt  
Et la plaine où son pas se hâte et disparaît  
A l'horizon. L'écho l'accompagne à voix basse.*

*Sans que jamais sa lèvre en goûte le doux vin  
La grappe le couronne, et ce passant divin  
Va toujours devant lui sans boire ni manger,*

*Quoiqu'il tienne en ses bras et porte sur le front,  
A sa propre richesse à jamais étranger,  
La gerbe nourricière et le raisin fécond.*

Le sommaire de chaque numéro était discuté avec passion et chaque mois *Méditerranéenne* tremblait sur ses bases, tant nous nous entendions mal. On ne se réconciliait, — et avec quelles fureurs nouvelles, — qu'autour du bol de punch, du moins, tant que l'hiver dura. Car, avec les premiers beaux jours, cinq des membres du

comité directeur achetèrent une quadruplette et, à tour de rôle, quatre d'entre eux devenaient invisibles : les plus turbulents. Notre ami, Théodore Lascaris, étant revenu d'Égypte environ le printemps et s'étant joint à nous, nous apportait aussi son esprit modéré et l'influence d'un caractère moins passionné, en même temps que la fraîcheur d'âme de quelqu'un qui ne sait rien encore des premières querelles.

Théodore Lascaris donnait à la revue, comme il l'avait fait au *Mercur de France*, des contes d'une langue pure, élégante et dépouillée. Bien que né à Volo, il était de culture et d'esprit plus alexandrins encore qu'helléniques.

Ses maîtres étaient alors le Flaubert de la *Tentation de saint Antoine* et des *Trois Contes* et le France de *Thaïs* et de *l'Etui de Nacre*. Dix ans plus tard, dans une autre revue de Marseille, dont nous reparlerons, le *Feu*, nous le retrouverons avec des contes fantastiques, d'admirables histoires de fantômes, où l'on perçoit, à un certain ton de froideur et d'humour anglo-saxons, un écho de Rudyard Kipling. Si jamais je peux réunir une anthologie de *Ghost Stories* écrites en français, comme je l'ai fait pour les pays d'outre-Manche et d'outre-Atlantique, je n'oublierai certainement pas les tragiques nouvelles de Théodore Lascaris. Cette anthologie révélerait d'ailleurs aux historiens littéraires que le roman-

tisme a peu usé du fantastique, contrairement à l'opinion courante ; le fantastique n'a vraiment fait son apparition qu'à la suite d'Edgar Poë et de Baudelaire ; ce qui ne veut pas dire qu'il soit d'origine livresque, car il est naturel à l'homme et toutes nos traditions provinciales l'attestent.

Théodore Lascaris était d'une rare intelligence, subtil comme Ulysse, érudit, paré de la plus charmante culture. Nous avions dans son avenir une confiance illimitée ; lui aussi. Il a choisi autre chose ; vivre pour son compte, se laisser aller au fil de ses rêveries, devenir un archéologue. Il avait à la fois un grand sens pratique et une singulière tendance à s'envelopper de mirages. Il n'était pas un inadapté, mais ses actions se déroulaient sur un autre plan que celui de l'action quotidienne. Il aura préféré aux réalisations extérieures le plaisir de se chanter à l'oreille le conte de sa propre vie. Récemment, Jacques Copeau mettait au répertoire de la Comédie-Française sa traduction de la *Nuit des Rois*, de Shakespeare ; la plus parfaite de toutes celles qui existent.

Sa pondération nous était utile. Quelques-uns de nos camarades étaient d'une intransigeance et d'un arbitraire qui n'avaient pour excuse que leur propre inexpérience. Il fallait parfois lutter pour mettre au sommaire d'une petite revue sans lendemain des vers ou des proses qui n'étaient

ni meilleurs ni pires que ceux que nous publiions, mais dont les auteurs déplaiaient à plusieurs d'entre nous.

Ce qui est proprement exaspérant chez les jeunes écrivains, c'est l'esprit de coterie. Dès que cinq ou six d'entre eux se réunissent, ils croient qu'ils sont seuls sur la terre à posséder la vérité littéraire et ils excommunient les autres avec une ridicule autorité. C'est dans ces groupements qu'il faut rechercher le dogme de l'infaillibilité, plus encore qu'au Vatican. J'ai vu, en quelques jours, se former cet *auto-snobisme* dans le petit cercle de *Méditerranéenne*; je l'ai revu avec la *Renaissance latine*, fondée par le prince Constantin de Brancovan, Gilbert de Voisins et Binet-Valmer; l'ancien *Mercur de France* en a été un exemple fameux, et plus encore la *Nouvelle Revue française*.

Parmi les jeunes écrivains que la majorité de notre comité persécutait sans raison et que Lascaris et moi soutenions à grand-peine se trouvaient deux débutants, Edmond Fazy et Fernand Caussy. Edmond Fazy avait publié un poème en prose, du sentiment le plus tendre et le plus délicat, dans une petite revue d'alors : cela s'appelait *Mourir jeune*... C'était du temps où l'on trouvait partout de ces raccourcis lyriques, d'une grâce un peu baudelairienne et dont la suggestion se prolongeait au-delà de leur texte.

On en lisait de Camille Mauclair, du peintre Aman-Jean, de Stuart Merrill, etc. Au milieu se détachaient des fragments éblouissants, généralement anonymes, et qui devaient devenir ce livre prodigieux : *Connaissance de l'Est*, par Paul Claudel.

Edmond Fazy, le jour où il écrivit *Mourir jeune...* était particulièrement bien inspiré. Il y a des états de grâce. Plus tard, il inséra ces trois pages ravissantes dans un roman médiocre où elles font hors-d'œuvre et qui ne correspond pas à leur esprit.

Fernand Caussy, brouillé avec ses parents qui habitaient Hyères, était un gros garçon au masque romain, aux cheveux plats, qui voulait devenir un poète à tout prix. Il y avait en lui une sorte d'ambition exaspérée que tout froissement rendait douloureuse. Il est devenu par la suite un érudit auquel on doit des travaux sur le dix-huitième siècle, qu'il comprenait fort bien, et la publication d'œuvres inédites de Laclos.

Au milieu de l'année, Guillaume Monod nous quitta au milieu d'une désolation générale ; il allait faire sa carrière en Indo-Chine.

A l'automne, les lézardes qui fendaient la façade de *Méditerranéenne* devinrent de véritables crevasses. Deux des nôtres s'étaient épris de la même jeune fille. Cela était assez normal puisque nous fréquentions les mêmes personnes. Mais un troi-

sième, qui avait une sorte de génie de l'empoisonnement moral et de la désorganisation, imagina que l'amoureux numéro deux avait littéralement trahi l'amoureux numéro un ; lequel n'avait jamais obtenu la moindre promesse de la jeune fille. Celle-ci, belle, mais fort coquette, régnait sans conteste sur une cour cosmopolite de jeunes gens, où les représentants de l'Arménie et de la Grèce rejoignaient ceux de la Suède et des Etats-Unis. Dans les temps lointains dont je parle, les femmes avaient encore quelque prestige sur les hommes.

Notre ami, le fauteur de désordre, réussit à persuader quelques-uns de nous qu'il fallait prendre parti pour numéro un ; ce qui, bien entendu, força les amis de numéro deux à se liguer avec ce dernier. Il y eut des explications orageuses, des scènes violentes où tout le monde fut mêlé. Seule, la belle jeune fille refusa de faire un choix entre ses adorateurs ; elle continua à entretenir leur passion avec une perfide et joyeuse persévérance.

La mésentente devint si grande qu'il fallut vendre la quadruplette, les deux rivaux étant de ses propriétaires. Il s'ensuivit de nouveaux troubles. La mauvaise foi étant devenue de règle entre nous, le groupe numéro un déclara que le groupe numéro deux avait fait une affaire fructueuse en revendant la machine à des hommes

de paille. Bien entendu, rien de tout cela n'était vrai, mais il fallait que l'esprit partisan de quelques-uns se donnât libre cours. L'âge seul, en effet, nous éloigne de la diffamation et de la calomnie ; non point quand celles-ci sont volontaires et déterminées, mais lorsqu'elles demeurent spontanées et, pour ainsi dire, naïves, ainsi que nous les voyons fleurir chaque jour, dès que le moindre intérêt est en jeu. Et cette sagesse tardive, remarquons qu'elle est certainement moins due à la raison qu'à l'indifférence.

Quand l'année se termina, nous décidâmes de nous partager les bénéfices de l'affaire ; nous eûmes chacun sept francs cinquante (or, bien entendu). C'était la première somme que je gagnais. Je l'employai à acheter des cravates. Bien qu'encore très jeune, je possédais cependant la faculté d'être frivole. A ce prix, j'en eus deux : elles ne pouvaient être qu'assez médiocres. C'était au temps où brillait Le Bargy et nous admirions plus encore sa façon de se vêtir que de jouer. Une belle cravate coûtait alors de vingt à cinquante francs ; c'est-à-dire de deux cents à cinq cents francs français d'aujourd'hui. Mais quelles cravates ! Des étoffes extraordinaires ; des soieries à grosses côtes, tissées dans les couleurs les plus rares ; si épaisses, si abondantes, qu'on les nouait moins qu'on ne les maintenait avec une gague à ressort. Je n'ai oublié aucune de celles que je vis alors

à Le Bargy. En revanche, celles que me valurent mes premiers bénéfices littéraires, ma mémoire ne les a pas retenues : elles n'en valaient vraiment pas la peine...

La belle jeune fille n'épousa aucun de ses deux soupirants...

Il y a peu de mois, avant la guerre actuelle, j'assistai de loin, à travers les propos de jeunes poètes de mes amis, à la naissance d'une nouvelle petite revue. Je vis que les mœurs ne changeaient guère ; la discorde naquit avec elle. Des querelles d'ordre littéraire, politique et religieux interrompirent sa croissance. Ma foi, je ne sais pas si je ne préfère pas encore le duel pour une femme et l'affaire de la quadruplette à ces dissensions intellectuelles ; les nôtres étaient plus pittoresques et, en un sens, plus humaines. En tout cas, la revue de 1939 disparut à son quatrième numéro...

Quelque douze ans après la fin de *Méditerranéenne*, j'étais, un soir, chez Gilbert de Voisins, quand un de nos collaborateurs d'autrefois se fit annoncer. Nous ne l'avions pas revu depuis ; il avait gagné l'Amérique du Sud. Nous évoquâmes de vieux souvenirs. Mais bientôt la conversation languit ; notre camarade chantonnait tel air sentimental, que nous tenions alors pour un chef-d'œuvre ; il nous montrait l'image de ce que nous étions douze ans plus tôt : il nous répétait nos propos d'autrefois, nous rappelait



---

nos admirations, nos intransigeances, nos projets. L'exil l'avait maintenu dans toute sa fraîcheur ; nous avons vieilli, peut-être même mûri. Mais il se tenait devant nous comme le fantôme de notre vingtième année, et cette vingtième année reparaissait avec un air de reproche. Nous étions donc aussi jeunets que cela ! Quand l'habitant du Chili s'en fut allé, Voisins me regarda avec un désespoir comique :

— Eh bien, mon vieux, me dit-il, j'espère que dans dix ans personne ne viendra nous rappeler ce que nous sommes aujourd'hui. Si ça doit continuer toujours ainsi...

Mais cette nouvelle expérience nous fut épargnée ; et Gilbert de Voisins a dû mourir en conservant quelque illusion sur nos trente ans ; il est vrai qu'il avait écrit depuis lors *Pour l'Amour du Laurier* et le *Bar de la Fourche*.

---

## Maurice Magre

Au moment où Saint-Georges de Bouhélier fondait à Paris la *Revue Naturaliste*; où Joachim Gasquet créait à Aix les *Mois Dorés* et le *Pays de France*; où mes amis et moi mettions sur pied, à Marseille, *Méditerranéenne*, Maurice Magre dirigeait, à Toulouse, *l'Effort*.

Il était aidé par son frère André et par quelques jeunes poètes, Marc Lafargue, Jean Viollis, Emmanuel Delbousquet, Jacques et Marie Nervat, etc., etc.

Tous ont suivi des chemins divers. Lafargue n'a jamais quitté Toulouse; c'était un jeune homme au type pyrénéen, timide et sévère d'aspect, très brun, avec une courte barbe frisée et des yeux ardents et graves. Il a vécu dans l'ombre, sans souci de la gloire; il est mort jeune, laissant un volume de beaux vers, *L'Age d'or*, et quelques essais, dont un livre sur Corot, d'une exquise qualité.

La politique a conduit Jean Viollis à diriger le musée Cernuschi, ce qui l'obligea à se documenter sur les arts d'Extrême-Orient dont il

aurait à s'occuper. Il en résulta qu'il dut écrire, sur eux, des ouvrages qui lui attirèrent les sarcasmes et la malveillance de vrais connaisseurs des choses de Chine et du Japon, et qui constituent la partie peut-être la plus hautaine et la plus difficile à séduire du monde de l'érudition ; monde qui n'est pas toujours très abordable, comme on le devine. Jean Viollis eut de plus la malchance de publier, tout jeune, une jolie nouvelle d'un tour heureux et délicat, qui passa longtemps pour un chef-d'œuvre. Ses romans, assez pâles d'ailleurs, publiés longtemps après, ne retrouvèrent plus ce succès précoce ; ce qui devait aigrir fâcheusement le caractère de l'auteur.

Emmanuel Delbousquet disparut rapidement après avoir publié deux romans sur les Landes, pleins de mouvement et de parfums et qu'il serait heureux que l'on sortît de l'oubli, aujourd'hui où l'on veut rendre la vie à toutes les régions de la France.

*L'Effort* réunissait donc tous ces jeunes gens. Le groupe toulousain était, de tous ceux que je viens de nommer, le plus naturel et le plus humain, au sens un peu banal que l'on donne aujourd'hui à ce mot et qui comporte une sensibilité légèrement facile et une sympathie peut-être plus verbale qu'efficace. Personne n'incarnait ces tendances plus largement, plus sincèrement que Maurice Magre.

Il avait alors un idéal à la fois simple et romantique qu'il a résumé dans un article-programme de *l'Effort*. Il voulait remettre en honneur la sentimentalité, la communion avec les hommes, le sens de la pitié et de la vérité immédiate. Il rappelait le souvenir de Musset et demandait à entrer dans la vie avec l'enthousiasme de Don Quichotte, chargeant les moulins à vent.

Tout cela réagissait vivement, mais bourgeoisement, contre les principes et préceptes du symbolisme. Rien ne ressemblait moins à Des Esseintes, au Grand-Duc Floris, à M. d'Amercœur et à Pelléas que Maurice Magre et ses camarades.

Il dit tout cela dans la *Chanson des Hommes* avec une émouvante et généreuse éloquence. Ces vers, monotones et d'un dessin assez mou, étaient portés par un large mouvement de sympathie et un dynamisme qui les sauvaient de la banalité. Ils donnèrent à Magre une renommée éclatante auprès des jeunes d'alors.

Il se dégageait de cette poésie un léger parfum de « fleur bleue », ce sentiment d'amour que Gustave Charpentier a célébré dans *Louise* ; c'était quelqu'un qui s'appelait en sourdine Mimi-Pinson et l'idéal de Mürger ; réaction naturelle contre le symbolisme qui avait voulu ignorer cette survivance de 1840.

Pour ce dernier, en effet, l'amour allait du

mysticisme légendaire de Maurice Maeterlinck ou de Francis Viélé-Griffin à la sensualité de Mallarmé ou de Henri de Régnier et aux complications subtiles et perverses de Rémy de Gourmont ou de Paul Adam.

Maurice Magre vint un jour de Toulouse à Paris, avec sa candeur, ses illusions et sa foi d'étudiant qui a lu passionnément les comédies et les vers de Musset. Les aventures qu'il chercha ou qui le cherchèrent eurent vite raison de cette innocence de provincial en qui fleurissait spontanément le rêve délicat des troubadours. Les poèmes qu'il publia par la suite s'en ressentirent. Qu'il y a loin de la *Chanson des Hommes* à la *Montée aux Enfers* ! Il a fallu à Baudelaire son intelligence de Père de l'Eglise infernale, son stoïcisme hautain et méprisant, son style à la Sénèque ou à la Lucain pour s'aventurer dans les ténèbres du vice sans y devenir vulgaire. Car le vice aboutit presque toujours à la vulgarité ; c'est même ce qu'il y a de pire en lui. Baudelaire n'y a rien perdu de sa dignité, ni de son génie. C'est un exemple presque unique.

A mesure que s'abaissait l'inspiration de Maurice Magre, son talent devenait aussi plus morne et plus dénoué. Tout cela ne devait pas échapper à l'observation de l'auteur. Plus il avançait dans la vie, plus il s'éloignait de ces décors misérables et de ces grossiers prestiges auxquels il

ne s'était que trop attardé. Nous ignorons les causes profondes de ce retour au spiritualisme qui devait illuminer la seconde partie de son existence. Fut-ce auprès de la petite lampe familière où grésille la drogue chère à Thomas de Quincey qu'il commença de méditer sur la sagesse des Védas et de l'évangile bouddhique<sup>1</sup> ? Possédait-il quelque lointain ancêtre albigeois dont l'influence l'eût incliné au culte des choses secrètes ? Peu à peu, on vit Maurice Magre se pénétrer de la pensée extrême-orientale, chercher derrière le monde des apparences ce qui peut y transparaître de surnaturel. Une formation philosophique insuffisante ne lui a pas toujours permis de donner à ceux de ses ouvrages qui traitent de ces problèmes cette force de persuasion qui ébranle ou peut convaincre le lecteur. Il se laissait lui-même facilement éblouir et la naïveté de sa jeunesse reparaisait à travers les expériences de l'homme mûr. Pourtant, plusieurs de ses ouvrages, — en particulier le *Livre des Certitudes admirables*, — contiennent des pages de la plus haute qualité. On y retrouve, dans une fraîcheur exquise, cette science des choses de l'âme qui a été le seul honneur de l'homme.

Ce fut dans ces ouvrages que Maurice Magre

<sup>1</sup> Cf. *Le Livre des certitudes admirables*.

put enfin donner sa mesure. Le Don Quichotte toulousain qui partait en croisade, portant son optimisme comme une cuirasse, avait enfin trouvé le lieu où dépenser son besoin de feu ; il est vrai que c'était au-delà de la vie, dans ce domaine des idées pures qui n'a déçu personne. Le Latin s'accommodait curieusement de cette immortalité sans mémoire individuelle que la philosophie hindoue dispense à ses fidèles. Il est possible aussi que Maurice Magre ait eu en lui ce je ne sais quoi d'impersonnel et de vacant qu'ont souligné tous ceux qui l'ont connu et qui est même sensible dans ses mémoires.

Saint-Georges de Bouhélier, qui lui a consacré un bon et solide portrait, écrit à ce propos les curieuses lignes suivantes :

« Je le rencontrais quelquefois : c'était toujours le même homme charmant, mais la figure ravagée et les yeux hallucinés. Nous faisons quelques pas ensemble, il semblait heureux de me voir, mais, au bout de quelques minutes et au plus proche détour de rue, il prétextait un rendez-vous urgent et allait s'engloutir dans la multitude. C'était, comme dans les premiers jours, un évanouissement. Dans ma mémoire, Magre apparaît toujours de la sorte. C'est un être de rêve qui sort des ténèbres, une étoile au front, et puis que le flot emporte. »

Bien que j'eusse été en correspondance avec

Maurice Magre dès 1898, je ne l'ai que fort rarement rencontré et sans engager avec lui une conversation autre que banale. Mais j'ai eu également l'impression d'une personnalité presque absente. Il est vrai que cette impression est fréquente avec les fumeurs, hors du lieu de leur unique présence. Magre était maigre et pâle, avec des yeux ardents et noirs, et une sveltesse d'homme jeune. Ses mémoires, dont je parlais plus haut, sont curieux à la fois par leur sincérité et par leur inexpérience. On dirait que Maurice Magre n'a rien vu ou rien compris des diverses sociétés qu'il a traversées et du monde qu'il a connu. On y retrouve de ces préjugés de province qui ne résistent pas à l'observation et des vues toutes livresques sur les hommes. Le poète qui, je le répète, dès sa jeunesse, harcelait les moulins à vent, les a cherchés toute sa vie, mais il n'a jamais vu où ils se trouvent vraiment.

Le dernier livre de Maurice Magre, *Mélusine ou le Secret de la solitude*, est une sorte de roman féerique, auquel se mêle poétiquement la foi spiritualiste du poète ; c'est une œuvre sereine et pure, où la grâce se mêle à la gravité. On y voudrait des traits plus fermes, un dessin plus rigoureux. C'est le caractère paresseux de son style qui a nui à l'auteur de la *Chanson des Hommes* plus encore, comme le prétend Saint-Georges de Bouhélier, que la malveillance des



---

milieux littéraires ou le fait de survivre à un début trop éclatant. La mauvaise qualité d'ouvrages comme la *Montée aux Enfers*, les *Lèvres et le secret* ou les *Belles de Nuit* a desservi Magre plus encore que ses confrères.

Quand, sur la proposition de Georges Lecomte, l'Académie française lui donna, il y a peu d'années, le Grand prix de littérature, nous espérions obtenir ainsi un retour favorable de l'opinion publique. Il n'en fut rien. L'ancien public de Maurice Magre s'était détourné de lui et celui que pouvaient lui amener ses dernières œuvres était à peine en train de se former. Nous dirions que le sort de Maurice Magre a été malheureux, si ses derniers livres ne témoignaient pas de ce véritable esprit de pureté et de délivrance, qui est le seul bonheur accessible à l'homme. Rappelons ici la grande parole de la comtesse de Boufflers : parole qui prouve bien que le dix-huitième siècle français n'a pas exactement été ce que l'opinion générale a fini par faire de lui : « Tout sacrifier pour la paix de l'âme ! »

Maurice Magre est mort à Nice, en 1942. Il était né en 1877.

---

## Albert Erlande

Si j'avais à faire un tableau symbolique de ce qui touche à l'Inspiration, je crois bien que je choisirais mon ami Albert Erlande pour en représenter la figure centrale.

Albert Erlande avait reçu des dieux tout ce qui touche à l'Inspiration. Il avait la facilité, le souffle, la puissance, la force de l'imagination, un jaillissement ininterrompu de combinaisons poétiques, dramatiques ou romanesques. Les dieux ne lui avaient refusé qu'une qualité : le don de critique.

Erlande a écrit un grand nombre de romans. Je ne sais même pas s'ils ont tous paru. Un grand nombre de pièces de théâtre qui n'ont pas été jouées et qui étaient injouables. Plusieurs volumes de vers. Le tout dans une forme lyrique, parfois pure et charmante, le plus souvent ampoulée et rhétoricienne, comme il arrive fréquemment aux poètes méditerranéens. Il n'y a pas une de ses œuvres dont il n'eût pu faire quelque chose de valable, mais il lui aurait fallu pour cela se

relire avec soin, examiner ses défauts, apprendre son métier, se corriger enfin. Cela lui était impossible.

Il se mettait au travail dans un état d'enthousiasme indescriptible, il avait vraiment le feu au cerveau. Il pouvait écrire des vers pendant des heures et quand il nous les lisait, sa voix était altérée, son visage contracté, ses yeux jetaient des flammes, ses mains tremblaient. Mais le malheur de cet état est que la ferveur que l'on a éprouvée à écrire une œuvre ne vous abandonne plus ; elle renaît toutes les fois qu'il vous arrive de reprendre l'ouvrage. Les premiers mots retrouvés vous remettent dans cet état de griserie dionysiaque et d'égarement total. Dans ces conditions, ce n'est pas un lecteur avisé, perspicace, malveillant qui relit ces pages, c'est l'homme qui les a écrites et rien ne fera qu'il les relise dans un autre état que le premier.

Ce phénomène comporte une autre conséquence également grave, c'est que l'auteur qui se juge si mal ne juge pas mieux les autres, ou qu'il le fait par rapport à lui. Frappé du spectacle de son insuccès et plus frappé encore du succès d'autrui, il ne peut voir la distance qui sépare son travail de celui de son voisin, ou plutôt il juge quelquefois avec raison que le sien est supérieur, du moins l'est-il dans ses ambitions, mais ce ne sont pas les ambitions d'un ouvrage qui font

sa puissance, c'est une certaine technique indispensable, une perfection d'artisan.

Erlande aurait pu être un grand poète, s'il avait été un meilleur artisan.

Quand il était jeune, il nous éblouissait par ses dons. Non seulement nous étions nous-mêmes trop inexpérimentés pour voir ce qui manquait à cette poésie délirante pour s'imposer à tous, mais nous ne pouvions pas ne pas être éblouis par une telle facilité, par une abondance si généreuse, par des trouvailles si limpides. La fluidité, l'illimité des vers d'Erlande nous rappelaient le vapoureux et le fuyant de la poésie de Shelley, à laquelle il avait voué un véritable culte. Comment n'aurions-nous pas été ravis de trouver au milieu de nous quelqu'un qui eût la qualité d'inspiration de l'auteur des *Cenci* et sa vision du monde ? Nous étions trop jeunes pour voir que le tissu même de la poésie de Shelley était d'une qualité exceptionnelle et celui d'Erlande, une trame faible et molle, facilement déchirable, quelque chose qui se développait à l'infini sans savoir trouver ces frontières précises qui constituent le dessin poétique.

Chacun de nous mettait Erlande au-dessus de soi et au-dessus des autres. Notre admiration n'en était que plus dangereuse pour lui. Elle l'enfonçait dans ses erreurs. Plus tard, quand nous commençâmes de voir plus clair, que de fois

Gilbert de Voisins, Binet-Valmer, nous-même ne sommes-nous pas intervenu avec sévérité, parfois même avec colère, pour obtenir qu'Erlande se corrigeât, écrivît moins, raturât davantage. Il nous répondait avec une naïveté touchante :

— Mais je ne peux pas recommencer, tout cela me paraît excellent, ou bien rien n'est bon ; je ne fais pas de différence entre un vers et l'autre.

Cet aveuglement, il l'éprouvait aussi vis-à-vis de ses romans. Les premiers : *Jolie personne*, *La Tendresse*, même *Le Paradis des vierges sages* qu'il écrivit à Paris à côté de Gilbert de Voisins et de Binet-Valmer qui le reprenaient tout le temps, ont conservé de cette surveillance des qualités précieuses. Plus tard, il s'abandonna de plus en plus à sa verve, à sa faculté d'inventer des personnages et des actions. Ils sortaient tout armés de son cerveau dépourvus de cet esprit de maturité, d'examen et d'analyse qui auraient pu en faire de véritables créations. Dans les dernières années de sa vie, il écrivit encore *Le crime et son excuse*, qui aurait été un fort beau roman, s'il ne l'avait pas jeté au hasard dans un véritable délire d'écriture qui en restreint l'effet et en désaxe la composition.

Cette absence de jugement critique qui caractérisait Erlande, troublait aussi sa vie morale. Ne pouvant se comparer, il lui était naturel de

s'attribuer des dons plus grands que ceux qu'il possédait. Par le même procédé mental, il en arrivait facilement à voir partout des ennemis, acharnés à sa perte. De là, une certaine tendance au délire de grandeur et à celui des persécutions. Persécuté, il trouvait assez naturel de dévoiler dans ses romans les machinations dont il se croyait entouré. Si bien qu'il finissait par écrire des romans à clef où des gens, dont il était l'ami, se retrouvaient avec stupeur, non seulement déformés par une vision atrabilaire, mais chargés de crimes fictifs à l'égard de l'auteur. Chez un romancier de grande classe, ce défaut peut obtenir des résultats excellents si l'auteur est assez mythomane pour donner à ses ennemis imaginaires un relief suffisant. Mais Erlande se contentait de glisser dans des romans enchevêtrés des intrigues enfantines où il jouait un rôle de victime. Tout cela l'éloignait de plus en plus de l'objectivité nécessaire à un véritable romancier, mais son imagination prenant le dessus, il en arrivait à imposer ses visions hypocondriaques à ses derniers camarades et à dresser ceux-ci contre les êtres qui lui avaient été les plus chers à lui-même et qui lui avaient témoigné toute sa vie le plus admirable dévouement.

Si j'insiste sur ces circonstances douloureuses, ce n'est certes pas pour en accuser Albert Erlande,

mais c'est bien au contraire pour montrer combien il suffit d'un petit défaut originel pour dissoudre un talent réel et ébranler une existence entière. A aucun moment de sa vie, Erlande ne peut être tenu pour responsable de ses échecs ou de ses fautes. Il a été la première victime d'un état de choses qu'il n'a jamais pu comprendre parce qu'il posait toujours le problème sur un terrain faux. Etant lui-même un impulsif, il ne pouvait admettre qu'on n'eût pas raison à priori et que, par conséquent, ceux qui ne le suivaient pas dans cet à priori ne fussent pas ses adversaires. Il avait avec cela le cœur le meilleur du monde, une générosité très grande, une possibilité infinie d'enthousiasme et de ferveur, mais, dans sa candeur primitive, il ne tolérait aucune ombre à quelque tableau que ce fût. Et comme beaucoup d'esprits exaltés, il prenait l'habitude, s'il ne trouvait pas l'ombre nécessaire, de la mettre lui-même et de s'indigner qu'elle y fût, sans s'apercevoir que l'ombre était née de son invention. Le cas des écrivains de cette sorte n'est pas rare ; il y avait de cela chez Léon Bloy et plus encore chez Mirbeau. Ce ne sont pas les sceptiques qui sont malveillants, mais les emballés, les naïfs, les épris de justice, quand ils croient que leur idéal de perfection est lésé.

Dans l'ensemble de sa vie, les circonstances n'ont pas été défavorables à Erlande, mais lui-

même les prenait mal et les déformait systématiquement.

En 1914, il s'engagea avec enthousiasme dans la Légion étrangère et se battit avec un courage admirable, car le courage était une de ses plus belles vertus. Mais à la suite des commotions qu'il éprouva et d'un éboulement où il fut enseveli pendant quelques heures, son système nerveux, qui n'avait jamais été très équilibré, subit des troubles si violents qu'il fut réformé. Il rentra dans la vie civile, plus aigri, plus amer qu'il ne l'avait quittée. Il donna alors le spectacle d'un homme malheureux et qui cherche dans les conditions mêmes de son infortune tous les moyens de se rendre, ou de se croire, plus malheureux encore. Il abandonna tous ceux qui l'entouraient et qui veillaient sur lui avec la plus grande vigilance et s'enfonça dans une solitude misanthropique dont il ne sortait que pour essayer de les blesser encore.

Rarement la destinée a accablé à ce point un être sans défense et sans défaillance, mais ignorant des deux ou trois règles indispensables qui assurent à une vie un régime mesuré. Par une malchance déplorable, il ne sut pas donner à son œuvre ce caractère de grandeur maudite qui fait que l'on ne plaint ni Nerval, ni Edgar Poe, ni Baudelaire, ni Rimbaud, de leurs souffrances exceptionnelles et de leur chute de



météore enflammé à l'horizon sulfureux de la poésie. On eût dit que la fatalité s'acharnait sur Erlande pour lui arracher d'autres accents ; mais, en dehors de son caractère, sa vie ne souffrait d'aucune calamité véritable. S'il avait eu les moyens de porter sur lui et sur ses écrits un regard clairvoyant, il aurait évité la plupart des défaites dont il a tant souffert.

Les derniers temps, il en était arrivé à un tel état de fureur continue que, s'il se trouvait dans une réunion, à côté de confrères qu'il n'aimait pas, il lui était impossible de ne pas porter à mi-voix, mais de façon à être entendu par eux, les jugements les plus iniques, simplement par antipathie personnelle et parce qu'il n'aimait pas ce qu'ils écrivaient. Cette intolérance a littéralement empoisonné les derniers mois de sa vie.

Elle était particulièrement douloureuse à ses premiers amis, à ceux qui avaient connu un Erlande littéralement enivré de poésie, romanesque, charmant, dont l'esprit à la fois nourri de Shakespeare, de Shelley et de Keats, (sur lequel il a d'ailleurs écrit son meilleur livre), alimentait les inventions les plus féeriques et les plus lyriques, non sans un certain romantisme d'apparence dont la fraîcheur était exquise. Je me souviens que lorsque nous apprîmes la mort de Stéphane Mallarmé, en septembre 1897, Er-

lande ne put supporter dans la solitude le chagrin que lui causait cette disparition. Il habitait alors Mazargues, un village près de Marseille, qui a joué dans notre vie, à tous, un rôle considérable. Il s'en alla sur une route, grimpa dans un pin et chaque fois que quelqu'un gravissait ou descendait la pente, il s'écriait d'une voix désolée : « Mon maître est mort, mon maître est mort ! »

Comme il avait à ce moment-là dix-neuf ans, c'est-à-dire un âge où les choses ont besoin naturellement de s'exprimer avec une certaine excentricité d'apparence, on ne saurait voir la moindre affectation dans cette explosion publique.

Il y avait chez Erlande à l'état spontané un surplus qui témoignait de la vitalité d'une nature trop riche et trop passionnée. Ici encore, cette fécondité naturelle a été contraire à son véritable développement. Il est rare que les hommes du Midi apportent entre leurs différentes tendances cet équilibre qui aide celles-ci à se tenir mutuellement en respect. Ni Joachim Gasquet, ni Erlande, ni Rolmer n'ont pu définitivement s'accomplir parce que la force qui les poussait en avant avait toujours raison d'eux et que leur amour de la vie les privait de ces heures de retraite et de récollection où l'on reprend conscience de soi et de ses tendances sans céder à ces impulsions qui disposent entièrement de vous.

Albert Erlande a cependant écrit de très beaux

vers que les anthologies de notre temps auraient dû retenir. Beaucoup que l'on a conservés pieusement ne les valent pas. Il n'y a pas d'injustice comparable à celle qu'ont subie dans leur ensemble les écrivains qui ont succédé au symbolisme, c'est-à-dire la génération de 1900. Pris entre les triomphes des premiers, dont les moindres lignes ont été pieusement recueillies et la génération de l'après-guerre, qui abusa aussi de la publicité, ces hommes désorganisés, insoucians, incapables de se reconnaître et de coordonner leurs efforts, incapables aussi, il faut bien l'avouer, de cet esprit d'équipe, qui a sauvé plusieurs groupes littéraires, allèrent à la dérive, sans s'imposer à l'opinion. Et en achevant cette évocation mélancolique d'un homme admirablement doué, mais qui n'a pas donné sa mesure, je ne peux m'empêcher de me souvenir de cette belle strophe de lui, où il semble qu'il ait fixé à l'avance la tristesse de sa destinée :

*Le doute est un poison qui jamais ne pardonne.  
Souris et crois en toi, mais, surtout, reste seul.  
Sois un prince exilé qui n'a que sa couronne,  
Son glaive et son linceul.*

---

## Visite d'André Gide

Quand j'eus écrit un certain nombre de vers, je jugeai indispensable à l'ordre du monde de les faire imprimer ; je n'avais que seize ans ; une pareille erreur est alors excusable. Dieu fasse qu'il ne s'en commette pas de plus répréhensibles et que ce besoin de se manifester, si inhérent à l'homme, n'ait jamais de pires conséquences !

Mais pour publier ces légers poèmes, il me fallait trouver de l'argent. Les livres de vers sont, sinon une fortune, du moins une ressource pour les imprimeurs. Je consultai mon père ; il encourageait mes essais, mais pas au point de contribuer aux frais d'une édition ; sa vie était d'ailleurs trop laborieuse et trop modeste pour que je pusse lui reprocher de ne pas céder à mes fantaisies. Il avait une bibliothèque assez bien fournie ; je lui déclarai, non sans ostentation, que je vendrais ses bouquins. Il me répliqua avec bonhomie qu'il me les abandonnait volontiers, si j'estimais que tant de livres fussent nécessaires pour en faire un de plus. Je trouvai un imprimeur qui, sur la vue de ma mine candide,

exigea le prix maximum. Ce fut ainsi que parut, en mai 1896, un petit recueil, qui est, avec les *Poèmes de mes soirs*, d'Edmond Pilon, le dernier volume en date des recueils de poésies d'inspiration symboliste<sup>1</sup>.

Quelques jours après l'apparition d'*Une âme d'automne*, je me trouvais chez moi, un jeudi, avec Erlande, José Espiell et Henry Roberty, quand on sonna ; la femme de chambre introduisit un grand jeune homme mince, à la fois hardi et gêné, qui dit, en entrant, d'une voix sifflante et dentale : « Je suis André Gide. »

Si quelque météore, à la fois fulgurant et fabuleux, eût éclaté dans la pièce, je n'eusse pas été plus ébloui. André Gide, qui était alors l'auteur du *Voyage d'Urien*, de *Paludes* et du *Récit de Ménalque*, faisait partie de cet Olympe auquel j'avais voué ma vie intellectuelle. (Pour comprendre, d'ailleurs, l'originalité de cette prédilection, il faut savoir qu'au moment dont je parle le *Voyage d'Urien* et *Paludes*, tirés chacun à 300 exemplaires, étaient loin d'être épuisés ; je voyais donc déjà en André Gide celui qu'il est devenu par la suite.) André Gide ne portait plus déjà la barbe, mais de longues moustaches à la gau-

<sup>1</sup> Il aurait dû figurer avec les autres à l'Exposition du cinquantenaire du Symbolisme, organisée à la Bibliothèque nationale, en mai 1936. Mais, faisant partie du Comité d'organisation, je ne pouvais pas le signaler.

loise ; son visage mongol, aux pommettes saillantes, aux yeux légèrement bridés, au teint terreux, aux cheveux déjà rares et déroulés sur la nuque, était à peu près tel qu'il est resté. Sa voix était rauque et flûtée, merveilleusement musicale ; il avait parfois de brusques renflements comme si s'obstruaient soudain ses fosses nasales. Ses vêtements, de bon drap anglais, étaient amples et flottants ; il montrait ce raffinement effacé, ce dandysme spécial, auxquels il n'a jamais renoncé.

Traversant Marseille pour se rendre en Algérie, il avait, comme d'habitude, fait une brève apparition à la librairie Flammarion, rue Paradis, dont le gérant qui me connaissait bien, lui avait dit en riant : « Eh ! nous avons ici aussi un poète décadent ! » C'était quelque chose alors, dans notre antique et majestueuse Phocée, d'être le premier en date des poètes « décadents » ! Gide avait ouvert *Une âme d'automne* et trouvé son nom sur la dédicace d'un de mes petits poèmes ; il avait aussitôt pris une voiture pour atteindre la rue des Tonneliers.

Il resta peu de temps, mais revint le lendemain avec son ami, Eugène Rouart ; un long garçon osseux, aux cheveux d'un roux doré, qui promettait beaucoup et qui a joué par la suite un rôle politique sans envergure.

Il est difficile de dire en quoi consiste l'extra-

ordinaire séduction d'André Gide ; séduction qui a fasciné plusieurs générations de jeunes gens. Son intelligence, son originalité d'esprit, son éloquence captieuse, un certain air de mystère, de complicité et d'aventure, son goût de l'insinuation, sa ferveur, sa liberté d'esprit font de lui quelqu'un d'incomparable ; c'est tout cela que ses admirateurs ont trouvé, sur le plan littéraire, dans les *Nourritures terrestres*, *Paludes*, *L'Immoraliste*, *El Hadj*, *Saïül*, *le Retour de l'enfant prodigue*, les *Faux monnayeurs*.

J'ai toujours regretté que, plus tard, André Gide ait publié son *Journal*. Si intelligent qu'il soit, il ne donne pas de lui une idée juste. Gide est lui-même plus riche, plus abondant, plus divers que ne le fait cette confession. Par endroits, il s'est trahi lui-même, et au nom de la sincérité. Or, rien n'est plus contraire à la sincérité véritable que d'exprimer successivement ses humeurs les plus passagères, celles que déterminent des circonstances fortuites. Gide regrette quelque part de céder souvent, quand il écrit, à la mauvaise humeur, à l'irritation, à la fatigue. Cela n'est que trop visible dans bien des pages.

Un journal authentique n'est concevable que dans le cas où son auteur enregistre à peu près tout, où sa confiance quotidienne, à force de vouloir être l'image de sa vie, finit par devenir le but même de cette vie et lui soumet tout,

ainsi que l'ont fait Amiel et Charles du Bos. Il en arrive alors à effacer sa vie pour la mieux connaître. Ce n'est pas le cas de Gide. De toutes les personnes qui composent sa personnalité, plusieurs y apparaissent à peine. C'est ainsi que l'homme d'action qu'il est y demeure invisible : ce qui est tout naturel, l'homme d'action étant exprimé par ses actes, non par le récit qu'il en fait. D'autre part, l'impossibilité de tout dire rend inefficace la volonté la plus ferme d'être sincère. Et puis, il faut finalement en revenir à cet admirable sūtra : « Mais comment l'homme peut-il voir la pensée avec la pensée ? C'est, par exemple, comme une lame d'épée donnée qui ne peut trancher cette lame même ; c'est comme l'extrémité d'un doigt donné, qui ne peut toucher ce doigt même. »

Il y aurait à écrire une critique sévère de la sincérité telle qu'elle a été conçue dans les vingt-cinq dernières années : c'est-à-dire comme une sorte de devoir bizarre, consistant à isoler du courant de la vie intérieure quelques actions enchevêtrées, quelques mouvements contradictoires ou anormaux et à les étudier à part, à la façon d'un médecin qui traiterait un accident pathologique en dehors de la complexion du malade.

Enfin, Racine ne nous a pas dit pourquoi il était Racine ; ni Mérimée ; ni Mallarmé : cela vaut mieux.



Je cite de grands noms ; je ne compare aucun d'eux à Gide, mais il n'en est pas moins vrai que l'auteur des *Faux monnayeurs* est un admirable artiste. Nous ne lui demandions que de garder l'attitude irréprochable qu'il a eue pendant les deux premiers tiers de sa vie ; de ne pas se livrer ensuite à un exhibitionnisme, qui n'est même pas total. La vérité, si elle existe, n'accepte pas de compromis. Gide, lui-même, dans un de ses accès de franchise, n'a-t-il pas déclaré qu'il n'y avait pas de psychologie authentique, puisque chacun de nous était capable de tenir pour éprouvés tous les sentiments qu'il s'invente ? Je retrouve ici la magnifique clairvoyance que j'ai tant admirée chez Gide et que lui-même a fini par compromettre par son souci de l'attitude et par sa coquetterie.

C'est qu'un homme hardi, spontané, vigilant, perspicace, ne demeure libre qu'autant qu'il demeure indépendant ; le jour où ses disciples le harcèlent, — on l'a bien vu avec Tolstoï, — il est contraint de s'imiter, de courir plus vite que ceux qui le chassent, de les devancer à tout prix. Dans les *Nourritures terrestres*, Gide a déclaré à Nathanaël : « Quand ai-je dit que je te voulais pareil à moi ? — C'est parce que tu diffères de moi que je t'aime ; je n'aime en toi que ce qui diffère de moi. » Et encore : « N'emporte pas mon livre avec toi. »

Hélas ! il lui est arrivé ce qui finit par advenir toujours aux chefs d'école : préférer aux autres ceux qui vous ressemblent ou vous imitent. Pendant quarante ans, des livres sans nombre ont paru qui tous étaient faits à l'image des siens ; je ne fais pas fi d'un si glorieux hommage, mais une solitude réelle est moins dangereuse pour un écrivain. L'aventure d'André Gide n'est pas, comme il le croit, celle de Stendhal ; c'est celle d'Anatole France. Mais vis-à-vis de la postérité, sa position sera bien différente : si j'osais faire une image aussi extérieure, je dirais que Gide est une tête de ligne ; France, un terminus.

Les disciples ont un autre défaut : ils vulgarisent les idées du créateur, ils en font un article de mode ; et le maître, lui-même, pour rester jeune, (puisqu'il a pris la jeunesse pour idéal), est contraint d'inventer toujours, de paraître sans cesse « le plus avancé » (comme disait Nietzsche), mais on n'est le plus avancé que par rapport à l'opinion générale. Le vrai génie ne fait partie ni de l'avant-garde, ni de l'arrière-garde : il demeure à l'écart.

Gide l'était au temps où je l'ai connu. Il n'avait alors aucune vue qui lui fût commune avec qui que ce fût ; sur tous les sujets, il apportait une clarté nouvelle, nettement paradoxale, mais juste, mais imprévue, mais savamment expérimentée. Toutes les fois que j'ai énoncé une idée ou une

théorie dont je lui devais le point de départ, je n'ai jamais omis de le mentionner ; je vois aujourd'hui exprimer souvent des opinions dont il est le premier auteur ; je les reconnais ; mais ceux qui les répandent préfèrent laisser entendre qu'ils les ont trouvées seuls. L'erreur de Gide a été de ne pas savoir résister lui-même à la séduction qu'il exerce sur les autres.

Dès lors, il ne se passa guère d'années où Gide ne s'arrêtât à Marseille avant de s'embarquer pour l'Algérie. Il aimait le grouillement de la ville, la complexité de ses passants ; ses facultés de romancier s'y exerçaient avec ivresse. Chaque fin d'hiver, je le voyais. Je n'ai oublié aucun des entretiens que nous avons eus ensemble ; je n'ai jamais méconnu tout ce que je leur devais. Gide me fit lire les grands romans de Dostoïewski que j'ignorais encore (je n'avais pris connaissance que de *Crime et Châtiment*) ; Emily Brontë, Knut Hamsun, Thomas Hardy, Chtchédrine, Rechétnikoff ; il me disait sur notre art des choses savantes, fortes, neuves, qui le sont moins aujourd'hui, parce qu'elles ont été divulguées par ses amis et les amis de ses amis, mais qui ont joué un rôle énorme dans l'histoire littéraire de notre temps de 1896 à 1940.

Lui-même rêvait alors d'écrire un certain type de livre qu'il n'a pas réalisé. Il voulait atteindre,

me disait-il, — et cela comptait seul à ses yeux, — à une certaine « densité de l'atmosphère »<sup>1</sup>. Il ne l'a pas obtenue ; non par sa faute, mais parce que cette particularité de l'esthétique romanesque, — que Gide et moi-même avons tant admirée justement chez les auteurs que j'ai cités plus haut, — est essentiellement étrangère au génie français. Le drame de notre race tend à la tragédie, c'est-à-dire à un dénouement ; dénouement, c'est clarté. Le drame anglais, russe ou scandinave veut une asphyxie lente : d'où la prodigieuse puissance de l'*Idiot*, des *Hauts de Hurle-Vent*, de la *Faim*, de *Jude l'obscur*, des *Messieurs Golovleff*, de *Ceux de Podlipnaia* ; la puissance aussi de Nathaniel Hawthorne, de Henry Melville, des drames d'Ibsen. Tous les écrivains de ma génération ont eu les mêmes maîtres ; ont cherché la même chose, mais ils en ont trouvé une autre, plus conforme à l'inspiration nationale. Si la *Porte étroite* fait penser à une œuvre antérieure, c'est à la *Princesse de Clèves*, non à l'*Esprit souterrain* ; Georges Duhamel est plus voisin d'Alphonse Daudet que de Dostoïewski. Mais l'originalité de cette génération a consisté justement

<sup>1</sup> Le seul de nos contemporains qui se soit approché de cette *densité* rêvée, c'est Julien Green, que ce soit dans *Adrienne Mesurat* et *Léviathan* ou dans *Le Visionnaire* et *Minuit*. Mais, bien que né à Paris, Julien Green est Américain ; il appartient à la race d'Edgar Poe et de Nathaniel Hawthorne.

à puiser ses sources d'inspiration chez des écrivains très éloignés d'elle ; nous en avons imprégné notre sensibilité, nous ne les avons pas imités, mais nous avons été différents de nos prédécesseurs. Il y a un abîme entre Zola ou Maupassant et nous, par exemple ; cet abîme n'a pas d'autre cause. Si divers que soient entre eux les conteurs de cette époque, ils ont cela de commun ; et Daniel Mornet a pu, à juste titre, les traiter, dans un récent et remarquable ouvrage, comme les membres d'une même famille d'esprits. Or, on ne saurait nier qu'à l'origine de ce mouvement d'idées il n'y ait eu André Gide.

Je retrouve dans le souvenir de ces colloques l'essentiel de ce qui devait être dit et fait au commencement du XX<sup>e</sup> siècle. Les circonstances, par la suite, ont entraîné André Gide sur une des pentes de son caractère ; mais à l'époque dont je parle, il se tenait en équilibre sur la crête qui les dominait toutes et son merveilleux aplomb justifiait sa théorie de la disponibilité et de la non-adhésion totale, devenue plus tard trop systématique chez lui.

De ces souvenirs, un des plus précieux est celui de cette fin de journée, où je conduisis Gide à l'un des plus beaux points de vue de Marseille : la colline Pierre-Puget<sup>1</sup>. Ce jardin se termine

<sup>1</sup> Ce panorama est perdu ; une des municipalités de Marseille a autorisé l'édification d'un monstrueux ensemble de bâtisses.

par une couronne de pins. De cette terrasse élevée, on voit toute la ville et les longues lignes géométriques de la Joliette, le Vieux-Port qui entre dans Marseille comme un couteau. D'en bas montait toujours le bruit régulier d'une forge ; c'était comme un dur cœur qui battait fort et qui scandait ainsi le rythme de la cité.

Ce fut là que Gide me raconta les divers apologues et fables d'Oscar Wilde, célèbres aujourd'hui, inconnus alors. Il les tenait de Wilde lui-même, dont il imitait, avec un art parfait, l'accent légèrement anglais, les inflexions saccadées et les sarcastiques éclats de rire. J'entendis ainsi ces étonnants poèmes en prose : *L'Homme qui ne pouvait penser qu'en bronze*, *La Salle de la Justice de Dieu*, *Le Faiseur de miracles*, *Le Disciple*, etc., etc. J'admirais qu'un homme ait pu vivre, qui eût été capable de créer des légendes plus vraies encore que lui-même. Nul n'a recueilli la dernière que Gide lui-même n'a pas transcrite, car il en avait oublié lui-même presque tous les détails. Je m'excuse de faire ici ce qu'il a renoncé à accomplir. Mais ce fantôme de récit manque aux *Wildiana*. Tant pis ! Je me risque... Il serait trop regrettable d'en perdre au moins la conclusion.

Il s'agissait d'un dialogue, échangé d'une rive véritable verrue de pierre, qui a détruit presque entièrement le point de vue dont je parle.

du Nil à l'autre, par deux ombres : celle d'une sainte et celle d'un saint, se contant leurs souvenirs. A la fin, le saint disait, après avoir révélé toute une existence de renoncements et de sacrifices, que le martyr avait terminée :

« — Et ce corps, à qui j'ai refusé toutes ses joies naturelles, ce corps que j'ai mortifié, que les lanières ont flagellé, les bourreaux, brûlé et rompu, ce corps misérable et que j'ai toujours traité en ennemi, — après ma mort, ils l'ont embaumé ! »

Il serait regrettable qu'un conte, si représentatif du génie d'Oscar Wilde, même tronqué, même informe, ne laissât derrière lui aucune trace de sa trajectoire dans l'esprit des hommes. Aussi l'avons-nous consigné. Si incomplet soit-il, il nous permet de rêver à lui. Il en est un autre, auquel La Jeunesse a fait allusion une fois, dans un article sur Wilde et que celui-ci aurait conté à Mallarmé ; mais la phrase d'Ernest La Jeunesse est trop vague et personne n'a su me dire la fable de Celui qui avait découvert dans le sable la monnaie d'un roi inconnu et qui cherchait, sans le trouver, son modèle à travers le monde.

Il est évident que pour beaucoup de nous André Gide a contribué à rendre présente une tradition très ancienne ; celle qui fait d'un écrivain non pas seulement un homme de lettres, mais une figure significative. Oscar Wilde l'était aussi ; cela les réunissait dans notre admiration. On peut dire,

il est vrai, que tous les grands écrivains finissent par l'être. C'est en cela qu'ils sont de grands écrivains. Il y a bien des manières de le devenir : il n'y en a qu'une de les reconnaître. Dès qu'à l'énoncé d'un nom cent images se lisent en nous, évoquant des états moraux, des conflits de conscience, des formes de sensibilité, des idées contradictoires, des scènes, des paysages, établissant un miroitement devant nos yeux, créant un bourdonnement à nos oreilles, vous ne pouvez pas vous tromper sur le sens de cette multanimité en même temps agressive et bienfaisante : le signe de l'esprit est là.

Oscar Wilde a été de cette race ; avec moins de perfection que Gide ; avec plus de féerie et de mystère autour de lui. Il n'a jamais abandonné tout à fait la vieille terre d'Ængus et des *leprechams*. Bien qu'en partie Normand, Gide, plus Latin que lui, a trop éliminé les ombres de sa vie.

Mais s'il n'a pas réalisé dans son œuvre cette densité de l'atmosphère qu'il souhaitait avant tout obtenir, voici quelque vingt-cinq ans, il partage avec Wilde le privilège de l'avoir créée autour de sa figure. Toutefois, l'auteur de *Salomé* n'a sans doute été qu'un accident poétique et pittoresque dans l'histoire de la littérature anglaise (il est vrai que celle-ci n'est faite que d'accidents de ce genre), tandis que Gide appartient à notre tradition classique.



## Le groupe des premiers amis de Gide

Cet André Gide, qui vint me voir en mai 1896, commençait à peine alors de se dégager de l'étreinte du symbolisme.

S'il avait pu, à l'apparition de son premier roman, *Les Cahiers d'André Walter* (et que ce roman avait déjà de beautés ! il participe d'un romantisme éternel, qui semble affranchi de toute mode), se laisser confondre avec les disciples de Maurice Barrès : André Maurel, Maurice Quillot, Jean Thorel, Maurice Beaubourg ; si *Le Voyage d'Urien* le rangeait entre Henri de Régnier et Viélé-Griffin, il venait tout à coup de découvrir son propre espace et de s'y élancer.

Nous étions alors bien peu à le savoir. Henri Ghéon, André Ruyters, Eugène Rouart, Jacques Copeau, Charles Chanvin, moi-même, voilà, je crois, le groupe initial des amis de Ménélaque. Jean Schlumberger n'y figurait pas encore ; encore moins Roger Martin du Gard, et Gide ne devait

découvrir Charles-Louis Philippe que quelques années après.

Nous avons tous alors subi l'influence de Gide ; et bien d'autres après nous. En quoi a consisté cette influence ? On l'a beaucoup critiquée depuis ; et plus récemment, condamnée. Je ne crois pas qu'on se soit efforcé de l'expliquer ; ou plutôt ceux qui l'ont voulu faire ont toujours exposé leur propre cas. Ces temps derniers, on a reproché à Gide d'avoir donné à la jeunesse le culte de la jouissance, de l'*hédonisme*, comme on disait justement vers 1896. Mais c'est se tromper d'enseigne : le culte de la jouissance, il faut le chercher chez Anatole France ; Pierre Louÿs et Jean de Tinan faisaient hautement profession de le pratiquer. Comment le reprocher à Gide ? C'est oublier qu'il est l'auteur des *Cahiers d'André Walter*, et de *La Porte Etroite*, et du *Roi Candaule*, et de *La Symphonie Pastorale*. Son œuvre est dans l'ensemble une des plus austères de notre temps.

Il y a eu, dans l'enseignement de Gide, à l'origine (je dis : à l'origine, car les choses, par la suite, se sont extrêmement compliquées), deux éléments différents : l'un est le principe qu'il faut toujours exiger de soi le plus difficile (et ici Gide rejoint le stoïcisme et Nietzsche), l'autre, que chacun de nous vaut par sa capacité de révéler une nature *originale*, (et cette manière de voir est typiquement un idéal de romancier). En pratique, ces

deux éléments se rejoignent ; on ne devient soi-même, c'est-à-dire un *individu*, que par une sévère discipline.

Les événements historiques ont si bien brouillé les notions que le mot individu a pris aujourd'hui un sens péjoratif et que les hommes d'Etat contemporains semblent condamner l'individualisme au nom de la nation. Mais l'individualisme, au sens *politique* que l'on donne aujourd'hui à ce mot, représente une morne mixture d'égoïsme, de paresse, d'indifférence au sort du pays, de tendance au plaisir facile et d'anarchie débrouillarde, qui n'a aucun rapport avec le vrai culte de l'*individu*. Ce sont les régimes sévères qui créent celui-ci ; non les veules ; et ce n'est pas la démagogie qui le sert. Les individus authentiques sont chez Plutarque ; non au milieu de peuples marchands. L'individu est le résultat d'un accomplissement personnel ; nullement un ennemi-né de l'Etat. C'est un produit psychologique ; non social. Et le mot le plus profond qui ait été prononcé sur ce problème, c'est à Goëthe qu'il le faut demander : « Tout ce qui émancipe notre esprit sans nous donner la maîtrise sur nous-mêmes est funeste. »

Gide s'est, il est vrai, toujours élevé contre cette morale du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'idéal est la respectabilité conventionnelle ; et justement parce qu'elle n'entretient que la facilité et l'intérêt

privé ; qu'elle obture l'intelligence ; qu'elle demande à ses fidèles de considérer avant tout leurs aises et une adroite hypocrisie, non une vue générale, libre, hardie, des choses ; enfin parce qu'elle engourdit au lieu de susciter. Mais cette bourgeoisie qui se délectait à la lecture d'Anatole France, dont l'anarchie foncière flattait ses instincts, a longtemps boudé l'œuvre de Gide qui les contrecarrait.

Il est vrai aussi que, par la suite, les choses se gâtèrent. Lorsque Henri Massis, au nom de la morale religieuse et d'une notion toute théologique du moi, accusa Gide d'*immoralisme* foncier et presque de perversité ou de satanisme, Gide releva le défi en affectant de croire qu'en prenant cette position il avait eu raison de le faire. Mais cette position, justement, n'était pas la sienne ; et crier à la persécution eût été désavouer une philosophie complexe, dont un certain *amoralisme* — et non *immoralisme* — n'était pas exclu ; en revanche, une telle philosophie comportait aussi l'amour de la vertu, au sens antique du mot. Car il ne faut pas croire que la morale bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle ait un caractère éternel ; elle eût été incompréhensible au plus grand des moralistes : à Sénèque ; elle ne ressemble que de fort loin à celle du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est vraisemblable qu'elle subira d'ici peu de lustres de profondes modifications.

Quoi qu'il en soit, André Gide devait par la suite mettre l'accent sur tout ce qui touche à la révolte en l'opposant à la résignation, et s'attirer beaucoup de critiques de la part de gens qui, ne pouvant le suivre sur son terrain (et pas davantage Massis, sur le sien), traînèrent ce problème dans l'ornière des plus étroites considérations personnelles.

Il est vrai aussi que la philosophie « gidienne » n'eut jamais une forme précise ; que son créateur voulut admettre, dès le début, qu'il entendait lui-même demeurer indépendant d'elle ; qu'il revendiqua sa propre disponibilité comme sa première raison de vivre et que, de crainte d'être distancé, il se laissa compromettre par beaucoup, qui se sont servis de lui en le revendiquant comme guide.

Enfin la première position prise par Gide envers le communisme acheva de brouiller les cartes : on vit le défenseur de l'individu prendre parti pour ses destructeurs ; l'indépendant, y admirer la plus effroyable contrainte. Il devait plus tard revenir de son erreur, mais au profit de quelle philosophie sociale ? Il ne nous l'a jamais dit.

Mais à nous, vers la fin de l'autre siècle, qu'apportait-il de si important ?

Un sens nouveau de la terre et, pour ainsi dire, l'amour de la découverte ; le sentiment que vivre

est en soi-même une action admirable, en dehors de ses conséquences, et même si elle ne devait avoir aucune conséquence ; la ferveur envers ce qui est parce que cela *est*. C'est dans cet enthousiasme que nous nous sommes rejoints, Gasquet, Signoret, Ghéon, Ruyters, Copeau, Rouart, Chanvin, Michel Arnauld, Charles-Louis Philippe, les naturistes, moi-même et quelques autres, auxquels devaient succéder Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Alain-Fournier, Michel Yell, Roger Martin du Gard, Valéry Larbaud, pour ne citer que plusieurs des plus représentatifs<sup>1</sup>.

André Ruyters était alors un de ceux qui le mieux mettaient en lumière la première morale de Gide ; celle de l'originalité foncière. Gide devait la résumer lui-même par cette phrase si lourde de sens :

« Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là *qu'une* des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, — aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu ne sens qu'en

<sup>1</sup> Un critique, à la suite de ces propos, a trouvé une telle philosophie bien démodée. C'est vraisemblable ; elle a quarante ans. Pourtant je la retrouve, exprimée avec force, dans *Siloé*, par Paul Gadenne, le premier roman d'un jeune écrivain, œuvre de grand mérite.

toi-même, créé de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres. »

Cette conception des êtres, André Ruyters la reprenait à son tour dans des contes transparents, des romans légers, où certain style rococo, inspiré du XVIII<sup>e</sup> siècle, prenait paradoxalement un maintien gourmé et presque pédant. Dans des décors qui empruntaient quelques-unes de leurs parures à l'imagination de Henri de Régnier, circulaient, aimaient et discutaient des personnages qui typiquement incarnaient la jeunesse de 1900. J'ai gardé un souvenir exquis de *La Correspondance du Mauvais Riche* et des *Jardins d'Armide* que traversait le Ménélaque de Gide, cette fois, égaré au milieu de trop de fleurs.

Plus tard, Ruyters alla en Ethiopie représenter je ne sais quelle société belge, dont les attributions me sont inconnues. Il cessa donc d'écrire, mais, en revanche, il put réunir une petite ménagerie qui groupait quelques spécimens sauvages de la faune abyssine. C'était le rêve de toute sa vie. Les guépards et les gazelles, personnages d'une féerie orientale et réelle, ont dû lui faire oublier les figurines galantes de ces fables modernes, où l'on retrouvait l'abbé de Voisenon, Henri de Régnier et André Gide et qui m'ont procuré des heures si charmantes.

Dans un roman que j'ai beaucoup aimé aussi, vers ma vingtième année, Eugène Rouart ressus-

cita également la personne légendaire de Ménalque. *La Villa sans Maître*, ainsi s'appelait ce livre incertain, où la fluidité du style de Gide se faisait plus liquide encore, plus ductile, mais où tout, sujet, héros, paysages, se fondait dans une simplicité délicieuse, une sorte d'euphorie de la plus rare délicatesse. Rouart, lui aussi, s'arrêta de bonne heure d'écrire, se consacra à l'agriculture, à la politique, fit valoir un domaine... Rien de plus émouvant que ces premiers regards jetés sur la vie par des écrivains destinés à devenir des hommes d'action et qui se sont laissés emporter par leurs rêves avant de faire un choix positif<sup>1</sup>.

Un autre encore, Charles Chanvin, a été de ceux-là. Intime ami de Gide et de Léon-Paul Fargue, avant de se consacrer au barreau, il a écrit des vers intenses et sensibles, dont l'accent pathétique est brisé par une pudeur défensive. On y retrouvait quelquefois la pureté troublée de Virgile, quelquefois l'écho dramatique des dialogues de Dostoïewski... Ils n'ont jamais été réunis en volume.

Michel Arnauld (de son vrai nom Marcel

<sup>1</sup> Il ne faut pas oublier que Napoléon I<sup>er</sup> écrivit quelques œuvres romanesques avant d'entrer dans son véritable destin, qui était de vivre un immense roman. Bismarck disait un jour, à Londres, à Disraëli, que s'il n'était pas homme d'Etat, il eût voulu devenir romancier.



Drouin), professeur d'histoire au Prytanée de la Flèche, beau-frère d'André Gide, publiait de temps en temps, dans les jeunes revues, notamment dans *L'Ermitage*, des fragments d'un livre sur la sagesse de Goëthe, qui n'a pas été achevé. Vers 1896, Goëthe, malgré de nombreux travaux, était encore mal connu ; on ne voyait guère en lui que le romantique de Werther et du premier *Faust*. Michel Arnauld aura donc contribué à le faire mieux comprendre aux générations qui se formaient.

A cette époque, Gide et Henri Ghéon, que tout devait séparer par la suite, étaient fraternellement unis. L'exaltation, l'exubérance de Ghéon renforçaient, étayaient la ferveur plus austère de Gide. Les éclats de voix du premier, ses gestes amples, sa façon précipitée de se courber en deux pour mieux prononcer certaines phrases, son rire tumultueux faisaient plus grave l'allure mystérieuse et un peu contractée de son ami. Les évoquer ainsi dans mon souvenir me rend quelque chose du plaisir que j'éprouvais à les voir ensemble, car la mémoire possède ceci de merveilleux, si l'on sait s'en servir, qu'elle peut nous replonger à n'importe quel moment précis des époques écoulées, vaincre ainsi le temps et nous rendre les « trésors perdus ».

Ghéon rêvait d'écrire des romans de caractère, dans la grande tradition de l'esprit français et

des meilleurs romanciers du XIX<sup>e</sup> siècle. Il publia *La Vieille dame des rues*, *Le Consolateur*, œuvres originales, frémissantes et curieuses, que l'on ne devrait pas oublier... Mais la guerre vint ; et sa conversion au catholicisme. Un autre Ghéon naquit ; on sait le reste...

Je le répète : Copeau, Ghéon, Arnould, Ruyters, Rouart, Chanvin, et Fargue<sup>1</sup> aussi, et Charles-Louis Philippe, et moi-même, nous avons tous subi l'influence de Gide. Elle s'est fait sentir de la façon la plus variée. Elle n'avait donc rien de tyrannique. Elle consistait bien à demander à chacun ce qu'il contenait d'*irremplaçable*. J'entends bien que l'*irremplaçable* n'est pas fatalement le meilleur. Mais il n'est pas de vérité morale également bonne pour tous ; comme le disait Claude Bernard dans une tout autre science, c'est le *terrain* seul ici qui compte. Ce dont Gide s'effrayait, c'était de voir tous les individus passer sous la même toise. Mais je ne crois pas qu'il ait jamais pensé que tout homme pût devenir un *individu*. Un mot de plus, et je tomberais dans la politique : que Mnémosyme et les Muses m'en gardent !

---

<sup>1</sup> *Tanocrède*, le premier livre de Léon-Paul Fargue.

## Francis de Miomandre

Ce fut après la fin de *Méditerranéenne* que Francis de Miomandre se présenta à nous, amené par un de nos camarades.

Il devait avoir alors une vingtaine d'années, mais sa moustache blonde en bataille, la mouche qu'il portait au menton et sa désinvolture lui donnaient un air plus âgé. Il était à peu près tel qu'il est resté, sinon qu'il a renoncé à son aspect de mousquetaire. Comme André Gide, il a traversé les années sans accepter qu'elles pèsent sur lui : c'est qu'on vieillit plus par le dedans que par l'extérieur. C'est la résistance et l'élasticité de l'être moral qui permettent à l'individu de lutter contre l'action érosive du temps. Sa curiosité et sa ferveur ont protégé Gide, comme son imagination et sa façon plaisante de voir les choses, Miomandre.

L'exquise courtoisie, l'esprit, la verve, la précoce érudition de Miomandre nous enchantèrent tous. Il nous devint rapidement indispensable ; et chaque jour désormais, il nous vint

voir, apportant les ressources d'une intelligence infiniment variée et un extraordinaire don de drôlerie.

Les circonstances, par la suite, n'ont pas servi Miomandre autant qu'elles l'auraient dû. C'était à la fois un homme du Second Empire et un surréaliste éventuel. Curieux assemblage pour un homme de 1900 ! Il fut contraint de se prêter à son époque ; il ne se donna pas à elle ; son époque lui en tint rigueur. Il aurait pu devenir un auteur dramatique à succès, un des premiers chroniqueurs de son temps, un homme d'esprit aussi célèbre que Tristan Bernard. Par un trait significatif de son caractère, il se mêla à tout et demeura en marge de tout, toujours travaillant, toujours courant, toujours rebondissant ; trop frivole aux yeux des uns ; trop profond à l'entendement des autres ; bouddhiste convaincu et dandy impénitent ; aimant les animaux plus que les hommes et peut-être même que les femmes ; vivant dans un intérieur plein de poupées et de pantins ; se livrant passionnément à la danse dès sa trente-cinquième année, à la natation dans sa cinquantième ; sans cesse disposé à se distraire (se distraire ! — ce grand mot des Français) ; insouciant ; demandant à la vie un plaisir désintéressé ; comique à chaque minute, soit par ses propos, soit dans ses actions, et multipliant au cours de cette existence versicolore

les graves études littéraires<sup>1</sup>, les chroniques légères, les comédies féeriques<sup>2</sup>, des poèmes en prose admirables<sup>3</sup>, des romans dont beaucoup sont des merveilles<sup>4</sup>, sans compter les fantaisies<sup>5</sup> : c'est à la fois un petit-fils de l'abbé de Voisenon ou du chevalier de Boufflers et d'Andersen, avec, dans l'âme, une inguérissable rêverie *nervalienne*, à laquelle il doit ses plus beaux accents et qui lui a fait, dès leur apparition, reconnaître pour ses frères André Breton et Paul Eluard, qui lui fait enfin écrire aujourd'hui son chef-d'œuvre : *Le Fil d'Ariane*.

On le voit : il était difficile à Miomandre de trouver facilement sa place dans une époque, très compartimentée en apparence, dont les principaux représentants, — je veux dire les plus fameux, — ont adopté une attitude unique, non point, je pense, par volonté, mais pour obéir à leur nature simplificatrice.

Ce n'est point que le Miomandre que nous avons connu environ 1900 ne fût point déjà le futur auteur de *Baroque* et du *Fil d'Ariane*, mais il

<sup>1</sup> *Le Pavillon du Mandarin*.

<sup>2</sup> *Théâtre des jeunes filles*.

<sup>3</sup> *Samsâra*.

<sup>4</sup> *Écrit sur de l'eau*. — *Le Vent et la Poussière*. — *L'Ingénu*. — *L'Aventure de Thérèse Beauchamp*. — *Le Veau d'or et la Vache enragée*. — *Les Taupes*. — *Baroque*. — *L'Ombre et l'Amour*. — *Otarie*. — *Direction-Etoile*. — *Le Cabinet chinois*, etc.

<sup>5</sup> *Voyages d'un sédentaire*. — *Au Bon Soleil*.

contenait en puissance cinq ou six individus divers qui n'étaient reliés intérieurement que par l'amour de la poésie et par le sens du rêve. Ce sont ces éléments spirituels qui lui ont maintenu son unité et qui font que tous ses livres forment, malgré la diversité des angles d'éclairage, une image autonome du monde.

Miomandre avait les mêmes admirations que nous : Mallarmé, Rimbaud, et plus encore peut-être, Jules Laforgue, qu'il n'a jamais cessé de chérir. Sa connaissance de l'espagnol lui permettait de lire des livres que nous ignorions. Les grands poètes de l'Inde et les hymnes védiques l'attiraient particulièrement, ainsi que les œuvres persanes.

Il nous arrivait, vers cinq heures, vêtu d'une jaquette noire et d'un gilet blanc, toujours ouvert sur une chemise à jabot, — comme quelques vieux Parisiens en portent encore, — chaussé d'escarpins vernis dont les bouffettes se dénouaient sans cesse, — drame de toutes les heures. Il avait un œillet à la boutonnière, un monocle à cercle d'or, et se donnait volontiers l'air d'un *clubman* parisien, désabusé et spirituel, au courant des mille potins d'une ville où il n'avait jamais mis les pieds, car, bien que né à Tours, il était venu à Marseille à l'âge de quatre ans et n'en avait pas bougé. Cette forme d'élégance frappera par son caractère suranné, mais il faut se souvenir

qu'en 1895 on faisait encore en jaquette ses visites d'après-midi ; que le veston n'avait pas tout détrôné, ni le chapeau mou, le haut-de-forme, — en attendant le béret basque universel et la casquette égalitaire<sup>1</sup> !

La vie de Miomandre était alors un tissu de difficultés insurmontables. Il les a racontées en partie dans *Écrit sur de l'Eau* et dans *Le Veau d'or et la Vache enragée*. Son père, homme d'affaires chimérique, vrai personnage de Dickens ou d'Alphonse Daudet, avait fini par l'abandonner, — sans le vouloir, d'ailleurs, toujours persuadé qu'il pourrait venir rapidement en aide à son fils, aussitôt qu'il aurait fait fortune, c'est-à-dire demain ! — dans la société d'un vieil ami, à lui, devenu brusquement ataxique. Miomandre, sans ressources, ayant à sa charge un ancien magistrat à demi paralysé, qu'il ne connaissait pour ainsi dire pas, abandonné par sa domestique, offrait aux coups du sort une âme sereine et un front égal. Il usait ses derniers louis à acheter son œillet quotidien, et quand on lui demandait : « Comment cela va-t-il chez vous ? », il répondait avec un air triomphant et méditatif, faisant

<sup>1</sup> A cette époque, on ne faisait encore de visites qu'en gardant son « tube » à la main, et pour prendre une tasse de thé, il était naturel qu'on le posât sous sa chaise. Que ces temps sont lointains ! Les mœurs ont plus vite changé que les idées. Ce qui se transforme, en effet, ne saurait affecter que le plus superficiel de nous-mêmes.

allusion à l'état poussiéreux de son intérieur :  
« L'humus monte ! »

Comme nous passions tout notre temps à écrire des romans, Miomandre écrivit aussi des romans. Il était impossible de nous fréquenter sans être pris de cette contagion. Seul, Roberty résistait et se moquait de nous, mais nous ne tenions aucun compte de ses sarcasmes. Miomandre, désormais, nous apporta assez régulièrement un petit roman tous les deux mois. Lascaris, Erlande et moi, véritable tribunal des Enfers, nous l'écouions avec respect, puis, sans pitié, nous le condamnions. Miomandre ne prenait pas notre sévérité en mauvaise part et recommençait. Nous n'étions si implacables que dans l'intérêt de notre ami ; dans ces petits livres manqués, nous sentions bien que se formait un véritable talent, mais nous estimions justement qu'il n'était pas encore à point. On y trouvait des éléments disparates que Miomandre n'arrivait pas à fondre : une psychologie minutieuse dans le goût de Meredith et de Duranty (Miomandre raffolait alors de Duranty), un humour exubérant, un romanesque délicat, mais l'ensemble grinçait. Quand Miomandre eut réussi enfin à découvrir sa vraie formule avec *Écrit sur de l'Eau...*, qui eut le prix Goncourt en 1905, ce fut une grande joie pour le Minos, l'Eaque et le Rhadamante de la rue des Tonneliers.



Les aventures, les anecdotes de Francis de Miomandre formeraient, à elles seules, un volume. Il faisait littéralement, — et je crois qu'il n'a jamais cessé, — naître sous ses pas les incidents les plus burlesques, les plus inattendus, dont il tirait un parti imprévu. Sortir avec lui représentait une série d'épisodes fantasques dont nous nous régaliions.

Plus tard, à Bruxelles, Miomandre découvrit ses vraies sœurs en étrangeté : trois jeunes femmes belges dont les rapports avec la vie étaient du même ordre impossible. L'une, Blanche Rousseau, est une romancière d'un talent exquis, mais d'une pudeur morale si frémissante qu'elle n'a jamais pu sortir de l'ombre ; la seconde, Marie Closset, a écrit des vers adorables qui semblent avoir été rêvés par un ange de Van Eyck, sous le nom de Jean Dominique ; la troisième, Marie Gaspari, était l'amie et la confidente des deux premières. Avec Miomandre, elles formèrent une société secrète qui s'appela les *Peacocks*. Cette société vivait en dehors de la réalité, dans une grande amitié avec les poètes, les objets et les petits animaux. Mais son ignorance des choses pratiques était telle que cette confrérie ne se hasardait jamais dans la vie quotidienne sans qu'il en résultât une série de menus drames ou de comédies impayables, dont Miomandre se faisait le mémorialiste solennel et humoristique.

Il excellait à rendre le langage elliptique de Marie Gaspari, qui ne se servait que de deux ou trois mots isolés et d'un verbe pour exprimer une action tumultueuse ou une idée compliquée ; ce qui nécessitait un commentaire assez adroit pour remplir les blancs avec exactitude.

Les lettres de Miomandre reflétaient son intelligence, son esprit et son humeur. Ce sont des chefs-d'œuvre de drôlerie, de fantaisie et d'imagination. Je dois bien en posséder une centaine, que j'ai précieusement gardées et qu'il serait sage que leur auteur se décidât à publier, afin de prouver qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle un jeune homme merveilleusement inoccupé et vivant en province, au milieu d'aventures invraisemblables, était encore capable de conserver la meilleure tradition des M<sup>me</sup> de Sévigné et des Voltaire.

L'à-propos de Miomandre m'a toujours ravi. Il disait, un jour, que nous nous promenions dans un village aux rues étroites et aux maisons mal odorantes : « Vous voyez, ces braves gens sont obligés d'ouvrir leurs fenêtres pour aérer leurs rues ! » Il a trouvé une autre fois cette définition : « La femme fidèle est celle qui s'*acharne* sur un seul homme. »

Pendant la guerre, comme nous travaillions dans un bureau du Service de la Propagande, au Ministère des Affaires étrangères, rue François I<sup>er</sup>, un obus éclata sur le quai d'Orsay, en

face de nous, de l'autre côté de la Seine ; cela fit un beau tapage. Miomandre, qui écrivait à son bureau, ne tressaillit pas et s'écria d'une voix vexée : « C'est insupportable cette manie qu'on a ici de fermer les portes aussi fort ! » A la même époque, il était, lui aussi, en guerre, mais avec sa concierge qui exigeait qu'il descendît dans la cave pendant les nuits de bombardement. Miomandre refusait, soutenant qu'un homme vraiment libre a le droit de choisir son genre de mort. Et pour se venger des fureurs de sa pipelette, quand beuglait la sirène et que les autres locataires se hâtaient docilement dans l'escalier, il leur criait : « Attention en bas ! Si la concierge fait explosion, tenez-vous à l'écart ! Rien n'est dangereux comme un éclat de concierge ! » Il se promenait alors avec un monocle écartelé de deux bandes de papier, mises en croix, comme les vitres des immeubles, de crainte, disait-il, que la commotion d'une bombe n'en fît éclater le verre. Ses plaisanteries n'étaient pas alors du goût de tout le monde. On a trop oublié que la première forme du courage, en France, c'est l'esprit. Il ne fût jamais venu à la pensée de Miomandre qu'on pût être troublé par un événement quelconque. Il faut ajouter qu'un de ses ancêtres, le chevalier de Miomandre, garde du corps de Marie-Antoinette, avait été cloué à une porte du palais de Versailles, d'un

coup de pique, en défendant les appartements privés de la Reine, envahis par la populace, le 6 octobre 1789.

Aujourd'hui, il semble que ce fond de rêve sur lequel vivait le Miomandre de la vingtième année l'ait envahi et qu'il le révèle entièrement. René Lalou a écrit de lui dans son *Histoire de la Littérature contemporaine* :

« En ce genre si personnel (*l'art « d'apprivoiser et d'humaniser le fantastique »*), il est toutefois probable que la plus parfaite réussite de Miomandre reste « l'arabesque amoureuse et marine » d'*Otarie*. Les acteurs de ce conte féerique se groupent comme des motifs musicaux et ce sont nos plus secrètes aspirations que Miomandre entrelace dans ce contrepoint, avec l'infinie souplesse du rêve. Par l'abondance et la délicatesse des inventions, *Otarie* supporte la comparaison avec les nostalgiques chefs-d'œuvre du romantisme allemand. »

Ce jugement sagace s'applique plus encore aux deux derniers livres de Francis de Miomandre : *Le Maître d'Hôtel et le Raton Laveur* et *Le Fil d'Ariane*.

Dans *Le Fil d'Ariane*, on trouve trois nouvelles en forme de songes, où la psychologie inconsciente des êtres se révèle à travers les métamorphoses et les travestis de la pensée onirique. L'imagination de l'auteur, son art symphonique, ses

---

ouvertures sur la poésie pure, la perfection de son style, donnent un charme infini à ces récits qui ont été surtout écrits pour les rêveurs ; — et dans le second, *Le Capitaine Jove*, certaines pages sur la tragédie de l'homme, qui se développent en plein mystère, nous donnent ce frisson qui se déclenche en nous quand nous nous trouvons au bord d'un abîme.

Miomandre a suivi bien des routes diverses depuis que nous nous sommes connus, mais en lisant ces fuyants et profonds poèmes, — ou apologues, — je ne pouvais pas ne pas y voir l'accomplissement véritable du jeune homme courtois, charmant, hors du temps, et comme détaché de tout, qui prenait, vers 1900, une part si active à nos discussions littéraires.

---

## Retour en avant

Dans un des chapitres précédents, j'ai dessiné, pour ceux qui prennent plaisir à ces souvenirs, une esquisse fidèle de la création d'une petite revue littéraire, fondée par quelques-uns de nos amis et moi-même, à Marseille, il y a quarante-trois ans.

Si j'avais obéi, selon mon désir, à l'ordre régulier des choses, j'aurais dû aborder, quelques chapitres plus tard, l'histoire d'une revue qui lui succéda peu d'années après, qui existe encore, qui s'appelle *Le Feu* et que dirigent, à Aix, Gabriel Boissy et Louis Giniès. Nous reviendrons là-dessus.

Mais la mémoire est comme une danseuse, qui parcourt toute la scène sur ses ailes de gaze et de feu, se réfugie dans l'ombre des coulisses, prend la rampe d'assaut, revient cent fois sur ses pas, se multiplie, flamme, s'éteint, s'embrase à nouveau et soudain se fond dans la solitude ou se perd au milieu d'une foule. Il ne faut pas lui demander une trop visible logique ; il lui suffit d'obéir aux lois générales d'une vie

intime, qu'elle protège, alimente et dissimule tout à la fois.

Et puis les circonstances transforment nos projets. Un nouveau séjour à Marseille m'a remis en présence de quelques-uns de ceux qui rédigent les *Cahiers du Sud*.

*Les Cahiers du Sud*, après avoir été une revue de jeunes et, sans cesser de l'être, sont maintenant, grâce à l'ampleur qu'ils ont prise, un des périodiques français les plus originaux et les plus vivants, les plus imités aussi. Ils ont donc succédé, comme expression éthique et littéraire de Marseille, à *Méditerranéenne* et au *Feu*; si bien qu'à elles trois ces revues ont continué, pendant plus de quarante ans, une tradition littéraire libre, changeant de tendances et de formes, au gré des générations, mais cependant si fidèle au même vœu de transfiguration lyrique qu'un des fondateurs de *Méditerranéenne* pouvait se retrouver, voici quelques semaines, parmi les plus jeunes rédacteurs des *Cahiers du Sud* sans y sentir le moindre dépaysement.

Ce fut en 1913 qu'un petit groupe de jeunes gens, dont quelques-uns étaient encore des collégiens, fonda *Fortunio*, qui se réunissait autour de Jean Ballard, merveilleux animateur, esprit enthousiaste et cependant réaliste, qui conserve à travers le temps, comme beaucoup de Marseillais, le pouvoir de mûrir sans renoncer à sa

jeunesse. On vit à *Fortunio* Gaston Mouren, Marcel Gras et Pagnol, que *Topaze* et *Marius* devaient rendre peu après célèbre. Mais *Fortunio* ne savait pas alors où il allait ; aucune doctrine, ni direction effective. Tout cela ne se créa qu'avec les *Cahiers du Sud*, quand ceux-ci groupèrent les meilleurs, adoptèrent une attitude générale et découvrirent de nouveaux talents. Leur véritable naissance date de 1925. A ce moment, ils n'adoptèrent pas précisément une esthétique et une philosophie bien définies ; mais des analogies durables entre les esprits donnèrent aux *Cahiers du Sud* une véritable cohésion ; les hommes les plus divergents purent s'y réunir et y collaborer, sans rien perdre pour cela de leur autonomie, ainsi que l'avaient fait, par exemple, les fondateurs du premier *Mercure de France*, vers 1891.

Ce fut à ce moment-là qu'André Gaillard entra dans le groupe des *Cahiers du Sud* et le rattacha aux courants nouveaux de l'après-guerre.

Je n'ai jamais rencontré André Gaillard ; je ne saurais le dépeindre. Ceux qui l'ont connu font de lui des portraits bien différents ; du moins des portraits *oraux*. Ses amis, quand ils parlent de lui, refusent d'employer un autre style que celui de la critique de 1925 ; c'est-à-dire une paraphrase lyrique, à visées *rimbaldiennes*, dont l'éclat verbal est séduisant, mais dont je sais



trop bien que les termes sont souvent interchangeables.

Léon-Gabriel Gros, qui est lui-même un des meilleurs poètes du groupe, a beau jeu de se moquer, — dans une préface, d'ailleurs remarquable, aux *Œuvres complètes* d'André Gaillard, — du plan « tout anecdotique des biographes-voyeurs ». Et il ajoute : « On ne force pas les serrures de l'arc-en-ciel. » Il ne s'agit pas ici de cambrioler la météorologie. Quand Baudelaire écrivit sa double préface aux contes d'Edgar Poe, je ne suppose pas qu'il ait été un « biographe-voyeur », mais il peint le poète tout entier, homme et écrivain, malheurs et idéal. Nous ne demandons pas aux amis de Gaillard des potins, mais une évocation réelle, où le style personnel de l'individu, son comportement devant la vie, le secret de sa séduction, la forme de son éloquence, les modifications progressives de son caractère nous soient évoqués avec précision et éclairent pour nous la beauté de sa poésie. Baudelaire nous dit de Poe : « Ses manières, mélange singulier de hauteur avec une douceur exquise, étaient pleines de certitude. Physionomie, démarche, gestes, airs de tête, tout le désignait, surtout dans ses bons jours, comme une créature d'élection. Tout son être respirait une solennité pénétrante. » Quelques mots à peine : et Poe est devant nous. Nous ne demandons à personne

d'être Baudelaire, mais à ceux qui veillent avec une si jalouse et si fidèle affection sur la mémoire d'un poète aussi caractéristique que Gaillard, de le mieux caractériser eux-mêmes.

André Gaillard mourut prématurément et de façon inattendue, à la suite, a-t-on dit, d'une chute sur le crâne qu'il avait faite antérieurement, au cours d'une ascension. Ainsi eut-il la fin tragique de beaucoup de ceux de sa génération qui, refusant les conditions communes du monde, se jetèrent dans une aventure de caractère absolu, qui les conduisit à une mort précoce. Jacques Vaché, René Crevel, Jacques Rigaut, Emmanuel Fay, Mireille Havet, Paul Sabon, Raymond Radiguet, Casanova et tant d'autres, et ceux ou celles-là qu'on ne peut nommer puisqu'ils demeurèrent dans la vie privée, quel cortège d'ombres douloureuses ! De tels signes auraient dû rendre clairvoyants nos politiciens et leur indiquer qu'on s'enfonçait dans une impasse. Un pays victorieux ne fournit pas tant de victimes au Minotaure sans être averti qu'il s'engage dans le Labyrinthe.

Gaillard avait révélé aux jeunes écrivains de Marseille, et avec une incroyable magie, — tout le monde est d'accord là-dessus, — et Apollinaire, et Breton, et Eluard, le surréalisme entier, et derrière lui, ce sens héroïque et fatal de la poésie, qui remonte d'ailleurs, à travers Rimbaud et Lautréamont, jusqu'à Poe et à Baudelaire.

Si variées que fussent les tendances des *Cahiers du Sud*, par André Gaillard, et à travers Jean Ballard, Léon-Gabriel Gros, Jean Cayrol, Joë Bousquet, Georgette Camille, Yanette Delétang-Tardif, Thérèse Aubray, Ribemont-Dessaignes, Henry Michaux, Louis Emié, ces *Cahiers* demeurèrent étroitement rattachés à ce qui constitua et ce qui constitue encore la seconde vague du sur-réalisme. Mais que d'autres esprits originaux s'y sont révélés : Marcel Brion, Gaston Baissette, Henry Fluchère, Gabriel Bertin, etc., etc. !

C'est sur le cours du Vieux-Port que leurs réunions ont lieu. On trouve là aujourd'hui un misérable terre-plein, vide et poussiéreux ; il n'a pas réussi à nous faire oublier l'ancien canal, endormi et attirant, aux quais chargés de tonneaux, aux antiques ponts en forme de T, qui mettait dans ce coin de Marseille un nostalgique rappel de Rotterdam et de Venise. Tout cela a été détruit pour faire place à un espace inutile et mort. Il faut bien que les municipalités s'occupent ; et ceux dont elles servent les intérêts.

Le *studio* des *Cahiers du Sud* se compose d'une série de pièces inégales et profondes, aux poutres apparentes, aux murs peints à la chaux, décorés de photographies innombrables ; archives en images de l'endroit : hommes, femmes, paysages ; reproductions d'œuvres d'art. Et puis les bureaux, les bibliothèques, les manuscrits, les

livres, les tableaux, un globe terrestre, je ne sais quelle atmosphère mêlée de modernisme, empreinte de Renaissance...

Là, parmi de charmantes jeunes femmes, des érudites passionnées, j'ai retrouvé quelques écrivains d'avenir : Gabriel Audisio, qui entreprenait, ces jours-ci, dans les journaux, un débat sur la poésie devant aboutir à la plus violente cacophonie ; Jacques Masui, un des créateurs de la revue belge *Hermès*, métaphysicien qui s'aventure à travers la mystique ; Jean Tortel, qui a écrit un noble poème : *In memoriam* ; Jean Rivier, Gabriel Bertin, tant d'autres encore à peine aperçus, et Lanza del Vasto enfin, Italien d'origine, pérégrin par vocation, que nous connaissions depuis longtemps et qui se révèle comme un des meilleurs poètes français d'aujourd'hui. Comment oublier des vers tels que ceux-ci, qu'il vient de faire paraître ?

*J'ai ma maison dans le vent sans mémoire,  
J'ai mon savoir dans les livres du vent.  
Comme la mer, j'ai dans le vent ma gloire,  
Comme le vent, j'ai ma fin dans le vent.*

Plus tard, dans son appartement personnel, qui n'est presque qu'un balcon ensoleillé sur le Vieux-Port, Jean Ballard, entre sa femme, grave, belle et blonde, qui est sa secrétaire aux *Cahiers*, et une enfant de huit mois, habituée déjà au défilé

des visages et qui les scrute avec une sévérité curieuse et réfléchie, Jean Ballard m'entretenait de ses projets.

On sait que les *Cahiers du Sud* ont consacré des numéros spéciaux, aujourd'hui célèbres, au *Drame Elizabéthain* et au *Romantisme allemand*. En septembre 1939, à la déclaration de guerre, un nouveau fascicule d'inspiration générale s'appelait *Retour aux mythes grecs*. Demain, ils en publieront d'autres ; un tout prochain s'occupera du *Message actuel de l'Inde*, avec la collaboration de nombreux écrivains hindous et de savants indianistes, la traduction d'extraits d'*Upanishads* inconnus et de poèmes mystiques ; numéro appelé à un grand retentissement. Puis viendront *Le Génie d'oc et l'Homme méditerranéen*, *Le Précieux dans la Poésie*, enfin un ensemble de travaux sur Alexandrie et son rôle au début de l'ère chrétienne. On le voit : c'est une sorte d'encyclopédie intellectuelle qui a été inaugurée par les *Cahiers du Sud* ; encyclopédie d'inspiration toute nouvelle, car elle n'a aucun plan préconçu et se contente d'inciter des esprits libres et différents à livrer ensemble leurs réflexions sur un problème qui leur soit familier.

C'est par de semblables entreprises que les *Cahiers du Sud* se distinguent des publications analogues. Je me plaisais, tandis que Jean Ballard parlait et que je regardais le Vieux-Port fumer

de l'or à mes pieds, entre les forts roses et ces magnifiques façades des quais, dont la plus belle fait penser au mur extérieur d'une prison de Piranèse, à voir dans ces projets une nouvelle preuve de la renaissance de notre race ; je reconnaissais ce besoin de synthèse qui n'abandonne jamais ses meilleurs esprits ; et j'étais heureux que tout cela naquît dans la plus vieille cité de France, celle qui, à sa fondation, avait pour contemporaines, non seulement Athènes, mais Babylone, mais Corinthe, mais Saïs, mais Carthage ; en un temps, enfin, où les Etrusques se battaient encore sur les confins du Latium et bien avant la naissance du Bouddha<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> J'ai voulu laisser à ce chapitre son caractère d'actualité, afin qu'il fasse une opposition bien vivante à tant de pages inspirées par la Muse Mémoire.

---

## Lucien Rolmer

Ce fut après le départ d'Albert Erlande que je fis la connaissance de Lucien Rolmer. Si je note cette coïncidence, c'est justement parce que Lucien Rolmer a été, par quelques-unes de ses manifestations, une sorte de double d'Erlande. A vrai dire, le mot double n'exprime pas exactement ici ma pensée, car il donne à Rolmer l'apparence d'être une ombre d'Erlande ou tout au moins un disciple. Or, il en était tout autrement. On eût dit que, dans cette brassée gigantesque et inconnue de molécules psychiques qui doit constituer l'âme personnelle de chaque homme, la divinité qui préside à ces choix s'était servie des mêmes éléments pour former la structure intime de l'un et de l'autre de ces poètes en les combinant bien entendu avec des éléments hétérogènes. Lucien Rolmer s'appelait en réalité Louis Roux, mais ce nom lui paraissait manquer par trop de caractère personnel. Il signa d'abord Luigi Roux, puis il se décida pour le pseudonyme de Rolmer qui lui parut suffisamment sonore et bien construit.

C'était un tout petit homme alerte, rapide dans ses mouvements et même brusque, avec un front magnifique, un front presque génial, un profil net et bien dessiné, une bouche sans lèvres, et un mince pinceau de barbe allongeant l'ovale des joues. Ses yeux étaient ardents, sombres, pleins d'éclat. Son débit rapide, tantôt saccadé, tantôt s'étalant en de larges périodes emphatiques. Il terminait généralement ses phrases par un éclat de rire sonore qui avait quelque chose parfois de cruel et qui découvrait des dents blanches et pointues.

Il vivait dans un état de frénésie à peu près perpétuel. J'ai rarement vu à quelqu'un une vitalité aussi débordante. Comme Erlande, il était lui-même enivré de ses propres dons et les dirigeait malaisément. Sa faculté la plus dangereuse comme chez beaucoup de Provençaux, était le pouvoir d'improviser. Il pouvait écrire sans peine et presque au courant de la plume, des strophes abondantes et cadencées, quelquefois belles, et qui jouaient souvent, comme il arrive en pareil cas, la comédie de la beauté. Il improvisait au piano avec une facilité déconcertante et pouvait ainsi subjuguier sous le charme de ses harmonies tout autre qu'un vrai musicien. Non pas qu'il eût en lui le moindre désir de tromper sur la qualité de ce qu'il faisait, mais une telle richesse apparente ne saurait manifester une



vraie richesse intérieure. Tout cela faisait partie de cette charmante facilité d'élocution et de verve supérieure qui caractérise quelquefois la jeunesse et qui ne lui survit guère. Rien de plus dangereux que cette illusion de génie, fréquente chez certains poètes et qui trouble si facilement ou séduit leur génération. Malheureusement, elle ne survit guère à celle-ci.

Ce n'est point que Rolmer n'ait écrit de belles pièces et que les anthologies auraient dû recueillir. Mais dans l'ensemble, il a été comme Erlande une victime de Shelley. La poésie anglaise vaut par ses qualités techniques et une certaine musique particulière qui ne saurait passer dans une autre langue. Cette blancheur rayonnante et diffuse qui fait le fond de la poésie shelleyenne prend, quand elle se dilue dans le vers français, je ne sais quelle grâce harmonique et une pâleur monotone. La précision du dessin manquait à Rolmer comme elle a manqué à Erlande, mais il y avait en lui une force lyrique d'une générosité et d'un naturel qui conserve une chaleur sincère au déroulement de ses strophes. Par quel mystère ces deux poètes, nés l'un et l'autre sur les bords de la Méditerranée, ont-ils été grisés par le clair de lune de l'*Epipsygidion* et de *La Sensitive*, au point d'en oublier leur soleil natal ? Peut-être ce trait fut-il celui de toute notre génération qui, par une réaction naturelle

contre le méridionalisme outrancier et bruyant qui nous entourait, nous donnait à tous le goût d'une poésie plus intérieure, d'une vie plus secrète, d'un art plus délicat.

Cependant, dans son existence quotidienne, Rolmer gardait les traits les plus habituels d'un certain type Provençal. Il était enthousiaste, exubérant, chaleureux, incapable de tenir en place, toujours prêt à s'exalter pour une idée nouvelle, à déclamer des vers, à se jeter dans la rue. La violence de ses instincts, son bonheur de vivre ne lui laissaient, si l'on peut dire, aucune sorte de repos. Je le voyais presque quotidiennement, et il arrivait tout chargé d'aventures extravagantes dont je n'ai jamais pu connaître le degré d'authenticité, non pas que je pusse l'accuser d'inventer ce qu'il racontait, mais je n'ai jamais su jusqu'à quel point il transformait en montagnes des taupinières et en aventures mirobolantes des incidents minuscules. Il aimait le Vieux Port et ses quartiers tortueux, les grands espaces vides de la Joliette et du Lazaret, les coins déserts qui avoisinent la gare Saint-Charles et où il rôdait des nuits entières à la poursuite d'aventures et d'inconnu.

Il abordait au hasard des gens dans la rue et particulièrement de vieilles dames respectables et leur tenait les propos les plus saugrenus et les plus hétéroclites. Il y avait en lui quelque chose

d'excessif et de déréglé, un besoin de tapage et de scandale, une véritable ivresse de vie qui l'emportait toujours plus loin qu'il n'aurait voulu. Cela donnait à sa camaraderie et à son amitié un très grand charme. Quand il était auprès de vous, on avait l'illusion que l'action fût plus intense, les instants plus riches et plus comblés. Comme beaucoup de jeunes poètes, surtout à cette époque, il lui était difficile de se résigner à une occupation fixe, bien qu'il n'eût pas de fortune ; il habitait avec sa mère et une tante qui vivaient de petites rentes. Il n'avait lui-même à peu près aucun besoin d'argent. Il faut dire ici, — ce qui fait une différence considérable entre les mœurs de l'avant-guerre de 1914 et les mœurs de l'après-guerre, — que le goût du luxe et de la dépense était alors inconnu à la plupart des classes sociales. Excepté les quelques francs nécessaires pour aller au café, les jeunes gens n'avaient besoin de rien, en dehors de ce que leurs familles leur fournissaient. Les aventures d'amour ne coûtaient guère, le cinéma n'existait pas ; personne ne pensait qu'on pût avoir une automobile, luxe réservé à des millionnaires lointains et inintéressants ; un complet coûtait quatre-vingt francs et durait plusieurs années ; aller au théâtre semblait une occupation réservée aux bourgeois. Dans ces conditions, un jeune écrivain capable d'une certaine

imagination pouvait remplir toute sa journée à travailler pour lui ou à ne rien faire, c'est-à-dire à remplir sa vie de ces menus incidents qui, transposés par une vision indirecte des choses, suffisaient à dispenser, avec une égale richesse, la joie et la mélancolie. Il faut ajouter à cela ce goût de la flânerie que donne facilement la Provence, cet amour de la rue et des mœurs extérieures, les interminables stations aux terrasses des cafés, les promenades dans la banlieue, les perpétuelles rencontres avec des nouveaux venus, le don de s'amuser des moindres circonstances, enfin une prodigalité naturelle et une disponibilité qui rendaient tout à fait inutile cette invasion perpétuelle de soi-même par autrui que l'on demande aujourd'hui aux sports, à la radio et au cinéma, grâce auxquels on est arrivé partout et quel que soit le pays auquel on appartient et son régime apparent, à un véritable esprit totalitaire.

Ce lyrisme flottant dont est fait sa poésie, Rolmer l'appliquait facilement à des œuvres en prose. Je crois qu'il faut une grande expérience de la littérature pour écrire des œuvres romanesques qui soient presque des poèmes en prose. La jeunesse s'adonne trop facilement à ce verbiage inutile, à ces exaltations forcées, à ce panthéisme délirant que nous ne voyons que trop aujourd'hui. Un grand rêveur comme Nerval

peut y arriver naturellement, ou un écrivain qui, vers la fin de sa vie et la connaissant bien, se serve de la réalité en la dissimulant. Rien n'est plus vain qu'une poésie informe qui se plie à tous les mouvements de la sensibilité sans réussir à toucher celle des lecteurs.

Je poussais souvent Lucien Rolmer à se former d'abord à l'étude du réel. Il voulut bien m'écouter, et comme il faisait à peu près ce qu'il voulait de ses dons, il réussit à les concentrer, à les macérer et il écrivit un petit roman réaliste, d'esprit caustique, sur les mœurs bourgeoises : *Madame Fornoul et ses héritiers*. C'est une longue nouvelle bien faite, d'un art équilibré et dont la lecture est savoureuse. Rien n'y ressemble moins que *Maïvine* qui est, tout au contraire, un récit romantique et sans corps, mais dont on tirerait quelques belles pages. Dans un troisième ouvrage, *L'hôtel Sainte-Agnès et des Célibataires*, Rolmer joignit ses deux formules et donna un livre satirique, exubérant, à la fois sérieux et cocasse, d'un cours incertain et de péripéties bizarres. Entre temps, Rolmer s'était marié et avait quitté Marseille. Son destin ne devait pas s'étendre très au-delà. La guerre de 1914 le porta au front. Son courage et son enthousiasme firent de cet homme sans règle un excellent soldat. En 1916, à l'assaut d'une tranchée ennemie, il se trouva dans un corps à corps tout près d'un

sous-officier allemand qui lui brûla la cervelle et dispersa, en une seconde, tout ce qui s'y formait de rimes et d'images poétiques. Aujourd'hui, M<sup>me</sup> Rolmer veille jalousement et fidèlement sur la mémoire de son mari. Elle travaille à ce qu'il ne soit pas oublié ; grâce à elle, les livres épuisés ont été réimprimés. Souhaitons que toute l'œuvre du poète, mort trop tôt, demeure à la disposition des lecteurs.

Dernièrement, comme je traversais Marseille, je me trouvai tout d'un coup au coin d'une rue devant une plaque nouvellement posée. Le nom de Lucien Rolmer a été donné à une rue. Je fus saisi d'une émotion mélancolique, mais ce n'était pas la première fois que je l'éprouvais. Rue Edmond Rostand, rue Emile Sicart, rue Roux de Brignoles, rue Edouard Delanglade, quelle surprise que de voir, à l'angle d'un mur et comme gardant une rue, le souvenir d'hommes que l'on a connus ou dont on a été l'intime, dont on a partagé parfois les angoisses et les plaisirs et qui sont devenus brusquement cette plaque bleue, comme une station intermédiaire entre le pavé ensoleillé et l'azur du ciel.

---

## Rencontres avec Jean Lorrain

Ce serait toutefois une erreur de supposer que dans les dernières années du dix-neuvième siècle, le symbolisme, — et son fils révolté contre lui, le naturisme, — n'eussent pour adeptes que des jeunes gens de vingt ans. Quelques hommes plus âgés partageaient notre enthousiasme. A vrai dire, ils n'étaient nos aînés que d'une dizaine d'années, mais ces dix ans-là forment entre les générations un écart sérieux, — l'écart de l'expérience.

Je rencontrais quelquefois, l'hiver, dans mes promenades solitaires un couple d'une grande beauté physique et d'une extrême élégance : un jeune homme haut, mince, svelte, toujours vêtu de fourrures et le cou enveloppé d'un foulard et une femme blonde, vive, fraîche, dont la bouche expressive et menue avait la rondeur d'une cerise. Des barzoïs blancs les accompagnaient. Ce couple avait quelque chose d'insolite ; il donnait l'impression d'être toujours en voyage. Un jour, j'appris que ce jeune homme s'appelait Rémy Salvator ; qu'il menait la vie oisive, errante et

protégée des tuberculeux qui ont de la fortune et qu'il vivait à Madère et à Alexandrie autant qu'à Paris et à Marseille, où son père habitait. Mais rien de tout cela n'aurait eu à mes yeux le moindre prix si je n'avais trouvé ce même nom dans *La Plume*, où il signait des lettres étrangères ; et dans *L'Ermitage* où il écrivait de petits poèmes d'un charme languissant et un peu morbide. L'idée que ce merveilleux jeune homme aux barzoïs fût, lui aussi, un poète, était de celles qui pouvaient le mieux séduire mon imagination de la seizième année. Aussi lui envoyai-je, dès qu'il parut, mon petit livre de vers.

Je ne reçus de réponse que cinq mois après, — car Rémy Salvator ne revenait à Marseille qu'à la fin de l'automne. Il me pria aussitôt de l'aller voir. Cette visite me fit alors l'effet d'une véritable aventure. J'avais l'impression de rendre visite à Brummel lui-même, à Eugène de Rastignac ou à Julien Dorsenne, le héros de *Cosmopolis*. Jamais je ne m'étais senti aussi timide, jeune, isolé. Mais Rémy Salvator était lui-même l'homme le plus délicat et le plus simple du monde, et à peine étais-je entré dans le sombre petit salon qu'il occupait, rue Dragon, que je me sentis entièrement rassuré ; et même l'entrée de sa jeune femme aux yeux d'un brun-doré, spirituelle, pétulante et habillée comme on ne l'est guère en province, ne me fit pas perdre



une aisance si spontanément, si inopinément découverte.

J'ai rencontré peu d'hommes qui m'aient donné autant que Rémy Salvator le sentiment du raffinement et de la distinction de l'âme. Il était lettré avec modestie et presque avec gêne ; affectueux avec une extrême réserve, tendre en s'en défendant. Je ne lui ai jamais entendu exprimer un sentiment bas, ou commun, ou brutal, une idée banale, une émotion vulgaire. C'était un exemple vivant de la civilisation française, avec tous ses secrets ; je ne lui ai pas entendu, au long d'une longue amitié, faire une « gaffe », se tromper sur la valeur d'un être, donner sa confiance à qui ne la méritât pas. Son indulgence, sa bonne grâce, sa finesse d'esprit ne se relâchaient guère ; et tout cela était si contagieux chez lui qu'il était impossible, en sa présence, de manquer d'indulgence, de bonne humeur, de délicatesse. On redoutait toujours de le choquer. A plus de cinquante ans, il rougissait encore si quelqu'un, en sa présence, manquait de tact, se montrait hargneux, disait quelque chose de sot ou d'importun.

Malade, depuis sa seizième année, condamné dès la vingtième, après avoir perdu sa mère et son frère, emportés par la phtisie, il avait les manies de ceux qui doivent se soigner sans repos. Pour conquérir son amitié, il fallait les respecter. Il

ne parlait d'ailleurs jamais de sa santé, mais sitôt qu'il se sentait plus mal, vous priait simplement de renvoyer un rendez-vous. Grâce à un système de claustration et de séjours au soleil, il a vécu assez vieux pour quelqu'un d'aussi fragile. Il arrivait qu'un ami maladroit lui dise : « Vous vous tuerez avec ce régime... » Il répondait alors : « C'est possible, mais je vis. N'oubliez pas que les médecins ne me donnaient pas trois mois d'avenir quand j'ai eu vingt ans... »

A Paris, les Salvator vivaient dans la société du comte Robert de Montesquiou-Fezensac, — au temps où celui-ci menait une vie encore assez solitaire, avant sa période mondaine, — de Jean Lorrain, Antonio de la Gandara, Octave Uzanne. Par eux, devaient m'arriver plus tard les échos d'une vie dont je me sentais cruellement éloigné ; ils voyaient les gens que j'aurais aimé connaître, ils voyageaient à travers les pays que j'aurais voulu parcourir. En revenant à Marseille, chaque année, ils me rendaient sensible l'atmosphère d'un Paris qui était celui du *Mercur de France*, de la *Revue Blanche*, des expositions impressionnistes et aussi de Foyot et de Voisin ; du Londres d'Oscar Wilde et du *Yellow Book* ; de la Rome de d'Annunzio. Ils admiraient Aubrey Beardsley et Charles Conder ; achetaient des tableaux de Monticelli ; lisaient les poètes symbolistes et les petites revues.

Avec cela, ils n'avaient rien de *livresque*, ni de snob. Ils avaient constitué un milieu charmant que fréquentaient des femmes ravissantes, des jeunes filles originales et libres, des jeunes gens romanesques et aventureux. La conversation avait un tour hardi, surtout en cette époque encore bien empesée, une certaine façon de parler de tout avec un cynisme spirituel et sans affectation, qui me rappelait le dix-huitième siècle. Suzanne Salvator répétait souvent cette parole profonde : « Je n'ai jamais eu de principes, mais j'ai tous les préjugés. » Ou encore : « On peut bien pécher contre la morale ; mais on ne doit pas offenser les mœurs. » Ce n'était pas prêcher l'hypocrisie ; mais se souvenir que, si libre d'idées qu'on se veuille, il est sage de ne pas froisser autrui. Peu de sociétés m'ont paru à la fois aussi affranchies et aussi ennemies du scandale que celle des Salvator. Ils avaient cette forme d'élégance qui donne à tout un air de naturel et de bonne compagnie. Ils avaient toujours soin d'éviter que les erreurs auxquelles ils pouvaient être amenés prissent ce tour ridicule ou vulgaire que l'on voit chez tant de gens ou devinssent des désastres contagieux. Ils m'ont affermi dans ce sentiment, inné chez moi, que le savoir-vivre est une vraie science, mais qu'on ne l'acquiert pas en respectant des usages morts, ni en se dérochant aux expériences qui vous apprennent

la vie. Le savoir-vivre est d'abord de donner du style à la vie. Il n'est l'affaire ni des mufles, ni des puritains, ni des infatués qui croient toujours être les meilleurs ou les plus éclairés. Il y faut de la mesure, quelque intelligence du cœur et un amour des hommes plus grand que celui des dogmes ou des théories.

Je retrouvais chez les Salvator un de mes cousins, Louis de Saint-Jacques, ami intime d'Adolphe Retté, à la conversion de qui il a contribué, et qui fut pendant un an le critique écouté de *La Plume*. Il y a fait, sous le titre d'*Expertises*, une série d'articles fort durs pour les livres de son temps. Nous lui reprochions surtout ses sévérités à l'égard de Mallarmé et de Henri de Régnier, mais il se tirait d'affaire en plaisantant.

Il était caustique, impitoyable, avec des mots qui faisaient flèche et il terminait ses phrases par un rire bref sous sa courte moustache brune. Après son mariage, il renonça aux lettres, devint plus pieux encore et se consacra à sa famille. Il ne cessa cependant jamais de voir les Salvator qui restèrent, je crois, ses meilleurs amis.

Je rencontrais aussi chez eux Valère Bernard et j'y vis plusieurs fois Jean Lorrain.

Jean Lorrain était alors au comble du succès. Il y a peu d'hommes qui soient plus méprisés actuellement par la critique, bien que Paul Morand, il y a peu d'années, ait préfacé la réédition d'un

de ses ouvrages et reconnu tous ses mérites. Mais les écrivains ont rarement l'esprit original. Ils louent, en général, ou dédaignent les gens, parce qu'il est la mode de le faire et qu'ils ont toujours peur de la choquer. C'est dans les milieux littéraires que l'on trouve le moins d'esprits vraiment indépendants et que les suiveurs se précipitent avec le plus de docilité. On voudrait trouver chez tant de conteurs qui méprisent aujourd'hui Jean Lorrain quelque chose de sa vigueur, de son imagination, de sa couleur. Non seulement il nous a laissé sur son temps des chroniques qui ont précédé celles d'Albert Flament et qui feront la joie plus tard des chercheurs et des historiens des mœurs, mais il a écrit vingt-cinq à trente nouvelles d'une qualité assez rare. Bien entendu, ce ne sont point des chefs-d'œuvre. L'amour de la vie, et d'une vie tumultueuse à l'excès, n'a guère laissé à Jean Lorrain le loisir de s'accomplir complètement. Ce n'est pas un Edgar Poe, ni même un Villiers de l'Isle-Adam, mais ses contes fantastiques, ses souvenirs d'éthéromane, ses évocations de vieux châteaux normands, plongés dans le brouillard et la pluie, où quelqu'un agonise de façon mystérieuse, ses peintures des bords de la Seine, traversées de rouges silhouettes, de vagabonds équivoques et de demi-assassins, ses analyses de la peur, ses peintures d'hallucinés et de névropathes, le luxe fantasque

de ses intérieurs, tout cela fait des récits qui remplissent *Sonyeuse*, *Buveurs d'âmes*, *Sensations et Souvenirs*, *Un démoniaque*, et deux ou trois autres volumes, des histoires qui, réunies, nous donneraient le sentiment qu'après Maupassant, Huysmans et Marcel Schwob, Jean Lorrain a été un des narrateurs singuliers que l'on devrait dérober à l'oubli.

C'était un grand et solide Normand, taillé en hercule, né à Fécamp, appartenant à une vieille famille d'armateurs. Il ressemblait au portrait de Philippe IV, que l'on voit au Louvre, avec ses énormes yeux, capotés de paupières basses comme ceux du souverain espagnol, son menton lourd, des cheveux d'un roux grisonnant, une courte moustache forte et effilée ; et comme Proust, il avait ce que Léon Daudet appelle une poitrine « en bréchet de poulet ». Habillé de façon tapageuse, les mains couvertes de bagues, peint et parfumé, il aimait à se donner l'air d'un contemporain de Henri III. Il adorait les déguisements, les bals, les redoutes, les aventures nocturnes, les dangers et les voyages. Sa conversation était lettrée, caustique, mordante, avec une façon très affectée de prononcer les mots et de laisser traîner d'une voix languissante la finale de ses phrases. Il passait pour brutal, cynique et « pervers » (j'emploie à dessein un mot de cette époque dont personne ne comprend

plus guère le sens aujourd'hui), mais, dès qu'on était seul avec lui, il sortait d'un portefeuille et vous montrait avec attendrissement la photographie d'une vieille femme aux cheveux blancs, qui avait un air de grande dame féodale : c'était sa mère.

Il était expérimenté et candide, arrogant et puéril, cruel dans ses propos et souvent dévoué dans ses actions, avec un cabotinage qui, lui aussi, était bien de son temps, c'est-à-dire du demi-siècle où a triomphé Sarah Bernhardt et où le théâtre était le roi de Paris. En somme, il était charmant et de la meilleure compagnie, dès qu'il renonçait à vivre dans la pire. Il faisait parfois allusion à ses mœurs de la manière la plus comique, racontant, par exemple, qu'un camarade de cercle qui avait voulu le raccompagner chez lui, un soir de pluie, lui avait fait des propositions inconvenantes en cours de route. « Mon cher, lui avait répondu Jean Lorrain, mais pour qui me prenez-vous donc ? » Il fallait entendre le grand éclat de rire dont Jean Lorrain terminait cette dernière phrase.

Chez les Salvator qu'il aimait beaucoup, il se montrait plus naturel ; vif, enjoué, débordant d'histoires plaisantes, et très potinier. C'était le beau temps de Paris et de la Côte d'Azur. Lorrain a passé alors pour une sorte de chroniqueur de la vie cosmopolite. Pour ceux qui ont connu, après

1918, un Paris absolument noyé sous l'invasion étrangère, un Paris où la France était à peu près submergée par les représentants de toutes les races du monde, les personnages les plus équivoques et aussi par une véritable pègre financière, rien de plus comique que l'idée que Paris pût être, vers 1898 ou 1900, une ville internationale. Il en était de même de la Côte d'Azur, où, en dehors de quelques voyageurs ou touristes appartenant à une aristocratie assez fermée et des vieilles folles anglo-saxonnes courantes, qui traînent dans tous les hôtels de l'univers, l'extrême Provence était encore abandonnée aux gens du pays : aux pêcheurs, aux cultivateurs, aux jardiniers, à l'odeur des rosiers et des mimosas. Jean Lorrain, extrayant de ces alambics bourgeois des poisons étourdissants, nous fait aujourd'hui un peu sourire, mais quand je me souviens de ces propos, je vois bien qu'il était sincère. Il croyait avec candeur à ces héroïnes perverses, à ces vamps mondaines, à ces femmes très Russes, qui tournaient la tête des jeunes gens, à toute une société supérieurement dévergondée, dont il se représentait le vice avec une ingénuité coupable. C'était, il est vrai, le temps où une princesse appartenant à une grande famille belge, mais d'origine américaine, se faisait enlever par un tzigane, où une princesse d'Allemagne fuyait son mari dans la société d'un



précepteur. Mais ces scandales romantiques, par leur retentissement même, apparaissaient comme des raretés. Il fallait tout le talent et les épithètes flamboyantes de Jean Lorrain pour nous illusionner sur les arsenics de cette époque gracieuse et naïvement tourmentée.

Les anecdotes de Lorrain avaient trait à tout ce monde de Paris et de Nice dont il extrayait ses chroniques. A tout moment, il lui prenait une sorte de prurit de folie et d'étourdissement. Je me souviens qu'un soir, dans le petit salon tranquille des Salvator, qui donnait dans une des rues les plus bourgeoises et les plus retirées de Marseille, la rue Dragon, il imagina d'organiser un déguisement général. Et les femmes d'ouvrir les armoires, d'en sortir des étoffes d'Orient, d'enturbanner tout le monde, de couvrir chacun de tissus lamés d'or et de dépouilles levantines. Lorrain, en Turc, exécuta une danse tunisienne ou marocaine, mi-lascive, mi-guerrière, en chantant une mélopée orientale, bondissant sur place, balançant ses hanches, virevoltant sur les talons, non sans une imitation assez exacte des danses arabes, et cela jusqu'à se rouler par terre en simulant la mort du héros.

Ses plaisanteries, ses vivacités de langage, ses paradoxes, ses extravagances, tout cela me revient à l'esprit, pendant que je le revois exécutant une mimique insensée, et s'interrompant soudain

pour s'élançer vers une jeune femme charmante, aux yeux gris-pâle, au visage ovale, de la grâce la plus exquise, qui devait mourir prématurément, et lui crier avec une fureur feinte : « Y a-t-il longtemps, Madame, que Madame votre belle-mère n'a été violée ? Ah ! que ne l'avez-vous amenée ici aujourd'hui ! »

Il jouait volontiers au corsaire et s'il aimait à ce point faire de longs séjours en Tunisie ou en Tripolitaine, c'était par une singulière nostalgie des époques barbaresques. Ce grand Normand aux yeux verts avait vraiment la folie de la mer et de tout ce qui se rapporte à elle. Il a fini par mourir devant le port de Nice, dans une grande et vieille maison, qui a des allures de palais en décadence, d'où il pouvait voir toute la journée le va-et-vient languissant d'un havre en miniature, lequel devait lui rappeler en plus oriental son pays natal.

Il y a quelques semaines, en traversant moi-même Nice, j'ai vu au-dessus de la porte une plaque de marbre indiquant que Jean Lorrain avait fini ses jours dans cette bâtisse (et il y a succombé à une longue et pénible maladie), et j'ai évoqué alors le salon des Salvator, tant de femmes jeunes et charmantes qui, presque toutes, ont disparu déjà et Jean Lorrain, déguisé en pirate turc, s'enivrant intellectuellement de tumultes et de désordres.

## Stuart Merrill

Au nombre de ces voyageurs qui me rendaient visite à Marseille, il en est peu dont je garde un souvenir plus charmant que de Stuart Merrill.

Stuart Merrill était né à Hampstead, près de New-York, en 1864. Il était donc exactement le contemporain de Henri de Régnier et de Francis Viélé-Griffin. Il appartenait encore à cette belle Amérique toute proche de ses origines puritaines et qui ne s'était pas laissé submerger sous le flot des émigrants et des hommes d'affaires. J'ai rarement connu une nature plus spontanément chevaleresque, plus foncièrement idéaliste que la sienne. Il avait la foi ardente de ces pionniers, venus autrefois de Grande-Bretagne, pour trouver la liberté de prier en paix dans les grandes savanes du Nouveau-Monde. Mais cette foi, Stuart Merrill l'avait mise dans l'humanité ; il croyait à l'avenir des peuples, au progrès, au bonheur des civilisations futures. Quand il succomba à Versailles, en 1916, à une crise du cœur, on peut dire qu'il mourut littéralement de chagrin. Il ne s'était pas relevé de la guerre, aimant la France comme

il l'aimait, mais aussi l'Europe, ce trésor que tous les Européens ont en commun et qui était pour lui fait de philosophie, de poésie, d'art et de paysages. Ces luttes fratricides lui paraissaient monstrueuses, il était persuadé qu'elles étaient finies à jamais. Il ne se remit pas de les voir renaître et, dès août 1914, il commença de vivre dans un cruel retranchement, fréquentant peu de monde, parlant de moins en moins, accablé par le tragique déroulement des circonstances.

Il s'assit un matin à sa table de travail et ne se releva plus. M<sup>me</sup> Stuart Merrill, qui garde pieusement son souvenir, m'a montré son fauteuil, ce bureau sur lequel il s'est appuyé pour la dernière fois, dans un appartement d'un XVIII<sup>e</sup> bien conservé, qu'il occupait boulevard de la Reine.

Mais au temps où je connus Stuart Merrill, personne ne prévoyait encore des lendemains aussi noirs. C'était un beau et grand garçon, de type très anglo-saxon, au visage carré, au teint rose et frais, solide d'aspect, avec un regard bleu, très intense, très appuyé, malgré sa myopie. Les cheveux un peu longs et légèrement roulés, vêtu avec une élégante sobriété, Merrill n'avait aucune des allures bohèmes de la plupart de ses confrères de 1890. Il est vrai qu'il était un des rares symbolistes qui possédât une fortune personnelle. Il vivait librement et largement, sinon

avec opulence. D'ailleurs, ses goûts étaient simples et il était extrêmement charitable. Beaucoup des poètes de son temps faisaient volontiers appel à sa bourse au moment où leur existence devenait par trop critique et Merrill était toujours prêt à les secourir.

Nous avons été en correspondance à la suite de la publication de *Une âme d'automne*, dont une pièce lui était dédiée. Aussi, quand il venait sur la Côte d'Azur, me faisait-il signe ; nous dînions ensemble dans quelque gai restaurant. Merrill avait un goût très vif pour la cuisine française, ainsi que pour ses vins. Mais il avait conservé l'amour originel du whisky auquel il demandait franchement un appui solide.

Stuart Merrill n'était pas un intellectuel au sens péjoratif et mesquin qu'on a donné depuis à ce mot. C'était un homme qui aimait avant tout la poésie et qui ne s'intéressait pas à grand-chose en dehors d'elle. Il aimait la poésie et il aimait cependant aussi les poètes, il était indulgent à leur égard, il ne s'offusquait ni de leur vanité, ni de leur jalousie, ni de leurs perpétuelles brouilles, ni de toutes ces façons épineuses et absurdes qu'ils ont de se rendre mutuellement malheureux. Il est vrai que sa liberté d'esprit lui faisait la vie facile et souriante, tout autant que son amour des hommes. Il vivait à l'aise au milieu de ses confrères, que ce fût à Paris ou à

New-York, où il avait séjourné assez longuement, après avoir terminé ses études à Paris et avant de revenir se fixer en France définitivement. Il avait connu, non seulement les écrivains les plus représentatifs de son pays, mais ceux de France et d'Angleterre. Il avait été un des premiers admirateurs de Villiers de l'Isle-Adam, de Mallarmé et de Verlaine. Il avait été l'ami et le voisin d'Elémir Bourges, dans cette forêt de Fontainebleau où séjournait, en même temps qu'eux, le peintre Armand Point, qui avait créé un atelier comparable à ceux des artistes florentins et au laboratoire d'art décoratif, fondé par William Morris.

C'était le temps où les écrivains pouvaient discuter indéfiniment d'art et de littérature, d'histoire ou de philosophie, sans être obligés d'entrer chaque jour dans de nouveaux conflits politiques. Le bon Stuart, lui, était socialiste comme l'était William Morris, c'est-à-dire qu'il rêvait d'une société où tout le monde fût heureux, eût peu de soucis matériels et pût trouver un immense bonheur à la lecture de Dante et de Victor Hugo ou à la contemplation de Rembrandt et du Vinci. Ces vues, on le voit, n'avaient aucun rapport avec ce que devait devenir plus tard le marxisme.

Gai et confiant, Stuart Merrill était un merveilleux anecdotier ; il me racontait sans fin

des histoires extraordinaires sur ses confrères de tous les pays et si ses propos me rapprochaient de Mallarmé ou d'Elémir Bourges que je ne connaissais pas encore, ils me permettaient aussi de vivre aux côtés de cette jeune génération de poètes américains, dont il était l'ami et que dominait la haute figure sérieuse d'un romancier aujourd'hui bien oublié, William Dean Howells, qui a été une sorte de Henry James moins raffiné.

Mais c'était surtout sur les écrivains anglais de cette époque que Merrill abondait en récits. Etaient-ils tous vrais, ne s'y mêlait-il pas souvent quelques légendes ? Je ne saurais le dire, mais les légendes qui accompagnent la vie d'un homme font partie de la vérité, quand elles sont conformes à son caractère et à son comportement dans la vie.

Stuart Merrill me peignait Walter Pater, l'auteur de la *Renaissance* et de *Marius l'Epicurien* qu'il avait souvent visité à Oxford. Il me le montrait comme un homme d'une rare discrétion, vivant presque à l'écart et comme en marge de l'existence, grand érudit, admirable helléniste, évocateur subtil de la Rome des premiers chrétiens et de la civilisation de la Renaissance. Walter Pater vivait seul, ou presque seul, entre ses deux sœurs, dans un appartement retiré, devant une table fleurie en toute saison d'une

rose unique. Il parlait peu, voyait peu de monde, vivait vraiment dans un monde de pure esthétique auquel il avait fini par donner lui-même un sens mystique. Par un étrange contraste, cet homme spiritualisé, aux yeux tendres et profonds, avait un masque singulièrement brutal, dont le bas du visage se cachait comme honteusement derrière une énorme moustache qui lui donnait un caractère presque canin. La vie de Walter Pater est demeurée un mystère pour tous ; on n'a jamais su exactement comment il s'y dirigeait et s'il avait eu avec elle d'autres rapports que ceux que le rêveur entretient avec les objets de son rêve. Stuart Merrill le tenait pour un des plus grands prosateurs anglais et de fait, il est peu de choses aussi pures et aussi nobles à ma connaissance que certaines pages de *La Renaissance*, le portrait de Watteau dans les *Portraits imaginaires* et quelques-uns des meilleurs épisodes de *Marius l'Epicurien*.

Walter Pater a eu une immense influence sur la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Angleterre. Oscar Wilde a été le plus ardent et le plus célèbre de ses disciples. Peut-être Pater a-t-il souffert d'avoir un disciple à ce point retentissant et eût-il préféré quelques-uns de ces amis effacés et subtils qui traversent d'un pied léger les divins dialogues de Platon. Mais Wilde a rendu célèbres en les divulguant les théories de Walter Pater.



Stuart Merrill avait été aussi l'ami d'Oscar Wilde. Quand le malheur s'abattit sur le pauvre auteur du *Portrait de Dorian Gray* et qu'il fut condamné hypocritement à faire deux ans de Hard Labour, Merrill fit circuler à Paris des listes de protestations auprès des écrivains français, puis jouer au Théâtre de l'Œuvre la *Salomé* de Wilde. Plus tard, celui-ci reconnut que son sort en prison s'était fort heureusement modifié à dater du jour où l'on avait appris qu'à Paris on continuait à aimer et à respecter un écrivain que la pudique Angleterre refusait de connaître, après l'avoir porté aux nues, dans un temps où personne de ceux qui le voyaient n'ignorait rien des secrets de sa vie.

Merrill se plaisait à me raconter des récits, des plaisanteries ou des anecdotes de Wilde. Je me souviens de celle-ci qui a trait à un conteur américain, Vincent O'Sullivan, lequel imitait Edgar Poe, non d'ailleurs sans charme, ni originalité. Oscar Wilde disait, d'une voix nonchalante : « L'autre jour, j'étais sur la route, quand un corbillard m'a rejoint. Des plumes d'autruche empanachaient les chevaux, et la voiture aussi avait, aux quatre coins, des plumes d'autruche que retroussait le vent. Le corbillard s'arrêta près de moi ; une draperie se souleva au-dessus du cercueil ; quelqu'un descendit du véhicule : c'était Vincent O'Sullivan ! »

Merrill savait beaucoup de choses sur Wilde ; il avait lui-même collaboré à sa fameuse *Salomé*, comme Pierre Louÿs et Marcel Schwob, — ou plutôt il avait révisé le texte de l'auteur.

Cette génération qu'on appelle en Angleterre les *Nineties* lui avait laissé des souvenirs nombreux et bizarres. Il me décrivait la mort dramatique de Philippe Bourke Marston ; celle de Lionel Johnson, qui avait voulu acheter une maison hantée et qu'on avait trouvé, un jour, derrière la porte d'entrée, étranglé par des mains invisibles, comme les deux précédents propriétaires. Il me peignait Arthur Symons emmenant à la campagne, un jour qu'il avait bu plus que de coutume, Ernest Dowson, délicieux poète qui fait penser à la fois à Catulle et à Verlaine, et qui se mourait alors d'alcoolisme et de phtisie. Dans un élan généreux, Symons avait confié le pauvre Dowson à d'honnêtes et braves paysans, dans une ferme de Cornouailles. Puis il était rentré à Londres. Mais les jours suivants, complètement dégrisé, il s'était aperçu avec horreur qu'il avait perdu l'adresse et le nom des paysans du hameau où il avait laissé le malheureux poète, lequel avait fini par mourir tout seul, loin de ses amis, dans un endroit désert, séparé de la chambre commune de ses hôtes par un pauvre rideau de toile. Merrill évoquait aussi l'étrange histoire de l'heureux mariage du peintre Charles Conder ; heureux

mariage qui avait détruit tout le talent de l'artiste ; la façon dont Aubey Beardsby cumulait les désordres érotiques et l'exécution des ballades de Chopin ; les crises d'ivresse et de fureur de Swinburne, descendant à l'aube les Champs-Élysées, dans un fiacre, et blasphémant comme un marin du XVI<sup>e</sup> siècle ; le suicide de Hubert Crackanthorpe, qui s'était jeté dans la Seine à la veille de son mariage, à la suite des plus lamentables circonstances. Il me montrait James Thomson, l'auteur de *Cité de la Terrible nuit*, opiomane, errant, dans le brouillard de la Tamise, voyant partout s'ouvrir et palpiter des yeux, battant comme des papillons, des yeux innombrables, car sa folie ne lui permettait plus de distinguer dans un visage autre chose que des pupilles dilatées et des iris phosphorescents. Beaucoup de ces histoires sont des légendes, m'a-t-on dit depuis. Le sont-elles vraiment ? Je l'ignore. Toute cette époque est déjà si lointaine ! Elle s'enfonce dans une sorte de mythologie poétique. Mais j'écoutais ces récits avec exaltation. Tous ces poètes, ces artistes, poursuivis par un destin jaloux, me semblaient suivre la romanesque tradition des lord Byron, des Shelley, des Keats, des Beckford, des Dante-Gabriel Rossetti. Mon époque me semblait moins pauvre et moins grise. J'avais besoin de ces images et de ces ombres pour me consoler de la monotonie des jours, — du moins de ce que

je croyais alors être tel, car il faut que le temps replace les choses dans leur ordre réel pour que l'on s'aperçoive que des heures que l'on vivait maussadement n'avaient rien de monotone, ni de plat, mais, bien au contraire, formaient, elles aussi, un merveilleux divertissement, une tapisserie aux mille couleurs.

Il y a eu, en effet, dans cette génération d'artistes anglais, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, un élan romantique plus grand encore que chez nos symbolistes. Ils étouffaient littéralement d'angoisse et d'ennui dans l'atmosphère de mercantilisme et d'hypocrisie qu'offrait leur pays natal à cet amour passionné de l'esthétique et de l'impossible. Presque tous sont morts, comme Sisyphe, d'avoir voulu escalader l'Olympe et baiser Héra sur les lèvres. Autour de Shakespeare, dans les vieilles tavernes, les poètes Elizabéthains ne menaient pas une existence plus exigeante, ni plus désespérée. C'est le conformisme général de l'esprit anglo-saxon qui a créé ces âmes avides, ces fanatiques du paganisme et de la beauté. Emouvant martyrologe que le leur<sup>1</sup> !

Et tandis que j'écoutais Stuart Merrill me faire ces dramatiques récits et que nous buvions ensemble dans un bar de Marseille, par goût de

<sup>1</sup> Dans le chapitre de son autobiographie, qu'il a consacré à ses camarades de jeunesse, William-Butler Yeats les appelle : « La génération tragique. »

---

la couleur locale londonienne, de larges rasades de gin, je me répétais ces vers singuliers du pauvre Ernest Dowson, qui me plaisaient tant :

*Je t'ai été fidèle, Cynare, à ma façon!*

---

## J.-C. Mardrus

Un jour, Stéphane Mallarmé, un de ses mardis fameux, avisant sur sa table un encrier tout neuf et brillant sous son cuivre, leva, d'un geste hiératique familier, son index vers le ciel et murmura de ce ton unique au monde, qui rendait à toute chose son mystère : « Cet encrier m'est envoyé par un Docteur ; il m'arrive de l'Inde. » L'encrier en prenait tout de suite un éclat magique ; Mallarmé n'eût pas dit un médecin ; ce docteur pouvait aussi bien être un savant en sciences occultes qu'en philologie sanscrite, le mot résumait tout et ouvrait en même temps une porte libre sur l'imagination.

Le terme sacré « Inde ! » augmentait la puissance verbale de la phrase.

Plus tard, le mystère fut en partie éclairci. Le Docteur apparut lui-même, qui était en réalité un médecin et un grand admirateur de *l'Après-midi d'un faune* ; il s'appelait J.-C. Mardrus.

Sa présence à Marseille nous fut annoncée aussi d'une façon d'abord ondulatoire et énig-

matique. On parlait d'un personnage étrange, visiteur de la rue de Rome, grand voyageur, qu'accompagnaient de port en port ses particularités. C'était au temps de Des Esseintes ; le célèbre héros de Huysmans avait une riche postérité ; Mardrus, comme lui, possédait une collection de gemmes rares ; il promenait dans ses bagages une « autoharpe », objet inconnu que nous nous représentions comme une sorte de harpe éolienne, de « supermandore », etc., etc., Enfin, la légende aux ailes rapides courait au-devant de lui comme la poussière quand se lève le vent.

Tout le monde parlait de cet inconnu. Nos amis Salvator l'avaient entrevu ; d'autres allaient le rencontrer. Un jour, Jean Lorrain fit dans le *Journal* un portrait du savant docteur. Il y décrivait longuement le célèbre bracelet de pierres précieuses, rangées par ordre systématique et toutes différentes. Enfin, notre curiosité à tous était à son comble quand Mardrus se présenta.

Il ne faisait rien pour dissiper l'ombre qui l'enveloppait ; sa conversation était pleine d'allusions peu compréhensibles à des actes, à des relations, à des connaissances qui lui appartenaient en propre. Mais c'était au demeurant un homme d'une fort belle culture, intelligent en toute chose, grand connaisseur en poésie, et plus particulièrement en poésie mallarméenne ; ce qui

avait pour nous une importance considérable. Mardrus allait et venait de Marseille à Bénarès ou à Calcutta comme nous allions à Toulon ou à Nice. Il connaissait toutes les villes de l'Orient, étant né lui-même en Egypte, dont nous devons savoir plus tard qu'il pénétrait les secrets les plus obscurs. Gide était toqué de lui ; Pierre Louÿs sortait pour le voir de ses habitudes de réclusion ; Anatole France lui réservait un accueil chaleureux. Enfin, il n'y avait rien en lui qui ne nous charmât.

A chacun de ses voyages, Mardrus ne manquait point de venir nous voir. Nous parlions indéfiniment de Mallarmé, des Indes et de la poésie nouvelle. Parfois, il me rendait visite dans une villa éloignée de la ville, à laquelle on accédait par une traverse ardue. Le plus souvent, il était accompagné par une personne fort belle qu'il présentait toujours comme sa belle-sœur. Il devait avoir beaucoup de belles-sœurs, car ces personnes se renouvelaient constamment, mais elles étaient toutes ravissantes et possédaient en général de grands yeux bleus, de ce bleu sombre et inquiétant qu'ont les jeunes femmes turques.

Mardrus parlait d'une voix aiguë et sonore, en accompagnant ses paroles, dès qu'elles lui semblaient avoir une signification importante, d'un grand éclat de rire qui ne s'arrêtait plus et qu'il accompagnait d'un « Mon cher ! » reten-



tissant et répété et d'interrogations de ce genre-ci : « Concevez-vous, mon cher, une chose pareille ? » et le rire recommençait, qu'il s'agît d'une découverte que Mardrus avait faite en littérature ou en art ; ou de quelque gigantesque bêtise qu'il avait entendue ; ou de la beauté d'une femme avec laquelle il avait voyagé sur un paquebot des Messageries maritimes.

Je me plaisais infiniment dans sa société et il me rendait mon amitié ; mais il avait une nature susceptible et pointilleuse ; les rapports n'étaient point toujours faciles avec lui. Un jour, Gilbert de Voisins écrivit un poème en prose, d'ailleurs charmant, qui se trouve dans un de ses recueils et il le montra à Mardrus : il avait la manie de demander conseil à chacun de ses amis, dès qu'il avait écrit deux pages. Mardrus lui dit de sa voix sacerdotale, avec un air supérieur, que ce n'était plus comme cela que l'on devait écrire, quand on avait reçu les leçons du divin Mallarmé et qu'un autre style s'imposait. Il déclara donc qu'il allait récrire ce poème dont l'idée était charmante, — il le reconnaissait volontiers, — dans la seule forme adéquate. Il revint le lendemain, ayant fait de ce petit récit une transposition mallarméenne d'ailleurs belle et savante, mais Voisins, qui était fort ombrageux aussi, prit la mouche et ils se disputèrent âprement. Je crois qu'ils ne se sont jamais rencontrés depuis. Quant

à moi, j'ai regretté infiniment de n'avoir pas gardé la version mallarméenne de ce poème que je relirais aujourd'hui avec plaisir.

Plus tard, Mardrus nous confia qu'il allait traduire *Les Mille et une Nuits*; on n'attachait pas d'abord une grande importance à ce projet, car Mardrus n'était pas sans enfanter fréquemment des chimères. Mais un jour, la traduction annoncée parut à *La Revue Blanche* et ce fut un enthousiasme général. Otant au texte de Galland ce qu'il a de guindé, de terne et de puéril, Mardrus nous rendait *Les Mille et une Nuits* authentiques. Nous touchions à l'Orient même, à son mysticisme, à ses obscénités, à la splendeur de sa poésie, à ses odeurs de bazar, de cuir et de populations mélangées, à ses confitures rarissimes, à ses parfums délicats, à ses jardins de roses, à ses incomparables adolescentes, à sa cuisine fruitée. Le livre fit fureur, il enthousiasma Anatole France, Henri de Régnier, Montesquiou, Louÿs, Gide, tous les lecteurs. Mardrus triomphait avec éclat. Plus tard, des bruits coururent sur l'inexactitude de cette traduction, sur les interpolations, les rajouts; des critiques s'élevèrent. On ne se disait point que si ces *Mille et une Nuits* étaient les vraies *Mille et une Nuits* de Mardrus, Mardrus en devenait un écrivain prodigieux. Quelqu'un transmit à l'auteur lui-même cette inquiétude courante. Mardrus répondit : « *Les Mille et une*

*Nuits* ne sont pas l'œuvre d'un seul écrivain. C'est la réunion collective d'un grand nombre de contes, œuvres d'auteurs arabes inconnus. » Il ajoutait en levant un doigt comme son maître Mallarmé : « Je suis le dernier des conteurs arabes. »

Je devais par la suite me rendre compte de la vérité de cette affirmation. Un jour que quelques personnes étaient réunies chez Mardrus, Paul Mariéton se trouvait parmi elles, bruyant, agité comme à son habitude, bégayant avec force, à la fois gracieux et tonitruant. Il était fort gros et se laissa tomber lourdement dans un petit fauteuil Louis XV que Mardrus venait d'acheter et dont il était très fier. Le fauteuil s'effondra sous la masse et tout roula à terre. Mardrus n'eut aucune pitié pour le pauvre poète lyonnais. Il l'apostropha en termes véhéments sur son poids et sur sa maladresse. Après quoi, il ajouta cette phrase énigmatique en se tournant vers nous et comme s'il eût été Allah lui-même ou Zeus :

— Je lui ferai rompre des sièges pendant l'Eternité !

Nous ne comprîmes que peu après cette redoutable prophétie. En réalité, Mardrus introduisit dans un des contes un personnage bouffon, vraie caricature de Mariéton, personnage si gros et si lourd que toutes les fois qu'il s'asseyait quelque

part, le siège s'écrasait sous lui. J'ajouterai que l'on trouve également dans *Les Mille et une Nuits* des portraits assez noirs de Jean Lorrain et de Jean de Mitty. C'était une vengeance chimérique et sans portée, toute gratuite et plaisante, car personne ne pouvait reconnaître ces contemporains sous ce déguisement oriental ; et si cette rancune avait pu avoir des conséquences désagréables, Mardrus n'aurait point agi ainsi, car s'il est susceptible, il est aussi bon et délicat, mais prompt à maudire ses ennemis comme un bon Oriental qu'il est et capable de les projeter par la pensée dans des enfers épouvantables, quoique inoffensifs.

Cependant, je n'irai point jusqu'à dire que Mardrus n'ait aucun pouvoir magique et qu'il ignore tout de la sorcellerie des anciens Egyptiens, ses aïeux. Quand les journaux annoncèrent que lord Carnavon allait ouvrir la tombe de Toutankhamon, Mardrus publia un article dans *Le Matin*. Il y traduisit en français les redoutables avertissements hiéroglyphiques qui ornaient le cartouche royal. Il déclara que toutes les personnes qui violeraient la sépulture sacrée mourraient de mort rapide et tragique. L'article amusa beaucoup les Parisiens. On peut bien ne pas passer sous une échelle et refuser d'être treize à table, mais quand il s'agit de la malédiction d'un Pharaon de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, la chose

paraît profondément comique. Comique, elle cessa vite de l'être. Les premiers visiteurs de l'hypogée moururent presque tous d'une mort violente et tragique, lord Carnavon le tout premier. Et cela s'étendit assez loin, puisque le roi Albert I<sup>er</sup> de Belgique, qui avait été l'un d'eux, disparut également de la façon la plus imprévue.

Cette aventure a considérablement augmenté la confiance de Mardrus dans son propre pouvoir. Il court là-dessus bien des histoires, mais je ne les raconterai point, car je veux m'en tenir au rôle discret, effacé et véridique de témoin.

Bien des jours ont passé depuis. Il y a quelques mois, je suivais le boulevard Saint-Germain. Je rencontrai par hasard Mardrus ; il me pria aimablement de monter chez lui. Il voulait me demander de lui lire la magnifique traduction qu'il avait faite du *Livre des Morts égyptiens* sous le titre de *Toute-Puissance de l'Adepté*. J'aimais trop son style pour ne pas accéder à sa demande. Or, à chaque nouveau discours de l'adepte, l'auteur anonyme indique que l'initié brandit en face des Immortels un sceptre de lapis-lazuli, symbole de la connaissance.

Quand je pris congé de Mardrus, je lui montrai que je portais, ce jour-là, un jonc que terminait un pommeau de lapis-lazuli.

— Vous voyez, lui dis-je, que quelque chose m'avertissait de la lecture que je vous ferais.

Mardrus fut si troublé par cette coïncidence qu'il m'embrassa avec beaucoup d'émotion. Et comme cette scène se passait environ quarante ans après la première visite de Mardrus rue des Tonneliers, j'admire la constance d'une si solide amitié.

---

## Camille Mauclair

Camille Mauclair vint à Marseille vers 1908. Il était souffrant, ainsi que sa femme ; leur médecin leur avait recommandé l'air du Midi. Ils s'installèrent, boulevard des Dames, sur cette large artère qui mène de la Joliette à la gare Saint-Charles et qui est un défilé incessant de voyageurs : Levantins, chauffeurs somalis, Algériens et Tunisiens, Japonais, Indo-Chinois, tous ceux enfin qui vivent de la navigation et pour la navigation.

Camille Mauclair était un des derniers venus de la génération symboliste. Il faisait partie avec André Gide, Paul Valéry, Paul Claudel, Pierre Louÿs, de ce que j'appellerai la troisième vague de ce mouvement, si l'on veut bien considérer que la première a été constituée par les novateurs, Gustave Kahn, Gourmont, Charles Morice, Jean Moréas, etc., la seconde par les triomphateurs, Barrès, Henri de Régnier, Maurice Maeterlinck, Emile Verhaeren, Paul Adam, etc.

Mauclair avait été un des théoriciens du groupe avec un livre d'essais, *Eleusis, causerie sur la cité intérieure*, où il se faisait l'apôtre de la religion

nouvelle. *Eleusis* répondait à ce qu'avait été dix ans plus tôt *La Littérature de tout à l'heure* de Charles Morice et à ce que vulgarisait *Le Livre des Masques* de Rémy de Gourmont.

J'admirais beaucoup cet ouvrage, ainsi que les autres œuvres de Camille Mauclair : ses *Sonnettes d'automne*, qui ressemblaient aux *lieder* d'un romantique allemand qui aurait lu Verlaine ; ses contes féeriques, *Les Clefs d'or*, enfin son roman, *Le Soleil des Morts*, où il faisait un portrait de Stéphane Mallarmé, que celui-ci lut avec une certaine mélancolie, mais sans s'y sentir trahi.

Je fus donc très ému d'apprendre que Camille Mauclair venait habiter Marseille. J'étais fort désireux de le rencontrer, mais pour rien au monde je ne lui eusse demandé de lui rendre visite ; il me semblait indiscret d'écrire le premier à quelqu'un qui me semblait alors au sommet de la gloire, parce qu'il commençait d'être connu, et de le déranger pour me recevoir. Je le croisai plusieurs fois dans la rue, espérant toujours qu'un hasard heureux nous mettrait face à face.

Je croyais alors qu'un écrivain est une personnalité à part dans l'histoire du monde ; que sa personne offre un attrait particulier ; qu'il doit y avoir dans ses gestes, dans sa conversation, dans ses actes, un reflet de ce qu'il écrit ; qu'il est en dehors de la société commune et



qu'il communique par des chemins secrets à ce royaume indicible et vaste, à cette caverne des Mille et une Nuits, dont tous les poètes extraient des trésors plus ou moins perceptibles, plus ou moins éclatants, plus ou moins durables. Je parle des sentiments que j'avais dans ma dix-huitième ou ma dix-neuvième année. Depuis lors, le temps a coulé. J'ai connu et fréquenté quelques centaines d'écrivains français ou étrangers ; j'ai lu quelques centaines de biographies d'auteurs morts depuis plus ou moins longtemps. Eh bien ! je dois avouer aujourd'hui que je ne pense pas autrement et que je n'aborde aucun d'entre eux, même quand je ne l'aime pas personnellement, sans un sentiment d'estime et de respect, que je n'éprouve envers nul autre et que je ressens même vis-à-vis de débutants à peine affirmés. Il me semble toujours qu'il y a chez eux le reflet miraculeux de cette caverne vers laquelle tous se dirigent et dont bien peu reviennent chargés d'authentiques trésors. Et même quand ils sont âgés et revenus, les mains vides, de leur quête, je ne peux m'empêcher de songer avec émotion aux rêves illuminés de leur adolescence.

Ce fut finalement un de mes amis, Laurent Gébelin, qui s'occupait à Marseille de musique, qui me conduisit chez Camille Mauclair.

Je revois ce petit salon tendu d'orientales

soieries rouges et de pastels de Mauclair ; il dégageait une étrange senteur de santal, de poivre, de henné. Mauclair était un grand garçon solide, d'apparence robuste, malgré sa maladie, nordique avec ses yeux très clairs, au regard tantôt dur et impérieux, tantôt plaisant et même enfantin, et un sourire dont la bonté contrastait avec la fixité de ce regard. M<sup>me</sup> Camille Mauclair avait un profil qui rappelait celui de Sarah Bernhardt. Très brune, avec des yeux dorés entre de longues paupières à demi closes, ce qui donnait à son regard un caractère étrange et presque oriental. Le devait-elle à un long séjour qu'elle avait fait en Algérie, à Cherchell, à soigner un frère malade ? « Nul ne se promène impunément sous les palmes », a dit Goethe. Avait-elle puisé dans ces années africaines ce quelque chose de secret qui évoquait tout un univers islamique ? Elle chantait d'une belle voix grave et cuivrée, pathétiquement, les *lieder* de Schubert et de Schumann.

Bientôt j'allai une fois par semaine passer l'après-midi boulevard des Dames. J'aimais cet intérieur où il n'était jamais question que de littérature, de peinture et de musique, où il ne semblait pas que la vie quotidienne intervînt jamais. Ce n'était pas que les soucis manquassent aux Mauclair. Leur santé, à tous deux, était chancelante ; ils avaient peu d'argent et

ne pouvaient compter sur rien, ni sur personne, étant l'un et l'autre aussi isolés qu'on peut l'être sur la terre. Mais leur amour d'une vie intellectuelle et spirituelle était plus fort que tout. Ils échappaient à la médiocrité de leur existence pratique par cette ferveur à l'égard des choses de l'esprit qui est le plus sûr recours que l'on puisse avoir contre le sort.

\*

Camille Mauclair était entré dans la littérature par une courte préface sur Stéphane Mallarmé, dont l'intelligence m'avait séduit. C'était encore au temps où l'on parlait beaucoup de Stéphane Mallarmé, mais où l'on écrivait fort peu sur son compte. Pour les habitués de la rue de Rome, c'était une sorte de conspiration qui s'était peu à peu établie entre eux. Ils avaient fait de leur admiration pour l'auteur d'*Hérodiade* l'objet d'une véritable religion. Ils en étaient si fiers qu'ils ne souhaitaient pas que cette religion s'étendît au-delà de leur cénacle. On leur a reproché plus tard cette attitude ; cependant elle n'était pas répréhensible. Il est naturel, quand on choie un être de la plus rare qualité, que l'on souffre de le voir exposer à des regards hostiles, incompréhensifs ou stupides. Que de fois plus tard, quand j'ai entendu faire l'éloge de Mallarmé

par des gens spontanément incapables de distinguer un vers de lui d'un vers de Déroulède, n'ai-je pas souffert que son nom fût même prononcé par eux et n'ai-je pas regretté ces temps où son œuvre n'était pas encore divulguée<sup>1</sup> !

Plus tard, dans le roman dont j'ai parlé plus haut, Mauclair mit en scène la figure de Mallarmé ; il fut vivement critiqué par tous les symbolistes de ce qu'ils considéraient comme une sorte de sacrilège. Cela n'en était pourtant pas un. Mais on peut comprendre que les amis intimes du poète aient été gênés de le voir transformé en personnage de roman, dans un livre où l'auteur tenait lui-même sa place dans une intrigue sentimentale. Mallarmé, vis-à-vis de cet éclairage inattendu, prit une attitude conforme à son mystérieux génie. Il écrivit à Mauclair une lettre grave, douloureuse, et finalement ironique. Elle contient toutes les réserves d'une dignité qui n'avait pas à se sentir blessée et qui accepte, comme un hommage rendu à la vérité,

<sup>1</sup> Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la science des pseudo-lettrés. Après 1918, aux beaux temps du surréalisme, de jeunes *dadas* jouèrent le premier acte de *Partage de Midi*, pièce peu connue de Claudel et certainement son chef-d'œuvre, comme s'il s'agissait de la pièce d'un auteur nouveau. Ils la jouèrent, bien entendu et systématiquement, à contre-sens. Il n'y avait dans la salle que l'« *intelligenza* » la plus raffinée, la plus « avant-garde ». Personne ne reconnut la langue si typique, si caractéristique, de Claudel, en dehors de quelques très rares écrivains.

un fait que l'homme lui-même n'eût pas souhaité. Nous pouvons considérer que certaines des paroles prêtées par Camille Mauclair à Stéphane Mallarmé sont de lui ; que le tour de la conversation, rue de Rome, était à peu près tel qu'il nous est rendu dans ces textes ; que l'atmosphère ne dut pas être différente de ce qui nous est dit. Aucun des disciples de Mallarmé n'ayant voulu ou osé prendre des notes, nous sommes à peu près privés de tout renseignement direct sur les célèbres propos de l'écrivain. Si j'excepte certains souvenirs de Henri de Régnier et de André Fontainas et un journal très faible, mais qui contient cependant des indications précieuses, dues à celui qui devait devenir le gendre de Mallarmé, le D<sup>r</sup> Bonniot, nous n'avons aucun moyen de nous rendre compte du socratisme mallarméen. Si éloigné qu'il puisse être de l'original, Camille Mauclair nous en rend du moins le reflet.

Les *Sonatines d'automne* se ressentaient de cet état douloureux de la conscience qui a entouré le Symbolisme naissant et que l'on sent si poignant dans les œuvres de Régnier, de Maeterlinck et de Rodenbach, plus tard de Charles Guérin. Ajoutons qu'ils étaient tous gens du Nord. Bien que né à Paris, Camille Mauclair semble, je l'ai dit, d'origine flamande ; d'où ses premières inspirations et cette manière d'éblouis-

sement qu'il éprouva à découvrir le Midi de la France, et Marseille en particulier, éblouissement qu'il partagea avec Louis Bertrand, venu de Lorraine ; et qui contraste curieusement avec l'attitude de beaucoup de Provençaux, qui se sont repliés, au contraire, sur un monde clos et dans des teintes grises et sourdes ; comme Valère Bernard, qui a transcrit de sa ville natale des images sombres et presque *goyesques*.

Camille Mauclair se toqua même de Marseille au point de renier en grande partie l'atmosphère dans laquelle s'était écoulée sa jeunesse. « Une immense série de froissements », comme il l'a écrit lui-même, l'avait séparé de ses contemporains et de ses amis. L'affaire Dreyfus fit le reste. Quand je le connus, il venait justement de publier un roman, *L'Ennemie des rêves*, dans lequel il condamnait la façon dont les symbolistes avaient transposé les éléments de la vie. Là-dessus je n'ai jamais partagé les conclusions de l'auteur.

Il y a des esprits qui sont faits pour la contemplation et la vie intérieure et d'autres pour l'action. Il y en a même beaucoup, comme Maurice Barrès, qui peuvent parfaitement alterner ces deux formes d'activité sans s'amoindrir, ni interrompre définitivement le libre cours de l'une ou de l'autre. C'est, à mes yeux, par erreur que l'on a fait du songe l'ennemi de la vie. Il est vrai que beaucoup de jeunes poètes se trouvent tota-

lement dépourvus de résistance et de discrimination à l'égard du réel, par suite de leur inaptitude physique, de leur timidité ou d'une susceptibilité ombrageuse. On en a profité pour donner à l'amour du rêve comme origine une sorte de faiblesse morale, de discrédit initial, comme si Shakespeare ou Dante n'avaient pas fait de cette inspiration la plus riche source de leur épanchement spirituel. De même, une vive activité financière et constructive a été souvent conduite par des hommes d'une très grande débilité et qui avaient simplement le don d'évaluer le degré de résistance du possible à leurs combinaisons abstraites. Sur tous ces phénomènes de l'activité de l'esprit et de ses préférences, on a accepté les solutions les plus paresseuses et les antinomies les plus faciles. C'est toute une révision des valeurs intellectuelles qu'il y aurait à établir.

Après *l'Ennemie des femmes*, qui fut une sorte de rupture avec le symbolisme, Camille Mauclair s'éloigna de plus en plus de ses anciennes convictions. Mais je n'ai pas ici à faire l'historique de son évolution. Mon seul propos est d'évoquer des souvenirs qui me sont toujours chers, bien que je doive noter que ces souvenirs font partie inhérente de ma jeunesse symboliste et que j'y mêlais Mauclair au moment même où celui-ci fuyait l'esthétique de son groupe.

Il me parlait longuement de Mallarmé qu'il vénérât comme les autres ; et d'Elémir Bourges que je ne connaissais pas encore et dont il m'apprenait la vie austère et merveilleuse ; et de Maurice Maeterlinck, avec lequel il venait de se brouiller ; et de Stuart Merrill, un des seuls dont il gardât un bon souvenir ; et guidé par lui, je croyais me mêler à cette société qui me semblait alors la plus précieuse de toutes. Si je l'avais fait en réalité, peut-être n'en aurais-je pas gardé un souvenir aussi vivace, aussi ému, mais parce que j'y pensais de loin, que j'en avais rarement des échos, je la purifiais à ma guise et je n'en voyais que les lumières. La plupart des autres, — ceux qui l'ont connue, — ne se sont souvenus que de ses ombres. Toutefois, j'ai toujours trouvé dans les propos de Henri de Régnier et de Stuart Merrill, entre autres, la même sympathie attendrie.

\*

Nous allions souvent, les Mauclair et moi, passer l'après-midi dans une maison de campagne, située près de Marseille et où ma famille habitait l'été.

C'était une suite de petites terrasses fleuries et superposées, qui s'étendait le long d'un canal et aboutissait à une longue avenue de peupliers. Au milieu de la seconde, un bassin rond élançait



vers le ciel son jet d'eau jaseur. Sur la droite, une porte ronde s'ouvrait dans un mur monumental de cyprès taillés. A l'automne, ce jardin prenait son caractère le plus saisissant. Les collines de Saint-Loup, qui fermaient l'horizon et qui s'en allaient, par de larges ondulations, dans la direction de l'île Maïre, s'enveloppaient d'une mousseline de soie à laquelle se mêlaient les volutes des fumées. Le crépuscule descendait vite sur ce coin du monde : la première terrasse était toute constellée des feuilles de platanes qui se repliaient sur elles-mêmes et s'enroulaient comme des coquillages inconnus. Plus bas, on voyait s'ouvrir les chrysanthèmes d'or et de safran ; fleurir les sauges, les balsamines ; s'effeuiller les derniers tritomas. Une léthargie voluptueuse montait du sol avec l'odeur des branches brûlées et du brouillard naissant. Tout se préparait à ces grandes métamorphoses qui font cette période de l'année la plus angoissante de toutes.

Camille Mauclair était lié pour moi à cette saison, comme l'étaient Henri de Régnier ou Georges Rodenbach. Il l'avait si bien chantée ! J'avais le sentiment, étant avec lui, qu'il me rendait plus clair le mystère de cette transformation que j'ai toujours chérie. Dans cette demi-ombre humide, au bruit léger, insistant, ininterrompu des feuilles qui tombaient, nous avions

tous trois le sentiment de suivre de très près l'un de ces mystères antiques qui associent au drame des éléments la participation religieuse de la conscience humaine.

Du moins, est-ce ainsi que je nous représente, errant sur ces terrasses successives, M<sup>me</sup> Mauclair, svelte et rapide, le visage caché derrière une épaisse voilette, son mari, vêtu d'un ample manteau à pèlerine, et moi, dont je ne peux percevoir l'image, les accompagnant, jusqu'à un étroit ruisseau où l'on voyait, entre les feuilles d'or des peupliers et les feuilles noires des catalpas qui le jonchaient, se décocher et filer de charmantes et sveltes couleuvres d'eau.

---

## Z

Nos amis ayant les uns après les autres quitté Marseille pour la capitale, — et ce refrain reviendra encore dans ces souvenirs, — je me sentais plus tristement rejeté à l'écart et comme en marge de la vie.

De nouveaux camarades, cependant, s'étaient joints à Théodore Lascaris et à moi. L'un d'entre eux, que j'avais perdu de vue pendant quelque temps, avait été mon professeur de rhétorique, au temps déjà lointain où je préparais avec indifférence de vagues examens.

Gabriel Ancey, qui était devenu directeur de l'ancien collège des Jésuites où il avait enseigné, avait une activité si prodigieuse qu'un pareil travail et une responsabilité aussi lourde ne l'empêchaient ni de lire, ni de composer des ouvrages, ni de visiter des jeunes gens comme Lascaris et moi. De temps en temps, il était pris d'une sorte de maladie curieuse que je n'ai jamais vue chez aucun écrivain. On eût dit qu'il prenait un chemin nouveau dans une forêt et qu'il y cueillait toutes les fleurs qu'il y trouvait

jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus ; après quoi, il en prenait un autre. Ce fut ainsi qu'à un moment donné de sa vie il écrivit des contes. Il les signait généralement Palafite et les publiait dans le *Journal de Marseille*. C'étaient de brèves histoires dans lesquelles l'auteur traitait un problème quelque peu philosophique et le résolvait avec une science moqueuse et narquoise. Tantôt, c'était une histoire de l'âge de pierre, tantôt au contraire une anticipation, ou bien il tirait d'un récit biblique ou d'un conte mythologique un enseignement neuf et inattendu. Ses petits contes nous amusaient énormément et nous aurions aimé que Palafite Ancey les publiât en volume, mais il s'y refusait par modestie, par indolence à l'égard de ce qu'il faisait et aussi parce qu'il estimait que la situation officielle qu'il occupait ne lui permettait guère de s'abandonner aux fantaisies d'une carrière indépendante. D'ailleurs Palafite cessa brusquement de conter, et il fut remplacé par un auteur dramatique qui se mit à écrire avec une rapidité extraordinaire des comédies en trois ou quatre actes qu'il venait nous lire et qui témoignaient à la fois des ressources d'un dialogue plaisant, concis et vigoureux, et d'une vision très particulière des conflits humains. Nul doute que si Gabriel Ancey avait voulu refaire ses pièces, les adapter à l'optique un peu spéciale de la scène, enfin

se donner quelque mal pour elles, il aurait réussi à les faire jouer. Mais là encore la chose faite, il s'en désintéressait. Il travaillait vraiment pour le plaisir de créer et sans souci de la moindre renommée. Je n'ai jamais vu à un auteur pareil dédain de l'opinion. Les écrivains désintéressés qu'on nous propose comme des exemples de détachement n'en sont pas moins des gens qui ont fait quelque chose pour atteindre le public. Pour Ancey, son public était constitué par Lascaris, moi et deux ou trois autres personnes. Notre approbation lui suffisait. D'ailleurs la veine dramatique s'arrêta également sans laisser de traces et notre ami, très bon helléniste, se consacra à des travaux philologiques sur les origines de la langue grecque, où il voyait des racines pélagiques et monténégrines. Il eut à ce sujet de savantes discussions avec des confrères chatouilleux et des amis naturellement malveillants, car il semble bien qu'aucune science rende le caractère plus susceptible que la philologie. Je crois que cette passion fut la dernière qu'ait ressentie mon ami Ancey et qu'il s'y consacre encore avec la même sagesse et la même ténacité dans un coin perdu d'Aix-en-Provence.

Ancey, Lascaris et moi, nous nous rencontrions souvent. D'autre part, je m'étais lié avec un ancien ami de Gilbert de Voisins qui s'était finalement brouillé avec lui et qui continuait à

vivre à Marseille comme nous. Félix-Henri Michel, qui se destinait à l'art dramatique, était un de ces jeunes gens qui aiment plus que tout la littérature et qui passent leur vie en projets. Le théâtre lui paraissait la chose la plus passionnante du monde. Il avait un culte extraordinaire pour Antoine. Il a fini par devenir son secrétaire, à l'Odéon, où il est resté après le départ de son patron. Il y a fait jouer une adaptation du *Grillon du foyer*, de Dickens, qui eut un très grand succès.

Félix-Henri Michel nous amena un de ses amis, Alfred Meynard, qui devait par la suite faire une carrière dans le journalisme, en Indochine. Nos rencontres et nos conversations nous donnèrent le désir d'écrire un roman en commun. C'était au moment où venait de paraître un roman comique et policier qui s'appelait *X* et qui avait pour collaborateurs Tristan Bernard, Pierre Weber, Georges Auriol et Willy, si j'ai bonne mémoire. Mais notre roman devait avoir une supériorité sur *X*, d'abord celle de s'appeler *Z*, ensuite de n'obéir à aucun plan préétabli. Nous avons fait choix d'un nombre de personnages portant des noms inouïs. Et chacun de nous devait écrire ensuite la première phrase et la dernière de son chapitre. Ces chapitres étant rangés par ordre, il fallait établir le sien en se basant sur la dernière phrase du précédent.

Ni ordre, ni suite logique dans le temps ni dans l'espace, n'étaient exigés. Il s'ensuivit une série de morceaux d'une cocasserie invraisemblable, d'autant plus que Miomandre, qui, habitant alors Paris, avait été invité à collaborer avec nous, nous envoya une série d'aventures d'une drôlerie invraisemblable que j'ai conservées et qui ont dû rester dans quelque tiroir. Le plus amusant était que, dans ces fragments où chacun s'abandonnait à la fantaisie la plus folle, on retrouvait exactement les mêmes tendances personnelles que lorsque nous avions à traiter un problème moins extravagant. La palme de cette fantaisie revenait à Miomandre.

Le principal personnage de cette œuvre s'appelait M. Heaulx. Nous lui avons donné ce nom par un goût extrême du classicisme, car c'est celui qui déplace le minimum de sons avec le maximum de lettres.

Lascaris avait inventé dans une ville appelée Lustrine-sur-Manche, qui était, bien entendu, un petit port voisin du Havre, la création d'un minuscule Jockey-Club qui avait pour membres un petit employé de banque de la ville, un garçon boucher et un cul-de-jatte sans emploi. Ils représentaient à eux trois les seuls aspirants au dandysme, au snobisme et à la vie sportive de leur cité. Ils se réunissaient, je me souviens, dans la chambre de l'employé de banque, pièce si minus-

cule que deux hommes seuls pouvaient y tenir ; le cul-de-jatte n'ayant pas de place, on l'accrochait à un clou planté dans la haute cheminée. Ainsi installés, nos trois élégants discutaient gravement des nouvelles mondaines de Paris, de Londres, de Rome et même de Lustrine-sur-Manche.

Il est bien regrettable que *Z* n'ait jamais été continué. Ce serait un bon répertoire de folies de jeunesse. Félix-Henri Michel et Alfred Meynard se fatiguèrent après le premier chapitre, Gabriel Ancey après le second, Lascaris et moi après le troisième. Miomandre continua seul longtemps de nous envoyer des épisodes qui nous ravissaient. La vue de notre découragement le découragea à son tour. Que de chefs-d'œuvre analogues se sont ainsi perdus parce qu'on a toujours trop de motifs de s'abandonner de gaieté de cœur à un travail heureusement démuné de raison !

---



## 6, Rue des Tonneliers

C'est toujours à la rue des Tonneliers que mes souvenirs me ramènent. Je m'y suis vraiment éveillé à la vie ; à celle de la conscience, tout au moins.

Parfois, le soir, avant de m'endormir, j'emprunte les chemins brumeux de la mémoire et je me dirige à travers les rues de Marseille, vers le logis de ma jeunesse. Il fait nuit ; tout repose. L'escalier me paraît plus petit et plus étroit. Je me glisse dans l'appartement. Qu'il est vide ! Tous ceux que j'aimais, tous ceux qui veillaient sur moi et qui m'associaient à leur existence sont morts. C'est à eux d'abord que je pense avant de reprendre possession de ma chambre et de m'asseoir dans l'unique fauteuil qu'elle contenait.

Il y avait toujours sur le lit une pile de livres, de journaux et de manuscrits. Le soir, je les prenais en tas et je les transportais sur un guéridon Louis-Philippe, à dessus de marbre, malcommode et quelque peu oscillant, sur lequel je travaillais. A droite, une étagère du même style,

accrochée au mur, portait quelques menus bibelots, entre autres, des chalets suisses et de ces vaches ou chamois aux pattes fines, sculptées par les sculpteurs sur bois de la montagne. Ma mère les avait rapportés de Genève où elle avait fait son voyage de noces. Je me représentais, grâce à ces objets et à travers ses récits, toute une Suisse que je devais retrouver beaucoup plus tard, à peu près telle que je la rêvais alors.

J'ai toujours eu besoin d'avoir auprès de moi les photographies de mes amis ; ils jouent un rôle de dieux lares. Vivants ou morts, leur présence m'est nécessaire ; de leurs visages vient à moi un afflux actif qui me ramène à ma vraie nature, solitaire, mais hostile à toute orgueilleuse ou malveillante solitude, et qui a besoin de se baigner dans l'immense sympathie de l'univers. Une quinzaine de ces portraits flottait alors au gré d'un cadre de cuivre à qui des mauvaises conditions congénitales ne permettaient pas d'être vraiment fixé quelque part. Ainsi, rien de ce qui m'entourait ne semblait avoir de base très solide ; peut-être cela m'a-t-il rendu service, en me donnant l'excellente habitude de pouvoir travailler tranquillement dans le sentiment de l'instable.

Ce fut dans cette chambre que Gilbert de Voisins, Erlande, Théodore Lascaris, Guillaume Monod de Montricher, François de Gaffory et

moi, nous fondâmes *Méditerranéenne*, l'aînée de cette famille de revues dont les cadettes devaient s'appeler *Le Feu* et *Les Cahiers du Sud*; qu'André Gide vint me surprendre, un jour de mai 1896; que Joachim Gasquet me lut son *Narcisse* et *Il y a une volupté dans la douleur*; que Francis de Miomandre passa pendant près de sept ans toutes ses fins d'après-midi.

J'étais rapidement devenu le jeune homme qui, à Marseille, représentait le Symbolisme; il y en avait dans plusieurs villes de France. Aussi, quand un de mes contemporains ou un écrivain plus âgé faisait escale à Marseille, venait-il me rendre visite. Cela frappa, un jour, Marius et Ary Leblond, au cours d'un voyage. « Vous devriez, me dirent-ils, faire un roman de votre vie méridionale et de ces rapports que vous entretenez avec les hommes de lettres, de cette alternance de solitude et de visites. » Mais il n'y avait pas là, à mes yeux, matière à roman; tant de vie brassée ne pouvait aboutir qu'à quelques souvenirs légers et volatils, comme cette poussière de fumée qui repose quelques heures, au fond d'un cendrier...

J'ai déjà fait le récit de nos rencontres avec Saint-Georges de Bouhélier et sa femme. Aix déléguait à Marseille, non seulement Gasquet, mais Joseph d'Arbaud et J.-M. Demolins; Toulouse, Marc Lafargue, Jacques et Marie Nervat,

Stuart Merrill, Adolphe Retté, Jean Carrère, Eugène Montfort, Maurice Le Blond, Paul-Louis Garnier, Maurice Beaubourg, André Ruyters, Henri Ghéon, Claude Farrère, Xavier de Magallon, Sébastien-Charles Leconte, Louis et Auguste Aurenche, passaient à Marseille ou y revenaient. Plus tard, ce furent Henri de Régnier et Gérard d'Houville, Jean-Louis Vaudoyer, François Fosca, Victor Ségalen, Jean de Pierrefeu, Guy Lavaud...

C'était toujours une heureuse émotion pour moi quand je voyais arriver l'un ou l'autre. Une personnalité nouvelle se révélait, avec ses idées, ses points de vue personnels, avec ses peintures de la vie, ses renseignements sur tel ou tel : j'avais besoin de ces échanges qui multipliaient mes contacts avec le monde des lettres.

Un de ces premiers visiteurs fut Gabriel Sarrazin. Nous l'aimions d'avoir écrit deux livres sur la poésie anglaise romantique et un roman mythique, *Mémoires d'un Centaure*, dont le sujet était fort beau, mais auquel manquait cette force dans le style et dans le mouvement qui fait seule les romans durables. Il y avait je ne sais quelle liquidité, quelle absence d'ombres et de lumières, dans le narré de Gabriel Sarrazin.

Erlande lui avait envoyé ses premiers essais poétiques. Gabriel Sarrazin se prit d'enthousiasme pour eux. Il vit en Erlande un jeune Shelley provençal. Il était alors juge de paix à Nouméa.

En revenant en France, il s'arrêta à Marseille et nous donna rendez-vous.

C'était un petit homme maigre, sec, nerveux, débordant d'exaltation et d'optimisme ; émotif à l'extrême, affectueux, toujours prêt à se dévouer et à retentir. Il avait le regard asymétrique, une courte barbe poivre et sel, les traits déjà ravagés. Il s'étonna de trouver dans un coin de province française un groupe de tout jeunes gens à ce point épris de Shakespeare et de poésie anglaise, de tragédie grecque et de musique allemande, et nous manifesta une vive amitié.

Si vive que, quelques mois après, une revue qui s'appelait *L'Art et la Vie* nous consacra un article à la fois élogieux et amusé ; nos premiers ouvrages, nos physionomies, nos caractères y étaient sérieusement étudiés. C'était la première fois que Paris s'occupait de nous. Il le faisait par la voix d'un aîné déjà connu, M. Firmin Roz, que je ne devais rencontrer que bien longtemps après.

Gabriel Sarrazin appartenait au même groupe d'écrivains qu'Elémir Bourges, Odilon Redon, Emile Hennequin ; c'est-à-dire des écrivains et des artistes qui voulaient sortir les lettres et la peinture de l'ornière du réalisme et leur rendre leur signification éternelle. Ces vues nous touchaient beaucoup. Nul doute que si Gabriel Sarrazin avait eu le beau don d'écriture de Bour-

ges, les *Mémoires d'un Centaure* seraient aujourd'hui sur le même plan que *Le Crépuscule des dieux* ou *Les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

Vibrant, exalté, Sarrazin nous parlait de ces amis-là et des autres : Louis Le Cardonnel, Eugène Hollande, Firmin Roz. Il nous peignait la funeste après-midi au cours de laquelle Emile Hennequin, en se baignant dans la Seine, frappé d'une congestion, s'était noyé. Cet Emile Hennequin aurait pu devenir un des hommes éminents de sa génération. De fait, il a laissé deux ouvrages de critique « scientifique », qui sont d'un esprit de premier ordre : ses portraits d'Edgar Poe, de Tourguéniéff, de Dickens, de Dostoïewski n'ont pas vieilli. Dès 1887, l'essentiel sur ces auteurs était déjà dit.

En évoquant cette tragique journée, Gabriel Sarrazin la revivait au point d'en avoir les larmes aux yeux.

Lorsqu'il nous quitta, Gabriel Sarrazin se rendit près de Lyon. Il y rencontra une jeune fille dont il s'éprit passionnément. Ses parents ne voulurent pas entendre parler d'un mariage entre eux, estimant la position de Gabriel Sarrazin trop peu fortunée pour qu'il eût le droit d'épouser leur enfant. Il en eut un grand désespoir. C'était une de ces âmes ardentes qui se donnent pour toujours. Il repartit, le cœur brisé, ne pouvant

écrire à la demi-recluse qu'il aimait, ni rien recevoir d'elle. Cependant, il voulait lui adresser de loin en loin un message secret, qui lui permît de savoir qu'il l'aimait toujours. Il me demanda conseil. Comment correspondre avec la jeune fille sans que ses parents en fussent avisés ? Sarrazin avait convenu avec sa fiancée secrète d'un signe presque invisible qui pouvait être ajouté au nom de sa famille sur la suscription d'une enveloppe. Mais que mettre dans l'enveloppe ? Je finis par obtenir d'un fabricant d'huiles une liasse de « prix courants ». Cela ne pouvait éveiller aucun soupçon... De temps en temps, la jeune Lyonnaise se voyait recommander tel ou tel échantillon d'huile d'olive pure pour la cuisine ou pour la salade. Elle savait ainsi que son ami ne l'oubliait pas. Jamais prospectus aussi commercial n'avait été chargé d'un aussi riche potentiel romanesque. Mais c'était tout de même le fruit sacré consacré à Pallas-Athéna, l'essence qui nourrit les lampes d'autel, et non quelque médiocre produit, qui alimentait la flamme sacrée entre ces deux êtres d'élite, pareils aux héros d'un poème de Tennyson.

Plus tard, Gabriel Sarrazin revint ; sa situation s'améliora ; il put épouser la jeune fille et vivre avec elle de longues années de bonheur. Il publia ensuite un beau livre sur les romantiques polonais et un recueil de poèmes en prose, *La*

*Montée...* Il est mort il y a peu de temps. Et quand je relis quelque page de lui ou que je me souviens de ses propos exaltés, je revois la minuscule étoile pointée dont il faisait suivre un certain nom sur le prospectus d'une huilerie de Marseille, que je connaissais bien et qui bourdonnait derrière la rue de la République, dans un quartier tortueux et sale, où l'on glissait sur des pavés toujours gras, dans une épaisse odeur oléagineuse de machines et de savon.

---



## L'œuvre d'une génération

Quand les années ont suivi leur pente, quand ce présent dont on a fait partie a pris sa place dans les ombres du passé, comme la femme de Barbe-Bleue, entre ses sœurs déjà disparues, au fond du cabinet silencieux, on aimerait pouvoir juger son époque et donner sa place exacte à la génération avec laquelle on a couru sa chance. Mais Autrefois est moins stable encore qu'Aujourd'hui, — à cette différence près qu'ils dessinent, l'un et l'autre, des tracés bien dissemblables dans l'éternel devenir du Temps.

Alors que Maintenant se fait mécaniquement et fatalement Hier, avec la rigueur monotone d'un chronomètre qui découpe, heure à heure, les semaines et les jours, ce qui constitue l'étrange figure du révolu, tantôt se ranime et tantôt disparaît, tantôt s'illumine ou s'obscurcit, ou soudain prend une forme tout inattendue, selon l'éclairage imprévisible qui lui communique son aspect nouveau. — Réfléchit-on aux milliers d'images différentes de Shakespeare qu'il a fallu pour créer cette image de Shakespeare qui est celle de nos

contemporains ? — Le Passé est plus mobile que le Présent.

Il m'arrive ainsi de m'interroger sur ma génération, — celle des hommes de 1900. Qu'avait-elle à dire ? Et qu'a-t-elle dit ? Quelle a été sa mission ? En quoi a-t-elle été différente des autres ? Que laisse-t-elle derrière elle, que peu aient vu jusqu'ici et qui paraîtra sans doute évident — mais toujours variable — aux historiens littéraires de l'avenir ?

Comme je l'ai dit déjà, elle a été trop complexe pour porter une étiquette, — comme le romantisme, le symbolisme ou le surréalisme. Elle gardera, je pense, ce nom « les Hommes de 1900 ».

Quand elle est apparue, discrètement comme il arrive aux générations que n'amène pas une catastrophe, au premier soleil du siècle, on lui a reproché de manquer d'originalité. Il faut dire qu'on juge l'originalité d'un individu ou d'une époque, non à son caractère autonome, mais à une certaine excentricité qui attire les regards et retient l'opinion. — Ni Charles Nodier, ni Gérard de Nerval n'ont paru originaux, mais le Hugo de *Hernani* ou Pétrus Borel. Au temps du symbolisme, on faisait des gorges chaudes de l'*Istar* de Joséphin Péladan ou du *Thé chez Miranda* de Moréas et de Paul Adam, — mais on ignorait ce récit parfait : *Valbert*, de Wyzewa.

Notre réserve nous a nui. Nous formions un

groupe d'écrivains nouveaux, mais que rien ne signalait à l'attention publique : ni gilets rouges, ni néologismes. Nous nous efforcions simplement d'exprimer une conception du monde qui nous appartînt en propre. Alors que les naturalistes, qui imitaient Flaubert et les Goncourt, faisaient figure d'originaux, — ou les symbolistes, qui continuaient Verlaine et Mallarmé, — nous semblions recommencer quelque chose. Or, nous cherchions seulement à donner une forme personnelle à des états de conscience et à une façon de penser et d'agir qui nous fussent communs à tous.

Cependant, en examinant les choses de très près, on doit constater que si les premiers ouvrages qui ont caractérisé notre temps, — et les premières revues où il s'est manifesté, — ont pu donner aux lecteurs une idée assez énergique de nos tendances, en revanche ce mouvement ne conserva pas longtemps une liberté aussi évidente. Il se fit un certain effacement général des contours ; on revint à des formules moins originales ; on se rattacha à une tradition plus régulière, car on vivait sans doute dans une époque qui tendait à une neutralisation des idées et des couleurs.

De 1896 à 1902, la poésie l'emporta, et dans la prose, une forme de récit lyrique ou philosophique. Il se fit ensuite un retour au roman

d'analyse ou au roman de mœurs, plus conformes au génie national. Que je pense aux *Nourritures terrestres*<sup>1</sup>, à *Jacinthus*<sup>2</sup>, à *La Mort du grave et du voluptueux Narcisse*<sup>3</sup>, à *La Villa Sans Maître*<sup>4</sup>, à *Pour l'Amour du Laurier*<sup>5</sup>, à *Marie Donadiou*<sup>6</sup>, à *La Route Noire*<sup>7</sup>, à *Tancrede*<sup>8</sup>, à *Chair*<sup>9</sup>, je vois un ensemble d'œuvres très différentes des romans qui allaient les suivre et plus proches de *Simon le Pathétique*<sup>10</sup>, de *Nadja*<sup>11</sup>, du *Paysan de Paris*<sup>12</sup> ou de *Deuil pour Deuil*<sup>13</sup>, qui devaient paraître, soit à la veille de 1914, soit aux environs de 1925.

Mais, encore un coup, quels sont les traits marquants des œuvres typiques du XX<sup>e</sup> siècle à son aurore ?

Il y a d'abord dans l'esprit des hommes de 1900 un point que j'estime capital. Quelqu'un a écrit de Goethe qu'il était « un mystique voué

<sup>1</sup> ANDRÉ GIDE.

<sup>2</sup> EMMANUEL SIGNORET.

<sup>3</sup> JOACHIM GASQUET.

<sup>4</sup> EUGÈNE ROUART.

<sup>5</sup> GILBERT DE VOISINS.

<sup>6</sup> CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

<sup>7</sup> SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

<sup>8</sup> LÉON-PAUL FARGUE.

<sup>9</sup> EUGÈNE MONTFORT.

<sup>10</sup> JEAN GIRAUDOUX.

<sup>11</sup> ANDRÉ BRETON.

<sup>12</sup> LOUIS ARAGON.

<sup>13</sup> ROBERT DESNOS.

à la contemplation de l'extériorité »<sup>1</sup>. Cette mystique des rapports de l'âme avec le naturel (par opposition au surnaturel), — ou si vous préférez, ce prémysticisme, — ou encore, cette recherche d'un état de grâce profane n'avaient jamais trouvé leur place dans la littérature française (sauf en de rares pages des *Réveries d'un Promeneur solitaire* ou d'*Obermann*). Ils forment à mes yeux l'essentiel de nos lettres à dater de 1895.

J'ai souvent rêvé de réunir une anthologie des textes qui illustreraient les sentiments auxquels je fais ici allusion. On tirerait d'abord d'innombrables exemples de *A la Recherche du Temps perdu*. Il semble même que nul n'a exprimé aussi profondément, ni aussi clairement que Marcel Proust ce mysticisme contemporain, ce mysticisme inconnu à nos prédécesseurs, qui apparaît chez lui sous des aspects bien différents et dont l'explication forme tout *Le Temps Retrouvé*. Obéissant à une inspiration différente, ce mysticisme nouveau imprègne le *Récit de Ménalque* et de nombreuses pages des *Nourritures terrestres* ; on le trouve chez Saint-Georges de Bouhéliet et chez Eugène Montfort, chez Emmanuel Signoret et chez Joachim Gasquet, chez Léon-Paul Fargue et chez Charles-Louis Philippe. D'autres ne l'ont exprimé pleinement que plus tard, comme Francis

<sup>1</sup> ERNST-ROBERT CURTIUS.

de Miomandre (*Samsarâ*). Il rayonne dans les plus belles pages de Jules Romains (voir en particulier tout ce qui touche à Jallez et à Jerphanion) et de Georges Duhamel, de Jean Giraudoux et de Charles Vildrac, de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier. Sous une apparence plus sentimentale, — et même dans un certain sens *cathare*, — on l'entrevoit jusque dans *Les Bien-Aimées*, de Jérôme et Jean Tharaud. Enfin, il a pris son sens absolu, qui est le sens chrétien, chez un Henri Bremond, un Paul Claudel, un Charles Péguy, un Charles du Bos.

Si l'on cherchait des sources à cette mysticité du présent, à cette divinisation de la vie réelle, on la découvrirait peut-être chez Novalis, Emerson et Walt Whitman, que notre génération a lus avec passion. Et j'ajouterai pour mon compte le nom de Jean-Paul Richter, tandis que Schelling enivrait Erlande. Mais les « sources » ne font jamais que fortifier dans un élan vital personnel les esprits préparés à les aimer ; elles les abreuvent, elles ne les suscitent pas. On demeure indifférent à toute œuvre où l'on ne retrouve rien de soi. Admirer, c'est se reconnaître.

Si nous n'avions rien éprouvé, les uns ou les autres, à la lecture de Novalis, d'Emerson, de Walt Whitman, — ou de Jean-Paul et de Schelling, — comment aurions-nous été à ce point par leur révélation transportés ?

Nous sortions d'une époque d'âpre et désespéré pessimisme. Il nous semblait qu'avec lui le XIX<sup>e</sup> siècle emportait ces vapeurs fuligineuses qui l'avaient accompagné dès sa naissance. Chacun de ses poètes avait, plus ou moins (sauf Hugo), dit à son tour ces quatrains de Baudelaire :

*O Mort! vieux capitaine, il est temps!*

[*Levons l'ancre!*

*Ce pays nous ennuie, ô Mort! [Appareillons!*

*Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,  
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons!*

*Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte!  
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,  
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel,*

[*qu'importe?*

*Au fond de l'inconnu pour trouver du Nouveau!*

ou de Leconte de Lisle :

*Et toi, divine Mort où tout rentre et s'efface,  
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé,  
Affranchis-nous du Temps, du Nombre et de l'Espace  
Et rends-nous le repos que la vie a troublé!*

Ce siècle, qui avait commencé par René, se terminait avec des Esseintes, en passant par Rolla, Julien Sorel, Frédéric Moreau, Robert Greslou et Bazouge. L'heure était venue, nous semblait-il, de nous réconcilier avec la vie. « A

travers indistinctement toute chose j'ai éperdument adoré », disait Gide. Avec quelle frénésie sacrée Claudel n'allait-il pas célébrer le monde, œuvre de Dieu ! A quel sentiment de satisfaction générale la béatitude de vivre n'entraînerait-elle pas Georges Duhamel !

Ce qui me frappe aussi dans ces premières manifestations du XX<sup>e</sup> siècle, c'est l'amour renaissant de la nature et le sens de la philanthropie sociale. Un panthéisme exalté envahit la poésie ; le goût de la solidarité humaine se manifeste dans plus d'un ouvrage. Nous les avons observés au sujet de Maurice Magre ; bien d'autres les ont exprimés. Ce panthéisme devait aboutir à la comtesse Mathieu de Noailles, qui l'a littéralement épuisé. Nous pouvons constater, en effet, que lorsqu'un état d'esprit épars dans un groupe a trouvé une forme, chez un écrivain ou chez un artiste, parfaitement adéquate au tempérament de celui-ci, il l'exploite au point de le tarir autour de lui. M<sup>me</sup> de Noailles a, pour de longues années, annihilé le panthéisme et l'amour de la nature. Ils disparaissent à peu près de notre littérature à l'époque où elle leur communique leur maximum d'expression.

Mais le sentiment d'amitié humaine est resté. Comparez le jugement porté sur notre espèce par Guy de Maupassant, Huysmans, Henry Céard et tous les disciples de Zola ; l'indifférence à son



égard d'un Rémy de Gourmont, d'un Régnier, d'un Jean Moréas, l'ironie de Laforgue, le mépris souverain de Barrès ou de Félix Fénéon, à l'ardeur de sympathie de Valéry Larbaud, de Luc Durtain, à la fraternité brûlante d'Elie Faure, à l'enthousiasme des « unanimes », et vous verrez l'opposition de deux mondes.

Charles Vildrac écrit :

*Dans tous mes gestes d'aujourd'hui  
Qui sont mes gestes de chaque jour,  
Je n'ai pas pu mettre d'amour.*

Et Georges Duhamel :

*Tous ces longs moments qui sont ta vie même  
Tout cela peut-il m'être indifférent ?*

Et René Arcos :

*Rien n'est perdu puisqu'il suffit  
Qu'un seul de nous dans la tourmente  
Reste pareil à ce qu'il fut  
Pour sauver tout l'espoir du monde.*

Et Pierre-Jean Jouve :

*Tu ne médieras plus de l'humain,  
Car il a l'infini sans partage,  
Car il voit le sublime exister.*

Et Jules Romains :

*Ils auront beau pousser leur crime ;  
Je reste garant et gardien  
De deux ou trois choses divines.*

Depuis quarante-deux ans, le XX<sup>e</sup> siècle, on le voit, n'a fait que développer les idées et les sentiments d'un petit groupe d'hommes qui eurent, à de rares exceptions près, leurs vingt ans vers 1900 et dont l'originalité apparaîtra d'autant plus que l'histoire littéraire de notre époque sera mieux éclairée.

---

## Départ pour Paris

Cependant les années avaient passé. Les uns après les autres, mes amis avaient quitté la Provence. Emmanuel Signoret était mort ; Guillaume Monod de Montricher, qui aurait dû devenir professeur de sciences naturelles dans une université et dont l'amour qu'il éprouvait pour les pierres et les coquillages me ravissait, avait accepté d'entrer dans l'Administration coloniale et vivait au Tonkin. Je ne voyais plus Joachim Gasquet. Il avait acheté, après la mort de son père, un petit château à Eguilles, près d'Aix-en-Provence, et quand il n'y vivait pas, il faisait de longs séjours à Paris ou voyageait à travers l'Europe ; en Italie, avec Xavier de Magallon, en Pologne, avec ses amis Rohozinski. A Paris aussi, Albert Erlande avait suivi Gilbert de Voisins ; Miomandre, Camille Mauclair. Le temps me semblait de plus en plus long.

Nous demeurions assez isolés à Marseille, Théodore Lascaris, Gabriel Ancey et moi. Mais Gabriel Ancey était très occupé. J'avais avec Lascaris le sentiment que ce grand fleuve que

l'on nomme la Vie emmenait tous nos camarades et les transportait bien loin ; alors que nous demeurions l'un et l'autre au même point, rivés par le Destin à un pieu fiché dans le sol phocéén.

De loin en loin, nous recevions une lettre de tel ou tel. Généralement, on nous oubliait. Un soir, Erlande m'écrivit d'un café : « Le garçon qui me sert, me disait-il, a le même prénom que toi. Cela me fait me souvenir de ton existence, etc., etc. » Nous croyions être amarrés à un solide poteau ; non, nous allions à la dérive, avec la sensation que nos amis gagnaient le monde, et nous, une solitude et une inaction définitives.

La vie qui commence dégage des vapeurs asphyxiantes ; elles corrompent la mémoire. Pour nos compagnons de la veille, pour les collaborateurs de *Méditerranéenne*, qui s'étaient envolés vers un ciel plus libre (du moins le supposions-nous), nous étions des attardés, des provinciaux. On ne s'occupait plus guère de nous.

Tous les après-midis, Lascaris et moi, nous allions faire le tour de la Corniche et nous revenions par le Prado ; quelquefois, nous errions sous les ombrages du parc Borély ; nous avions nos stations de choix : le bosquet de Diane ; une petite allée écartée, où nous écoutions, par les longues soirées de mai, chanter les rossignols et

qui en portait le nom dans nos propos ; la terrasse qui domine le château et où s'éploient des pins magnifiques dont plongent dans l'air leurs pennes aquilines.

Je dois, me semble-t-il, beaucoup à ce jardin que j'ai décrit souvent, et, en particulier, dans le *Reste est Silence*... Il m'a donné à la fois le goût de l'ordre et de l'exaltation, l'habitude de me retirer dans un bel endroit, loin du tumulte de la vie, pour mieux réfléchir à elle.

Ces promenades et nos conversations nous protégeaient de l'aigreur. L'hérédité hellénique de Lascaris et mes origines provençales nous avaient de bonne heure donné le pli de juger des choses, — même de celles qui nous concernaient, — comme si elles se passaient en dehors de nous ; nous en demeurions les spectateurs. Nous discussions indéfiniment des mêmes thèmes : la tragédie grecque, la poésie shakespearienne, les lois du roman, Stendhal et Dostoïewski, les problèmes diplomatiques (Lascaris discourait indéfiniment sur le rôle de Cavour ou sur la route des Indes). Mais bien d'autres préoccupations se mêlaient à nos propos, d'où les potins mêmes n'étaient pas exclus. Car nous tenions, par bien des attaches, à une société marseillaise, tumultueuse, violente, exubérante, plus riche en drames que toute autre, en passions, en rivalités, en intrigues, en compétitions de vanité, en calculs,

en conflits<sup>1</sup>. D'autre part, la beauté du ciel, la présence de la mer, des arbres ondoyants et liserés de blond, la variété des saisons nous maintenaient en communication avec l'univers.

Mais nous jugions cependant notre sort injuste. Que désirions-nous, qu'attendions-nous au fond ? Que cela est difficile à dire ! L'espérance est informe et la véritable ambition, trop vaste pour se laisser canaliser. Quel était cet indéchiffrable mirage qui nous poussait en avant ? La passion de la gloire, l'attrait de l'amour, la tentation du voyage, le désir de la fortune ? Rêvions-nous d'amitiés glorieuses, de fêtes comme il s'en donnait aux temps de notre chère Renaissance ? Non, tout cela était encore trop précis. Cependant, je me souviens que nous souhaitions vivre plusieurs existences très différentes entre elles ; nous sentir, un jour, un certain individu, et un autre, le lendemain. Nous tenions aussi à demeurer alternativement dans différents pays et à participer aux secrets de plusieurs races. Il nous est resté à tous deux quelque chose de cela<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Quand je vins pour la première fois à Paris, plusieurs de mes amis ou de mes bienveillants lecteurs me firent part de la surprise qu'ils éprouvaient à trouver dans mes romans un tel excès dans les actes, une telle véhémence dans les conversations. J'avais peint ce que j'avais vu et entendu.

<sup>2</sup> Théodore Lascaris a fini par se fixer en Italie.

De ces multiples chimères, aujourd'hui transparentes et vides comme ces chrysalides micacées qui demeurent attachées à quelque roseau, une fois que la libellule a pris son vol, se dégage pour moi une idée centrale : celle que nous souffrions obscurément de ne point pouvoir faire la preuve de notre valeur, quelle que fût celle-ci. Nous étions comme des voyageurs qui exploreraient un décor de carton ; comme des acteurs qui entreraient une nuit sur la scène d'un théâtre vide. Il nous fallait commencer notre course, trouver nos juges et nos témoins, nos détracteurs, s'il le fallait, mais enfin une résistance en face de nous. Nous demeurions sur place, inconnus de tous et de nous-mêmes, comme des faons qui n'ont pas encore couru, des lionceaux qui n'ont pas encore chassé !

Le malheur de la jeunesse est là ; pas ailleurs. Et particulièrement en province. Ne pas oublier que les romanciers de l'ambition ne sont pas nés à Paris. Balzac est venu de Tours ; Stendhal, de Grenoble ; Flaubert, de Rouen ; Daudet, de Nîmes ; Zola, d'Aix ; Bourget, de Clermont-Ferrand ; Maurice Barrès, de Nancy. Le grand romancier de Paris, Marcel Proust, se contente de noter les menus orgueils d'une société qui lui est familière et où il est entré tout naturellement. Que l'on compare cette attitude à celle d'un Eugène de Rastignac, voulant conquérir Paris,

d'un René Vincy à la veille de sa première « sortie » dans le monde !

Il faut avoir revêtu la robe prétexte pour éprouver le sentiment de la vie ; il faut savoir si l'on est, ou non, capable d'agir ; d'aimer, de prendre une responsabilité, de signer ses actes au lieu de les faire endosser par d'autres ; de s'imposer aux hommes, non afin de les dominer ou de les contraindre, mais pour se mieux défendre contre leurs empiétements et ne pas se laisser écraser par eux. Or, cette affirmation de soi, qui ne relève ni de la vanité, ni même de l'amour-propre, est le désir le plus vif des jeunes gens. Ils l'ignorent et ils préfèrent l'ignorer. Si on leur révélait, à ce moment de leur course, qu'ils s'élancent, et souvent avec désespoir, vers la réalisation d'un vœu aussi modeste, ils en seraient offusqués, et peut-être même humiliés. L'expérience seule finit par vous enseigner que ce souhait sans éclat peut devenir une cause presque illimitée de tourments. Il est vrai que la plupart des hommes vivent et meurent sans avoir mesuré leurs forces ; sans avoir reçu de la vie la moindre justification ; sans s'être révélés, enfin. Il est dur d'être demeuré en deçà de cette investiture, si faible soit-elle.

Je ne me doutais guère, en suivant les lacets de la Corniche, en regardant se détacher entre la mer et le ciel la grande roche cristallisée de



l'île Maïre, pareille à un paysage du Vinci, en arpentant les larges trottoirs du Prado, sous ses platanes à chatons cotonneux, je ne me doutais guère, dis-je, que l'objet de mes ambitions secrètes et de quelques-unes de mes inquiétudes fût quelque chose d'aussi naturel et d'aussi modéré. Peut-être estimera-t-on que j'en juge aujourd'hui tout à mon aise, que j'ai oublié ou que je méconnaissais les véritables causes des inquiétudes de ma jeunesse. Souvenons-nous toutefois que lorsque Socrate a dit : « Connais-toi toi-même », il ne voulait point dire, comme l'a traduit le XIX<sup>e</sup> siècle : « Analyse-toi », mais « Apprends à te juger ». C'est le plus difficile. Il est dans nos vœux d'aller à la démesure. Les Grecs l'ont merveilleusement exprimé dans leurs mythes de Tantale, d'Ixion, de Porsée et de Phaéton. Mais si l'homme est excessif dans ses désirs, il demeure borné dans ses actes. On n'a jamais pu attribuer au marquis de Sade qui, dans ses romans, faisait couler des fleuves de sang, que deux actions douteuses et regrettables, et dont l'une a mal tourné moins par la cruauté de son auteur que par imprudence.

Marseille est une ville qui vous porte naturellement à l'énergie, à la gaieté, à l'insouciance, mais elle ne sépare pas l'ardeur de l'action immédiate. Elle vous pousse à accomplir tout de suite quelque chose plutôt qu'à le préparer

longuement ; et la ruse même y a peu de conséquences. Ce qu'on n'a pas fait vite est reporté à beaucoup plus tard. La Provence n'est pas la terre des longues patiences, mais des longues flâneries, entrecoupées de décisions, dans un air doré qui verse la paresse comme une large coupe de vin muscat. Ce mélange extraordinaire d'activité et de fainéantise est incompréhensible à qui n'est pas du pays. Marseille est vraiment une étape sur la route qui mène de Paris à Naples.

Mais peu à peu, je me laissai aller au plaisir de vivre la minute présente sans souci du lendemain ; à celui de parler au lieu d'écrire, de lire au lieu de lutter. J'avais beaucoup travaillé, publié mes deux premiers romans ; mon père me laissait entendre qu'il n'accepterait pas indéfiniment les conditions d'existence qu'il me faisait, mais qui ne comportaient aucun avenir à ses yeux. Déjà, la nonchalance me gagnait ; c'est le démon chatoyant et perfide qui rampe sur les terres du Sud et dont la morsure est dangereuse. Il n'y avait à mes yeux qu'un remède à tout cela : aller à Paris.

Je ne me rendais pas exactement compte de ce qui se passe quand on va à Paris ; il me semblait que les choses s'y font toutes seules, que des miracles interviennent, que tout y conduit à un résultat. Et cela n'est pas si faux. Tant de chemins s'y entre-croisent qu'il arrive souvent que l'on

y rencontre le sien et qu'il vous mène quelque part. Je l'ai constaté cent fois. J'avais, à vingt-trois ans, cette foi intime ; mais elle était une intuition juste.

Un de mes amis, allemand et romantique, m'a dit un jour : « Il n'y a pas de miracle à Paris. » Il se trompait. Mais ces miracles ne sont pas de l'ordre féerique ; ils sont de l'ordre pratique. Le rêve intérieur ne s'y transforme pas en rêve extérieur. Mais la volonté y trouve le terrain qui la rend féconde. C'est un miracle aussi.

Mon père accepta de m'envoyer faire un séjour à Paris. Je partis, un soir de mai, dans l'état d'esprit le plus conventionnel du monde : celui du jeune provincial qui va à Paris pour la première fois, anxieux et enivré, palpitant d'inquiétude et joyeux, tremblant déjà des obstacles qu'il trouvera sur sa route et ne soupçonnant même pas leur nombre, leurs ruses, ni leurs secrètes difficultés.

Cependant, j'avais une armure : cette connaissance des hommes, des passions, des usages, de la société enfin, que m'avait inculquée la lecture des moralistes et de ce millier de romans auxquels je devais ma formation intellectuelle et morale. Cette armure était solide. Par la suite, bien des choses m'ont fait souffrir ; aucune ne m'a surpris.

F I N

# APPENDICE

*Deux écrivains, Francis de Miomandre et Gilbert de Voisins, ont tracé des portraits « romancés » des jeunes gens qui formèrent le groupe de Méditerranéenne ; l'un dans deux de ses romans, *Écrit sur de l'eau*, qui eut le prix Goncourt en 1909, et *les Baladins d'amour* ; et l'autre, dans une autobiographie poétique, mais à demi exacte : *Les Miens*. Nous reproduisons ici les chapitres de ces trois ouvrages qui ont trait à notre jeunesse commune. Le lecteur pourra comparer ces transpositions aux images moins fantaisistes que j'ai essayé de dessiner.*

*Dans l'ensemble, chacun de nous garde un aspect homogène.*

## Ecrit sur de l'eau

(Fragment)

En montant son escalier, Jacques de Meillan<sup>1</sup> fut surpris d'entendre des cris violents qui lui parurent avoir sa chambre pour lieu d'origine. Il se frappa le front, terrifié. C'était son jour de réception pour ses amis littérateurs, et il l'avait oublié. Il grimpa avec la rapidité d'un ascenseur car, en une seconde de vision prophétique, il avait vu ses biens livrés au pillage, sa bibliothèque saccagée, sa tortue écartelée par la malice sans bornes qui caractérise les gens de lettres en province, son cabinet de toilette forcé, ses rasoirs servant à scier du bois, tout un spectacle de désolation et d'épouvante.

Hélas ! quelle que fût sa prestesse, il arrivait trop tard. Quand il ouvrit la porte, il fut accueilli par de joyeuses clameurs, mais personne ne se dérangea pour quitter son occupation du moment.

Maxence Eucrate<sup>2</sup>, l'érudit, s'efforçait, avec le rasoir-souvenir de famille, d'encoher la bibliothèque à la hauteur de son crâne afin, disait-il, de mesurer dans quelques mois les progrès rapides de sa croissance. Olivier Laurent<sup>3</sup>, le peintre, ayant à l'aide d'une pincette ramené Jeannette de dessous le lit, l'avait

<sup>1</sup> FRANCIS DE MIOMANDRE.

<sup>2</sup> THÉODORE LASCARIS.

<sup>3</sup> HENRY ROBERTY.

posée sur le dos, et lui imprimant parfois de légères secousses, étudiait sur sa modeste personne les insondables mystères de la rotation qui entraîne le monde à travers le chaos. Ludovic d'Hernani<sup>1</sup>, le romancier, ayant tordu d'une main ferme et réduit au minimum le format d'un volume de luxe, en déclamaient les beaux passages, tandis qu'un à un tombaient de la plus haute planche de la bibliothèque violée des livres et toujours des livres, s'amoncelant avec lenteur devant Norbert Esmont<sup>2</sup>, le poète, qui, couché à plat-ventre sur le tapis, arrachait, à chaque césure, une petite touffe de sa laine.

Jacques de Meillan ne s'emporta point en cris inutiles. Il se contenta d'offrir à Eucrate un canif à manche de nacre en remplacement du rasoir et un petit lapin de nickel vomissant un centimètre de coton bleu, afin qu'il prît l'exacte mesure de la distance séparant le plancher de l'encoche indicatrice. Il délivra délicatement la tortue, haletante et les yeux tournoyants d'effroi, lui caressa doucement la tête pour la consoler et l'introduisit dans un tiroir dont il garda la clef. Il remit patiemment les livres dans leurs rayons, et redressa entre les mains de Ludovic d'Hernani le volume tordu. Puis il s'assit et parla :

— Messieurs, j'avais complètement oublié que c'était aujourd'hui mon jour, de telle sorte que je m'étais attardé. J'avais complètement oublié aussi que nous avions décidé de recevoir pour la première fois ce soir, — après l'avoir tant vu et entendu chez d'autres per-

<sup>1</sup> EDMOND JALOUX.

<sup>2</sup> ALBERT ERLANDE.

sonnes — *M. Paolo Mercanti, dont les œuvres complètes...*

— *A bas Paolo Mercanti! hurla Olivier Laurent. Nous n'en voulons plus. Paolo Mercanti est un fourneau en même temps qu'un homme sans éducation.*

— *Vous vous trompez, prononça Eucrate avec lenteur en roulant le centimètre de coton bleu, ou tout au moins vous exagérez. C'est un homme qui ne manque pas de tenue. On l'a signalé deux ou trois fois dans des salons où l'on crie.*

— *D'ailleurs, insista Ludovic d'Hernani, la preuve que ce n'est pas tout à fait un imbécile, c'est qu'il a demandé à être introduit parmi nous.*

— *Il le sera, dit Esmont, d'une manière surrogatoire et, si j'ose dire, surnuméraire, car nous ne saurions en aucune manière admettre une minute l'idée d'ajouter un membre de plus à notre association. Nous sommes cinq à avoir du génie. Il ferait beau voir que Mercanti en eût aussi. S'il en possédait, il serait bon à supprimer.*

— *Rassurez-vous, conclut l'amphitryon, il n'en a pas. Mais vous ne m'avez pas laissé achever mon discours.*

— *Nous l'écouterons si vous nous abreuvez, déclara Olivier Laurent qui était monté debout sur une chaise.*

— *Attendez, dit Jacques.*

*Il courut aux cuisines et y rencontra Eugénie qui, n'ayant pas d'engagement pour l'après-midi, le passait devant la fenêtre, une bouteille de pétrole sous le nez, et tenant au vautour, impassible sur son perchoir, des discours pleins d'amertume.*



— Coco, tu m'écoutes ? geignait-elle, tu m'écoutes, Coco ? Je te parle. Je trouve la vie très triste, et cette cuisine très sombre, et les gages que me donne mon patron sont dérisoires et toujours différés... Je vieillis, sans raison, Coco, entre des vaisselles et des torchons, alors que, comme tant d'autres, j'aurais dû utiliser mon brevet supérieur, et devenir une cocotte richement entretenue et prendre l'air dans un huit-ressorts sur le Prado. Car j'ai mon brevet supérieur, mon cher Coco, et c'est ce qui t'explique pourquoi je m'exprime avec tant de correction. Mais à quoi me servent ma bonne éducation et les arts d'agrément dont je possède les secrets ? A quoi ? Je te le demande. Trouves-tu juste cela ? Ah ! je t'assure, mon pauvre Coco, si ce n'était pas pour toi, à qui je me suis attachée, il y a des jours où je me ferais sauter la cervelle.

— Que faites-vous là, Eugénie ?

— Monsieur Jacques le voit, je respire un peu de pétrole. L'odeur du pétrole m'est infiniment plus agréable que celle de l'opoponax ou du benjoin. Sentez un peu, Monsieur Jacques.

— Non, ma fille, je n'ai pas le temps. Je suis venu pour obtenir que vous nous fassiez du thé.

— Mais je n'ai pas de thé.

— Je le pense bien, et c'est pourquoi je vous confie cette pièce de vingt sous. Vous allez descendre dans la rue et m'acheter du beurre, du lait, du thé et du sucre : cinq sous de thé, deux sous...

— C'est bon ! Monsieur ne va pas m'apprendre mon métier. Je vous arrangerai tout pour dix-sept

sous et j'ajouterai même des rôties, et je me fais forte d'avoir encore de quoi resservir ces Messieurs jeudi prochain, sans nouvelle dépense.

— Eugénie, vous êtes une perle.

— On a vécu, Monsieur Jacques...

— Dans un petit quart d'heure, déclara le jeune homme en retrouvant ses amis, dans un petit quart d'heure, vous serez abreuvés. Je reprends donc ma phrase à l'endroit précis où je l'ai laissée : Paolo Mercanti dont les œuvres complètes méritent qu'on y prenne garde. Je vous exhorte donc, Messieurs, à la plus grande modération dans vos paroles lorsque cet écrivain va comparaître devant nous.

— Je l'engage à bien se tenir, gronda Eucrate, en simulant un assaut de boxe terminé par un irrésistible coup de chausson.

— On cite de lui des anecdotes tout à fait désobligeantes.

— Et vraies, vous n'en pouvez douter, mon cher ; vraies comme les principes premiers de la connaissance.

— La sienne, sans doute, qui a vingt ans de plus que lui.

— Et qui paye son loyer.

— Et son tailleur.

— Et quant à son talent...

— N'en parlons pas, voulez-vous ?

— Oui, le mieux serait de sourire.

— Mais, le voilà lui-même.

Il entraînait en effet. On le reçut avec enthousiasme.

— *Bonjour, cher, dit Eucrate, lui tendant deux doigts.*

— *Ça va bien, mon vieux ? dit Norbert Esmont, en s'asseyant au sommet du dossier d'un fauteuil Voltaire.*

— *Nous commençons à être impatients de vous voir, remarqua Ludovic d'Hernani avec ingénuité.*

— *Enfin, vous voilà, c'est l'essentiel, dit Jacques. Vous arrivez à point pour nous faire le plaisir de prendre du thé avec nous.*

*Seul, Olivier Laurent fut irréductible. C'est à peine s'il daigna s'excuser sur le fait que, debout sur une chaise et les mains derrière le dos, il n'en avait point l'usage.*

— *D'ailleurs, ajouta-t-il, elles n'ont point l'habitude de serrer les vôtres, pilier d'estaminet, sauvage ivre d'alcool ! Je n'ai rien de commun avec vous, et si nous avons passé par la même porte, c'est bien parce qu'il n'y en a point deux. Tout me dégoûte en vous, jusqu'à votre nom, qui est le comble du ridicule. Paolo Mercanti ! On n'a pas idée de se choisir un nom comme ça. Parlez-moi d'Olivier Laurent. Celui-là est drôle, il est spirituel, il plaît aux dames et il vous a un fumet de grâce et de distinction.*

*Mercanti haussa les épaules, habitué à ces fumisteries, mais tous les autres littérateurs goûtaient de secrètes et ineffables joies à entendre leur ami chanter ainsi la juste et l'équitable contre-partie de leurs louanges.*

*Eugénie entra, soupesant sur un plateau de laque*

le thé obtenu avec les vingt sous que M. de Meillan avait donnés la veille à son fils.

— Avez-vous fait de nouveaux vers ? s'informa celui-ci avec politesse, en remplissant les tasses.

— Quelques-uns, oui, depuis que je ne vous ai vus, répondit Paolo Mercanti en extrayant de la poche intérieure de son veston une petite liasse de papiers.

— Mes œuvres complètes, continua-t-il avec un sourire.

— La qualité nous dédommagera amplement de la quantité, remarqua Eucrate avec emphase.

— Vous n'en avez pas publié quelques-uns dans une revue de Paris ? s'étonna Norbert Esmont.

— J'en ai envoyé à la Revue rouge.

— Eh bien ! palpita d'Hernani.

— On me les a retournés.

— Les mufles ! s'écria Jacques avec un regard qui conjurait le ciel de foudroyer dans le plus bref délai la direction tout entière de ce criminel établissement.

— Falibois est très intelligent, affirma Esmont, mais il ne sait pas ce qui est beau.

— Je trouve au contraire ce M. Falibois un homme rudement fin, cria Laurent. D'ailleurs, quel est le directeur dément qui aurait accepté les platitudes ronronnantes de cet être vaseux et purulent, qui fait ici l'effet d'un crapaud pestiféré dans un parterre de bégonias ?

Il y eut un universel soulèvement d'épaules.

— Voulez-vous nous en lire quelques-uns ? supplia Ludovic.

— *J'en ai très peu, très peu... et puis je ne sais pas si...*

— *Pas de fausse modestie, voyons, dit Eucrate. Vous savez bien que tout ce que vous écrivez est très bien. Pour moi, je me cale dans mon fauteuil et ferme les yeux pour mieux entendre.*

— *Ce serait si gentil à vous ! pleura Esmont.*

— *Du moment que vous y tenez tellement...*

— *Si Paolo Mercanti a l'audace d'ouvrir la bouche, déclara Olivier Laurent, je lui enfonce un tison de fer rouge dans le ventre et je lui retire le foie, la rate et la vésicule biliaire pour les offrir à un cloporte. Qu'il se le dise !... D'abord s'il avait la moindre délicatesse, il ne m'aurait pas laissé, interminablement, dans cette posture incommode. Il m'aurait dit : « Mon cher Laurent, mon petit Laurent, au lieu de rester debout sur votre chaise, faites-nous donc le plaisir de vous asseoir et de nous énoncer quelqu'une des opinions gentilles et spirituelles que vous professez sur la littérature. Je ne vous lirai ma tartine qu'après vous avoir écouté. » A quoi j'aurais répondu, avec infiniment de courtoisie : « A l'instant même, mon doux, mon adorable petit Mercanti, je m'assieds et je vais vous parler d'André Gide. »*

— *Et pourquoi d'André Gide ?*

— *Parce que je ne comprends pas Paludes.*

— *Et pourquoi ne comprenez-vous pas Paludes ?*

— *Parce que c'est plein de calembours, et de calembours que je ne comprends pas.*

— *Que voulez-vous dire ?*

— Tenez, je prends le volume.

— Doucement, dit Jacques, n'abîmez pas mon exemplaire.

— Je lis, au petit bonheur : « ... chemin bordé d'aristoloques... » Qu'est-ce que c'est que ça, des aristoloques ? Rien de bon, évidemment. D'abord, moi, les aristos, je les déteste, et les loques, ça vous fait glisser quand on marche dessus : ce sont des bêtes répugnantes...

— Finissez, dit Eucrate, vous êtes au-dessous de tout.

— Et puis, voyez un peu cette vulgarité d'expression : aristos au lieu d'aristocrates, et loques au lieu de limaces. Moi, j'aurais mis : « chemin bordé d'aristocrates limaces » ou, plus euphoniement, « chemin bordé de limaces aristocratiques ». Alors, c'était une pensée tout à fait choisie.

— Olivier, se fâcha Ludovic, si vous ne finissez pas, on vous fera tremper dans un bain de vapeur. Et nous supplions tous M. Paolo Mercanti de nous purifier l'imagination par une lecture de ses beaux vers.

Cependant, le poète avait déplié un de ses petits papiers et il lisait, d'une voix plaintive, traînante, en faisant un sort à chaque virgule :

— Murmures dans la nuit...

— Très joli titre, dit Eucrate.

Je traîne ma douleur,

J'ai peur de ma peur.

Ah ! qui viendra sur mon malheur

Verser tous les pleurs ?

— *Un sapeur! un sapeur! hurla Olivier Laurent. C'est un sapeur qui viendra verser des pleurs sur vos malheurs.*

— *Chut! chut!*

— *A la porte!*

*Sur le lac dolent et traînant  
Des barques glissent sans bruit.  
Il y a partout des amants,  
Des amants, innombrablement.*

— *Oh! là! là! gémit Olivier en essuyant une larme factice.*

— *Chut! chut!*

— *C'est indécent!*

— *Continuez.*

*Je suis tout seul  
Dans le linceul  
De cette nuit  
Et dans le vent,  
Et dans le vent!...*

.....

*Il y eut une minute de recueillement. Épuisé, le lecteur avait laissé tomber sur ses genoux le manuscrit de son poème et il regardait devant lui. Sans doute l'avenir, l'avenir, qui ne lui faisait pas peur. Répandus par la chambre, écroulés sur les chaises ou à même le tapis, la tête comprimée entre leurs paumes pour qu'elle n'éclatât point, les jeunes gens soupiraient comme écrasés par la rafale de l'indiscutable Beauté. Ainsi, dans les promenoirs des grands concerts, quelques personnes écoutent les symphonies de Beethoven.*

Le premier, Eucrate, eut la force de sortir de son rêve :

— C'est épatant ! dit-il.

— C'est tout à fait extraordinaire, dit Ludovic.

— Et puis, quelle émotion, insista Jacques, quel charme !... Les rythmes allitérés...

— Evidemment, dit Esmont, mais ça fait un effet !... On se demande comment c'est cuisiné. Mâtin ! mon cher, vous en avez une technique !

— Si, dit Eucrate, on pourrait analyser. Mais ce serait besogne de pédant. J'aime mieux rester sur ma sensation.

— Avec des mots, reprit Ludovic, avec des mots horriblement simples, arriver à ce...

Son geste pulvérisait l'impondérable ; sa bouche se contractait avec le léger sifflement qui exprime que quelque chose de suprême frôle nos sens trop faibles pour le pleinement percevoir.

— Ce que je donnerais pour bâtir des machines comme ça, moi ! répétait Jacques avec tous les signes d'une sombre et impuissante envie.

— Et vous prétendez, reprit Eucrate, que la Revue rouge...

— Comme je vous le dis...

— Ah ! ah ! ah ! c'est un peu fort. On imprime Merrill, Régnier, Verhaeren, Jammes, des poètes de valeur certes, mais enfin dont pas un n'aurait pu coller debout ces trois strophes, et on refuse Murmures dans la Nuit. L'inconscience de tous ces gens-là donne une idée de l'infini.



Le silence se fit de nouveau. Une indignation muette crispait les visages. Jacques de Meillan offrit une seconde fois du thé. Paolo Mercanti avait réintégré ses œuvres complètes dans la poche intérieure de son veston. Il avait cet air résigné qui transfigure les victimes du Destin lorsqu'elles sont supérieures à ce qui les écrase. Il crut devoir dire, avec élégance :

— Ce n'est pas la première fois qu'on me refuse mes vers. Ce ne sera point, je pense, la dernière.

— Ah ! tenez ! dit Eucrate, ne parlons plus de tous ces gens-là, voulez-vous ? Nous sommes entre artistes, entre dilettantes. Il y a de ces sujets de conversation qu'un homme d'esprit refuse.

Mais Paolo Mercanti n'avait point le temps de parler d'autre chose. Il lui tardait de faire d'autres visites, d'aller ailleurs enchanter d'autres âmes avec les allitérations de Murmures dans la Nuit. Il s'excusa de quitter si tôt des amis aussi bienveillants, aussi compréhensifs, pour des salons bourgeois dont le niveau intellectuel... mais ce n'était certes pas son plaisir.

Quand il fut parti, Jacques sembla rêver :

— Il est très gentil, ce garçon...

— Vous voudriez peut-être qu'il fût malfaisant aussi ? protesta Ludovic.

— Il n'existe pas, dit Eucrate.

— Si c'est tout ce que vous avez à nous proposer en fait de distractions, se plaignit Norbert, nous ne reviendrons plus.

— Et où iriez-vous le jeudi ?

— C'est vrai, approuva Eucrate, où irions-nous le

jeudi ? Comme l'a dit un personnage de mon plus beau dialogue philosophique : « On a beau vouloir être ailleurs, il faut toujours aller quelque part. » Du reste je trouve que nous ne nous voyons pas assez souvent. On finit par ne plus savoir à quel mot de conversation on en était resté, quand on se rencontre. Ainsi, le lundi, vous venez tous chez moi, le mardi nous allons tous chez Ludovic, le mercredi nous allons tous chez Olivier, le jeudi nous voit tous ici, le vendredi nous allons tous prendre le thé chez Esmont, le dimanche, nous écoutons tous la musique des Concerts classiques, mais le samedi nous ne savons que faire. Et je ne parle pas des matinées qui sont toutes perdues, sauf de rares exceptions, lorsque nous nous sommes donné rendez-vous rue Saint-Ferréol, pour y voir passer les passants.

— C'est une singulière existence, dit Esmont.

— C'est l'existence d'un sage. Aller voir toujours les mêmes amis, redire les mêmes choses, s'étonner, toujours dans les mêmes termes, d'avoir rencontré les mêmes gens, se plaindre des mêmes ennuis... Je propose donc, pour resserrer encore les liens qui nous attachent de fonder un déjeuner hebdomadaire, le samedi précisément, dans un restaurant du Vieux-Port. Moyennant une cotisation minime, je me charge d'arranger la chose dans les meilleures conditions.

— C'est convenu, répondit Ludovic. Le samedi, je trouvais la journée furieusement difficile à passer. Maintenant, nous voilà des devoirs fixes pour toute la semaine ; nous n'aurons plus ni responsabilité, ni embarras du choix. Notre vie devient facile... Mais, quand travaillerons-nous ?

— Travailler ! dit Jacques avec un rauque gémissement de frayeur, travailler ! Etes-vous fou ?

— Il faut beaucoup de loisirs pour travailler, remarqua Esmont.

— Je n'avais que cet après-midi du samedi pour écrire mes romans, observa Ludovic d'Hernani. Si je ne les ai plus, quand les écrirai-je ?

— A vos moments perdus, dit Eucrate : le matin, pendant que chauffe l'eau de votre barbe, et lorsque votre bonne tarde à vous apporter votre chapeau, au moment où vous allez sortir ; l'après-midi, quelques minutes avant votre départ et, s'il vous en reste, quelques autres avant votre repas. La nuit, je ne vous le conseille pas. On se laisse entraîner, c'est mauvais pour la santé, et on se couche à des neuf, dix heures du soir. La nuit a été faite aussi noire pour qu'on y dorme.

— Certes ! approuva Jacques. Et comme on voudrait que le jour fût une nuit, lui aussi, un peu plus claire seulement, une nuit prolongée !...

— C'est donc convenu, conclut Eucrate, en se levant, plus de soucis, plus de vains désirs de travail, mais une sage entente de notre flemme. Je vous donne, dès ce soir, rendez-vous chez Basso, samedi. D'ailleurs, nous nous retrouverons tous demain chez Esmont qui nous lira la pièce en cinq actes, en vers, qu'il a écrite depuis jeudi dernier, en y passant, le sournois, toutes ses nuits.

Il s'en alla, et peu à peu le suivirent Esmont, d'Hernani et Laurent, jusqu'à ce qu'enfin, et de nouveau seul, Jacques se retrouvât devant soi-même, fatigué, ennuyé, l'esprit vide et le cœur en peine.

# Les Baladins d'amour

(Fragment)

## I

*Je suis sorti ce matin, comme je le fais depuis quelques jours, parce qu'il commence à faire beau et que maman, malgré toute sa prudence, ne peut absolument pas y trouver nulle objection<sup>1</sup>.*

*A vrai dire, je sais bien que maman s'exagère beaucoup les choses, mais je lui garde une telle reconnaissance des soins constants qu'elle m'a donnés tout le long de mon enfance et de mon adolescence, je suis tellement certain de leur devoir la vie qui, aujourd'hui, m'anime et me soulève vers toutes les possibilités de l'avenir que, même si je ne croyais plus à l'efficacité des précautions qu'elle continue de prendre pour moi, j'y demeurerais fidèle, par déférence.*

*De longues, de bien longues années, je n'ai quasi pas bougé de cette chambre. Ma santé inspirait de telles craintes qu'il fallait me traiter comme un éternel convalescent. Je ne sortais que par les très beaux jours, et seulement quelques minutes, et enveloppé de tant de châles que j'étais gêné moi-même de la pitié que je suscitais dans l'âme des passants.*

<sup>1</sup> Dans la fiction de Miomandre, c'est ici Edmond Jaloux qui est censé raconter l'aventure.

J'ai horreur de la pitié, et cela depuis toujours. Celle que m'inspirent les autres, je la leur cache, de peur de les froisser (comme on m'a froissé moi-même), par ce qu'elle contient d'insolent, de facile. La pitié donne un orgueil niais à celui qui l'éprouve et elle avilit celui qui en est l'objet. Pour ne pas supporter les regards de commisération hypocrite des gens qui me croisaient dans la rue, j'en étais arrivé à préférer ma chambre, et elle était devenue pour moi, peu à peu, au lieu de cet objet d'horreur qu'elle représente pour les malades, bien au contraire, un endroit de repos idéal, le refuge de toute ma vie.

Je me suis efforcé, du mieux que j'ai pu, de la parer, puisque enfin elle était mon séjour, presque perpétuel. Je ne sais pas si j'y ai réussi. Un jeune homme de vingt et un ans, qui n'a point de métier, ce n'est pas très riche. Mais quelques estampes au mur occupent tout l'espace que ne recouvrent point les piles sans cesse défaits et sans cesse reformées des livres. Ceux-ci envahissent ma retraite, au point que parfois, le soir, au moment de me coucher, il me faut retirer de dessus mon lit ceux que j'y ai déposés pendant le jour. Leurs colonnes branlantes, s'étayant les unes les autres, montent presque jusqu'au plafond. Les plus précieux sont cachés dans les tiroirs de ma commode. Mais tous les autres appartiennent à ceux de mes amis qui veulent les prendre. Ils les rapportent quand il leur plaît, et s'ils y songent. Je n'ai pas le sentiment de la propriété. Je n'ai pas non plus celui de l'ordre, du moins en ce qui les concerne. J'ai horreur des alignements trop beaux des bibliothèques. J'imagine, au contraire,

que mes bouquins sont ravis d'être traités comme cela : s'ils y écornent parfois leurs couvertures, et s'ils reviennent de toutes ces pérégrinations un peu débrouillés, du moins ils ont vécu, ils ont ressenti des émotions. A-t-on jamais réfléchi à la tristesse que peut éprouver, par exemple, l'Ethique à ne jamais fréquenter que des ouvrages de philosophie ? Chez moi, Spinoza du moins aura connu des poètes, des conteurs, des voyageurs, des romanciers libertins.

Les gens qui sortent tous les jours, quand ils veulent, ne goûtent certes pas les plaisirs qu'un sédentaire comme moi peut éprouver à la première bouffée d'air qui me saute au visage. Il me semble que la main d'une messagère me touche, doucement, et qu'elle m'entraîne vers les paysages de la liberté. Que c'est beau, une rue au soleil, des boutiques, des façades de maisons, des fenêtres ouvertes ! Et tous ces passants, comme ils sont intéressants ! Ils ont chacun leur caractère, leur tempérament, leurs passions, leurs aventures.

Ces hommes, ces femmes ne pensent qu'à l'amour, au plaisir, à la fortune, à la domination. Ils courent les uns à la poursuite des autres dans une sorte de tourbillon continu, comme des microbes dans une goutte d'eau. Presque aucun n'est libéré par l'étude ou par le rêve, tous sont passifs, tous obéissent à des lois terribles et intransgressables ; mais cela aussi est beau. Et la nature, que je devine tout autour de la ville et qui l'enserme et la déborde, elle est belle aussi, et je l'aime !

Je l'aimerais moins si j'avais toute liberté de la rejoindre, à mon gré. Mais la rareté de mes entrevues

avec la mer, les collines et les parcs me les rend plus précieux, je les détaille avec une sorte d'âpreté.

Je suis donc sorti ce matin, en ville. N'attendez pas que je vous décrive ce Marseille, connu déjà par tant de pages de romans, et que je vois d'ailleurs à ma manière. C'est comme par hasard que j'y suis né et que j'y vis, et je n'en aime guère que le décor et l'atmosphère, et surtout, oh ! surtout cette divine Méditerranée, qui est comme un vaste brasier bleu où se consomment toutes ses scories. Mais les habitants nous en sont odieux, à mes amis et à moi, et nous y formons une petite société fermée, suspecte, redoutée. Je pense parfois que, partout, ce serait la même chose, que nulle part ne sont aimés les jeunes gens qui n'ont pas encore consenti à entrer dans les cadres sociaux. Oui, évidemment, nous constituons, au milieu de l'immense préoccupation mercantile qui est la raison de vivre de ce peuple, un groupe bien étrange, bien inquiétant. De tous côtés l'on nous guette. Enfin, cela durera ce que ça pourra. Vivons toujours.

La première personne que j'ai rencontrée dans la rue, ce fut mon ami Gabriel Faverney<sup>1</sup>. C'est un grand garçon blond, aux yeux ingénus, et toujours vêtu avec une certaine recherche. Il tenait à la main une canne d'ébène terminée par un long pommeau d'améthyste, et, de l'autre, un iris noir, dentelé comme une fleur de blason, et dont on eût dit qu'il possédait, au-dessous d'un léger voile de crêpe, une chair épaisse de camélia. Ainsi accommodé, le personnage s'avancait, solennel et

<sup>1</sup> FRANCIS DE MIOMANDRE, peint par lui-même.

saugrenu, imperméable à toute ironie populaire, supérieur à toute appréciation, intempestif avec délices.

Et voilà Favorney qui, toujours orné de son iris, et sa canne haute à la main, s'ouvre un passage parmi la foule et descend vers le port. Non loin d'un éventaire de coquillages, nous nous asseyons à la terrasse d'un café. On nous sert deux verres de muscat, que nous savourons lentement, en respirant, que dis-je ? en nous laissant aller à respirer l'odeur complexe et enivrante de l'eau, de l'algue, du pavé chauffé par le soleil. Presque à nos pieds, se balancent, doucement, la coque fine, les agrès subtils, des yachts aveuglants de blancheur. Des milliers de pavillons palpitent sur l'azur. Mais je connais ce spectacle et j'ai hâte d'entendre le récit du plus fantaisiste de mes amis. Il ne lui arrive jamais, d'ailleurs, que des aventures saugrenues, faites spécialement pour lui.

... J'attends mes amis.

Ils ont mainte et mainte façon d'employer leur temps ; tantôt ils font des visites, ou bien ils travaillent, ou bien ils se promènent, et les collines au bord de la mer retentissent du bruit de leurs paroles, car ils aiment déclamer des vers, ou bien ils vont manger des gâteaux chez Grallon, afin d'y rencontrer la fille de la maison, qui leur réserve les meilleurs, et qu'ils appellent la sultane Niniche. Mais quoi qu'ils aient fait de leur après-midi, il est rare qu'ils ne montent pas, vers cinq heures, jusqu'en cette chambre, que j'ai décrite ce matin et qu'ils appellent pompeusement mon studio. C'est un mot qui leur plaît. Au reste, les mots nous charment et nous aimons nous laisser gouverner par eux.



Je leur offre le thé. J'écoute ce qu'ils disent. Leurs discours furent longtemps le seul contact que je gardais avec le monde extérieur. Ils m'en rapportaient tous les bruits. J'étais comme un aveugle à qui des peintres aux paroles subtiles eussent prétendu décrire des tableaux de musées. Mais j'étais un aveugle fort docile, et mes yeux fermés devinaient tous les prestiges, toutes les harmonies de la couleur.

Lorsqu'ils avaient fini de parler, ils me demandaient de parler à mon tour, et je leur racontais mes lectures. Ah! quelles ivresses alors! Non! les poètes de ce temps ne sauront jamais ce que nous leur avons dû d'exaltations intérieures! Nous nous sommes enivrés, intoxiqués d'eux. Nous avons recréé le monde d'après leur vision. Que dis-je? Nous avons été parfois plus loin dans leur pensée qu'eux-mêmes, car nous savons qu'il leur arrive, à ces confidents des dieux, d'oublier, une fois achevée, leur œuvre. Et c'est alors justement qu'elle se mettait à vivre en nous, d'une vie dont rien ne peut exprimer l'intensité, le pathétique. Les vers et les contes d'Henri de Régnier nous ont longtemps transportés dans un univers rempli de princesses et de fées, de déesses et de sirènes, de satyres et de ménades, de jeunes femmes subtiles conversant avec des hommes raffinés ou soudain violents. Et ces êtres nous semblaient pour le moins aussi réels, à coup sûr beaucoup plus beaux, que ceux que nous rencontrions dans la rue, et qui devaient vaguement se douter à travers quelles distances infinies nous apparaissent leurs personnes falotes. Villes mortes, plages fabuleuses, ports vides, palais abandonnés, forêts magiques, nobles parcs dorés par

*l'automne, vous fûtes vraiment comme un rideau d'apparences merveilleuses, chatoyantes, placé entre nous et le brut univers de la vie courante. Et maintenant que nous le découvrons peu à peu, cet univers-là, il reste pour nous, indestructiblement, teinté de ces lumières féeriques.*

*J'attends mes amis : Serge La Malène, Luc Dorceny, Edouard Pallet... Si je les présentais un peu, avant qu'ils entrent. Car ils le font si brusquement, et ensuite ils s'agitent et parlent avec tant de rapidité qu'on n'a plus le temps du tout de les reconnaître.*

*De même que Gabriel Faverney est le fantaisiste, et que je suis, moi, le philosophe, Serge La Malène<sup>1</sup> est, tout simplement, le poète. Non pas que nous ne soyons tous capables, à l'occasion, de faire des vers, et même — cela nous arrive — d'en improviser, à seule fin d'intéresser l'auditoire au récit de nos plus ordinaires aventures. Mais Serge nous représente, en ce qu'il a de plus pur et de plus parfait, le type même de l'homme que l'inspiration habite. C'est en lui comme une fonction naturelle, à demi inconsciente. Un certain enthousiasme toujours le soulève, mais parfois cet enthousiasme prend une forme singulièrement active. Il s'enferme. Il écrit. Des nuits entières et des jours se passent sans qu'il veuille se nourrir d'autre chose que de quelques figes fraîches et d'un peu d'eau. De pareilles transes il sort pâle et faible, tout trépidant encore d'exaltation. Physiquement, il a tout l'air d'un émir sarrazin, avec ses yeux étincelants, sa face ivoirine, encadrée par une soyeuse et dense barbe noire.*

<sup>1</sup> ALBERT ERLANDE.

Luc Dorceny<sup>1</sup>, le dilettante, présente avec lui un contraste complet. D'une très sobre élégance, rasé, strict en ses manières, d'allures sportives, il pourrait paraître, à tous autres qu'à nous, simplement un anglo-man. Et, de fait, c'est la réputation qu'il a dans le monde. Mais ces supériorités-là ne sont que le masque de celles, autrement intéressantes, qu'il possède. Epris de perfection, il veut accomplir avec excellence tout ce qu'il entreprend, et c'est pourquoi il s'est amusé à gagner des championnats d'aviron, de tennis, de polo. Mais il entend être également le premier dans un domaine plus élevé. Son érudition est étonnante. On se demande quand et comment il a appris tout ce qu'il sait, et qu'il semble toujours prêt à oublier, par élégance. Ce jeune savant est le moins pédant des hommes. Et il a gardé un rire d'enfant.

Quant à Edouard Pallet<sup>2</sup>, c'est le peintre, tout simplement : un brave garçon robuste et sain, au parler pittoresque, ne perdant pas une occasion de railler nos préoccupations esthétiques. Il passe sa vie à peindre des paysages, en plein air. Quand le soir tombe, il vient ici nous montrer ses esquisses et raconter, avec un luxe étonnant de réflexions et de digressions, les aventures qui lui sont arrivées en chemin.

.....

## II

J'étais bouleversé par la confidence de Gabriel. J'allais répondre (au fait qu'eussé-je répondu ?) quand je fus interrompu par un grand tumulte de pas dans

<sup>1</sup> THÉODORE LASCARIS.

<sup>2</sup> HENRY ROBERTY.

---

le corridor. Essoufflés, joyeux, La Malène et Dorceny font effraction dans la chambre, si vite qu'ils en oublient de refermer la porte. Il est rare qu'ils entrent autrement qu'en tempête — lorsqu'ils sont ensemble tout au moins — car Dorceny, seul, affecte au contraire des allures calmes. Il aurait voulu être diplomate anglais, et, comme il lui faut y renoncer, pour mille raisons, dont la moindre est qu'il n'est pas Anglais, au moins adopte-t-il les manières de ses illusoires collègues.

.....

En proie à une agitation extrême, il<sup>1</sup> va et vient par la chambre, l'œil hagard, visiblement absent du décor qui l'entoure. Je connais de longue date cet étrange état. Ce sont de véritables transes qui le prennent, analogues à celles des sibylles qui vont prononcer l'oracle. Et alors, parfois, il improvise, pour notre immense joie, des poèmes admirables. Mais nous ne sommes point égoïstes. Nous savons trop quelle mélancolie, après, nous serre le cœur, quand tout cela s'est évanoui dans l'air, sans traces, et que notre ami, épuisé, pâle, halète dans son fauteuil. Et dans ces cas-là, Gabriel et Luc, afin qu'il y travaille, le réaccompagnent chez lui, car nous craignons toujours qu'il soit incapable de rentrer sans cette aide.

<sup>1</sup> SERGE LA MALÈNE.

---

## Les Miens

(Fragments)

Mes livres eurent bientôt fait de me reprendre et, d'autre part, on se rassemble vite, fût-ce dans une grande ville, quand on a des goûts identiques. Ceux qui se sentent piqués de la même tarentule, que ce soit de pêcher le rouget de roche, de jouer aux boules, aux échecs, ou de grimper sur les collines, ceux-là finiront par se rejoindre, qui s'ignoraient la veille, ou que des convenances provinciales séparent, ou qui ne rêvaient pas de trouver un compagnon. Ils se découvrent par quelque rencontre fortuite, ils s'accordent en confessant leur passion. Désormais, tant que durera cette passion, ils vivront ensemble.

J'étais féru de littérature. Mes autres goûts cédaient le pas à celui des belles-lettres ou bien y trouvaient à se rajeunir. Monter à cheval, c'est, aujourd'hui, me réciter de façon plus fervente la chanson d'Evi-radnus et voir combien « les voyages sont aisés ». Rôder dans les bois me permet de croiser, au détour d'un sentier, Siegfried, Fafner ou Mime, car les drames de Wagner, qui viennent de paraître en traduction, figurent dans ma bibliothèque... Mais à qui parler de ces choses ? A qui en parler comme il sied, c'est-à-dire sans se surveiller ni du tout se contraindre, et obtenir des réponses faites sur le même ton ? Mon père, très

*cultivé, se plaisait à lire, aimait les lettres. . . il n'avait pas, hélas ! la folie des lettres, de ces lettres dont j'étais fou. Je demandais à fréquenter quelques fous de mon espèce. Il vint un jour où le destin m'exauça.*

*Ce fut sans doute par l'entremise de quelque dieu bienveillant que je fis la connaissance de Jean Vernon<sup>1</sup>, dans le salon d'une fort ennuyeuse amie de maman, chez qui j'avais été convié à goûter. La corvée tirait à sa fin, lorsque je dus serrer la main d'un jeune homme qui semblait de mon âge et ne présentait, de prime abord, rien de particulier. Nous échangeons de vagues propos, tout en nous apprêtant à partir, chacun de notre côté ; cependant il maniait des romans jaunes posés sur une table.*

*« Drôle de littérature ! » fit-il et, riant sous cape, il ajouta :*

*« . . . Mais qui doit pleinement satisfaire les besoins esthétiques de notre hôtesse et de son époux. »*

*— Vous ne vous attendiez pas, Monsieur, répondis-je, à trouver les Fleurs du mal chez M. Homais, ni L'Eve future sur le guéridon de Tribulat ! »*

*Phrase élégante, n'est-il pas vrai ? Bien tournée, assez fine aussi, qui montrait que j'étais amateur de belles œuvres et renseigné.*

*Il me considéra, non sans étonnement, puis :*

*« Vous partez ? demanda-t-il. On pourrait faire quelques pas ensemble. »*

*L'instant d'après, notre conversation se prolongeait*

<sup>1</sup> ALBERT ERLANDE.

dans la rue... Ah! il ne fallait pas longtemps pour nous reconnaître du même bord! Et comme il est doux d'échanger au hasard, en causant sous les platanes, ces noms radieux: Verlaine, Baudelaire, Heredia, Mallarmé!... Les prosateurs étaient remis à un autre jour.

Le dimanche suivant, je passai l'après-midi chez Vernon. Il me reçut le mieux du monde.

« C'est donc vous, N. Soyez le bienvenu. Nous causerons plus à notre aise dans ce petit bureau où j'écris mes poèmes que chez d'aimables gens qui font leurs délices des romans de Georges Ohnet. »

Voilà qui s'appelle parler clair! Je me sentais déjà comme chez moi. Et nous nous engageâmes ensemble sur cette route triomphale qui mène au bout du monde, bordée par des joueurs de lyre et des sonneurs de trompe.

« Mais, disait Vernon, nous ne sommes pas les seuls, ici, à chérir le grand art. Je vous présenterai bientôt à mon ami Leveil<sup>1</sup> qui, dans peu d'années, comptera parmi nos romanciers les plus remarquables, Morin<sup>2</sup>, ce truchement délicat de la plus folle fantaisie, Silas<sup>3</sup> qui a su voir la Grèce antique d'un œil moderne, et Landoux<sup>4</sup> dont les poèmes en prose allient de façon singulière le lyrisme et l'exacte science. »

Me les présenter... Comment donc! Tout de suite, s'il le pouvait! Une réunion fut arrangée pour un jour

<sup>1</sup> EDMOND JALOUX.

<sup>2</sup> FRANCIS DE MIOMANDRE.

<sup>3</sup> THÉODORE LASCARIS.

<sup>4</sup> GUILLAUME MONOD DE MONTRICHER.

prochain. D'autres suivirent. J'en sortais chaque fois plus enchanté, prêt à tous les dévouements, à toutes les corvées, afin de complaire à ces jeunes maîtres qui daignaient m'appeler auprès d'eux et très flatté, je l'avoue, de leur bon vouloir.

Nous parlions jusqu'à perte de souffle, nous discutions le dernier livre dévoré, nous mettions en commun nos admirations et nos haines. Ensemble, nous haussions celui-ci sur le pavois, en hommage à la plaquette de vers qu'il avait fait paraître; ensemble aussi, nous repoussions celui-là et jetions aux pourceaux sa dépouille déchiquetée. Souvent, mes nouveaux amis récitaient leurs œuvres: Vernon sur le mode lyrique, Leveil avec une subtile élégance, Landoux gravement, Morin comme s'il jonglait en suivant le chemin de la corde raide et Silas d'une façon précise et nette qui ne laissait pas d'imposer.

Nobles séances où chacun se donnait tout entier, où nous servions le grand art, où Vernon, Leveil, Morin, Silas et Landoux cuisinaient en chantant le repas spirituel dont le fumet plairait peut-être à notre dieu, où, le cœur battant et la tête éberluée, je suivais leurs gestes, satisfait de collaborer quelque peu en récurant la vaisselle du festin et en lavant les plats.

La seule ombre au tableau fut celle que projeta mon père alors que j'achevais une description enthousiaste et convaincante de notre cénacle.

— « Si ça t'amuse, me dit-il, va les écouter bavarder... puisque toi, tu n'as rien à dire. »

Cette phrase, avec sa suspension voulue, me rebroussa, me fut pénible. Ne pouvant saisir certaines nuances



et ne brûlant pas de ma flamme, papa venait, sans aucun doute, de manquer à la fois de tact et de jugement. Passons.

Et puis, un soir, un soir comme les autres, aussi ravissant, aussi exaltant, le merveilleux projet naquit.

« Nous avons les mêmes idées, les mêmes goûts, disait Leveil. Nous différons par le talent, non par l'intention. Quelque chose reste à dire que nous dirons mieux si nous sommes unis : notre voix sera plus forte, elle portera plus loin, elle se répercutera en échos plus nombreux, mais il faudra de la discipline, de la suite dans les idées et surtout de l'ardeur.

— L'ardeur, interjeta Vernon, j'en fais mon affaire !

— Précise, Leveil, dit sèchement Silas qui s'impatientait.

— Eh bien... nous fondons une revue. »

Un long silence, d'abord, pour se donner l'air de réfléchir, de peser le pour et le contre, mais ensuite une approbation unanime.

Nous étions très émus, nous ne le cachions pas et, tout de suite, comme l'on court au plus pressé, nous cherchâmes un titre à cette feuille où devaient fleurir nos rêves. Leveil proposa : La Jeune Revue, or, nous n'étions plus des gosses ; Morin, Paroles dans la Brise, que personne ne comprendrait ; Landoux : Les Cahiers d'Art, ce qui parut pompier ; Silas : Etudes, où l'on vit une fausse indication, enfin moi : Notre Revue, qui fut jugée bête et de sonorité trop maigre...

« Attention, mes amis, reprit Landoux. Pour faire une revue, avant le titre, il faut de l'argent. »

Cette constatation, par son évidence même, jeta un froid. On fit le compte des petites sommes qu'il nous était possible d'apporter nous-mêmes, des carottes dont seraient grevées nos familles, des abonnements que nous espérons obtenir.

« Dans ces conditions, déclara Landoux, l'entreprise me semble possible! »

Mais le titre!... Comment fonder une revue sans lui donner un titre? Laisserions-nous l'enfant de notre jeunesse errer anonyme par le vaste monde, et non reconnu?

Seul Vernon n'avait encore rien dit.

« Un titre, s'écria-t-il soudain, la voix chaude, le regard brillant; ce titre devra indiquer nos aspirations, le sens de notre essor... Je vous propose: Azur. »

Et cela fut si bien dit, avec tant de chaleur, que le vocable Azur rallia tous les suffrages.

Durant le reste de la séance, nous ne fîmes plus rien d'utile; nous nous félicitions l'un l'autre, en nous jurant une éternelle amitié, gagée sur l'Azur, bien entendu, et surtout nous parlions du glorieux avenir auquel Azur était réservée, à la façon des parents qui dessinent à l'avance la vie de leur progéniture au berceau.

Trois mois plus tard, Azur paraissait sur vingt pages de format modeste, chez un imprimeur, bonhomme que Landoux avait su convaincre après de longs débats. Vernon croyait qu'il se jetterait à notre cou en signe de gratitude, mais Vernon se trompait.

Azur eut douze numéros, ce qui est beaucoup pour une petite revue. Vernon en était le directeur, Leveil,

Morin, Silas et moi, les principaux collaborateurs, et Landoux, le trésorier, car nous avons un trésorier. Trésorier ! ce mot nous charmait, nous incitait à rêver de Golconde. L'un de nos camarades<sup>1</sup>, occupé d'art plastique et qui devait fournir une critique des expositions (il n'y en eut jamais dans notre ville), fit même de Landoux un dessin fort plaisant qui le représentait assis, les jambes croisées à la Bouddha, sur une caisse luxueusement cloutée, ornée d'une serrure magnifique et ceinte d'une banderole portant ces mots : « Trésor d'Azur ». Je crains que la susdite caisse n'ait été alimentée, moins par les abonnements obtenus à grande-peine que par les libéralités de nos parents. Les nombreux services faits à des gens illustres ne nous enrichissaient pas, mais nous n'y pensions guère, l'azur n'étant pas le refuge de la seule Danaë.

Vernon<sup>2</sup> représentait chez nous le lyrisme en ce qu'il a de plus élevé, de plus céleste. Il se nourrissait des œuvres de Keats et de Shelley, ne quittant guère ces demi-dieux que pour tenir commerce avec Eschyle et Pindare. Cela lui formait une assez agréable compagnie. Il nous donnait régulièrement des odes et de grands poèmes où l'étoile, la flamme, la vague et la nuée fraternisaient, conversaient de plain-pied, si l'on peut dire, mais ces effusions sincères, qu'il mettait tout son cœur à déverser, jamais il ne put se résoudre à en relire le brouillon, à en revoir les épreuves. Leur dernier vers écrit, une lourde paresse l'accablait, et comme il ne voulait déléguer personne à de si ingrates

<sup>1</sup> HENRY ROBERTY.

<sup>2</sup> ALBERT ERLANDE.

besognes, les lecteurs d'Azur trouvaient, par sa faute, dans chaque numéro, une jonchée de coquilles étranges, absurdes, enfantines, irréparables aussi, car nulle note de la rédaction ne les eût excusées. Notre poète s'en inquiétait fort peu : « Le flot, disait-il, les emportera ! » et cette insouciance même nous ravissait.

A vrai dire, nous avions découvert en lui, nous admirions déjà, ce qui nous manquait, à nous autres : une âme de poète. Vernon était poète comme on devient aventurier, comme on se fait prêtre, pour obéir à un ordre intérieur où la volonté n'a rien à voir. Il n'aimait qu'inventer, imaginer, rêver... écrire était déjà une peine. Il pensait trop vite et n'arrivait pas à se rattraper. Je le vis souvent abandonner un poème à son vingtième vers, parce qu'il se trouvait en retard sur lui-même, incapable, n'ayant ni plan, ni notes, de rappeler une pensée déjà perdue. Alors, sans du tout se plaindre et sans s'exaspérer, il repoussait le feuillet noirci qui paraîtrait, un jour, sous le titre de « fragment lyrique » et commençait un nouveau poème dont le sujet venait de naître.

Il se débrouillait encore difficilement en prose, à une époque où, depuis longtemps, il écrivait de beaux vers ; c'est sous la forme du vers que se présentaient les images qui le hantaient, mais corriger quoi que ce fût restait au-dessus de ses forces. D'ailleurs, il était de ceux pour lesquels le monde extérieur n'existe pas. Le monde, avec toutes ses belles formes, ses harmonies, ses couleurs et ses parfums, il le trouvait en lui. Pourquoi l'eût-il cherché en d'autres lieux ? Il passait dans la vie comme on se promène dans un songe : le chant aux lèvres, l'amour au cœur et l'esprit enivré. Si rien

ne le retenait longtemps, par contre, tout l'exaltait et parfois il riait aux anges, à la façon des petits enfants, tant, ce jour-là, son univers intime lui paraissait un plaisant séjour.

Leveil était notre romancier<sup>1</sup>. Non pas qu'il eût publié des romans, mais il en achevait un, il en projetait plusieurs autres. On y voyait de beaux jardins où de belles jouvencelles prononçaient de beaux discours. Les jardins étaient fleuris de corolles rares qui poussaient là comme en serre chaude. Les jouvencelles s'y promenaient, dévêtues ou voilées tout au plus de soie mauve; elles tenaient volontiers un lys à la main, parfois une orchidée de forme inconvenante et, dans leurs cheveux « auburn », nuance précieuse, nattés en coquilles sur les oreilles, un lierre se mariait. Leur nudité obligeait Leveil à les placer dans un climat chaud. La plupart était du type préraphaélite anglais. Compliqués et pleins de méandres, les discours qu'elles murmuraient se distinguaient par du raffinement et une musicale subtilité. Elles se livraient à l'amour avec de robustes garçons bruns, aux fortes épaules, aux cheveux bouclés, qui avaient pris le temps de se raser la barbe et la moustache, avant de descendre au jardin. Cela faisait des couples charmants et il se passait dans les bosquets, boqueteaux et bocages du parc enchanté de fort voluptueuses scènes, décrites par Leveil avec complaisance. Puis on dansait, au son de vieilles musiques jouées sur des instruments anciens, on se baignait dans des vasques de porphyre, d'inévitable porphyre, où les jets d'eau, balancés par la

<sup>1</sup> EDMOND JALOUX.

brise, permettaient de se livrer à une hydrothérapie aussi savante que parfumée, enfin l'on se séchait au soleil et des tonnelles obscures, d'épais rinceaux de roses protectrices, un pavillon persan abritaient aussitôt de nouvelles amours, de nouvelles traîtrises, qui trouvaient leur dénouement par l'emploi du poignard, des poisons bus dans de luxueuses coupes, du lacet de soie serré par les doigts d'un nègre, ou de celui de la simple mélancolie qui mène aux mortelles langueurs. Je laisse pour compte les paons criards, les gazelles mobiles et les serpents lovés dans l'herbe que fonce un crépuscule d'été.

Quant aux sujets contemporains qu'entreprenait Leveil, il les concevait de même. Seuls le décor et le costume changeaient : un divan remplaçait le banc de mousse, un tapis le gazon ; mais les palabres tenues autour d'une table de thé par des dames vêtues de robes décoratives et d'aimables jeunes gens ressemblaient fort à celles des adolescentes sans voiles du beau jardin ; pareil aussi le minutieux travail de dissection auquel se livrait l'auteur, pareille la patience qu'il mettait à débrouiller fil à fil un enchevêtrement sentimental ; pareils enfin les intermèdes érotiques, tempérés de poésie, parmi les fleurs aux lourds parfums, mais, cette fois, disposées dans des vases.

Déjà l'on sentait, au cours de ces ébauches, une façon de grâce apprêtée, non sans charme, et l'aisance du récit. Leveil savait corriger, il savait apprendre, il travaillait avec une assiduité qui faisait mon admiration, il couvrait de son écriture fine de grandes pages qui s'amoncelaient peu à peu, qui, le décor factice, les

souvenirs littéraires et quelques manies de style déblayés, devaient composer une œuvre.

Pour l'instant, nous en étions encore aux tout premiers essais, aux balbutiements, et la jouvencelle porteuse de lys qu'une biche couleur d'écaille accompagne suffisait à me ravir.

Morin<sup>1</sup> se présentait tout différemment : un clown de l'école de Banville, qui serait allé se perfectionner à Naples et à Venise, un délicieux personnage, fantasque et surprenant, épris de poésie, qui venait mettre dans notre cénacle une note de gaieté, la note irrésistible de son rire. Il savait être sérieux, un temps, pourvu que ce temps fût court. Son avis donné, il s'échappait par une pirouette, une culbute inattendue, faite dans le domaine de l'esprit.

Il aimait inventer des personnages absurdes qu'il nommait de noms cocasses et qu'il mêlait à nos entretiens. Il nous donnait de leurs nouvelles, nous tenait au courant de leurs aventures, de leurs succès, de leurs revers. Nous ne tardions pas à les adopter, nous parlions d'eux avec plaisir. Quelquefois, Morin nous reprenait sévèrement à cause d'un oubli : par exemple, Hippolyte Lunaire n'avait pas, comme nous le pensions, le nez camus ni les yeux bridés à la chinoise. Il s'agissait du fils cadet de maître Lunaire, notaire en Arcadie, célèbre pour avoir rédigé le contrat de tous les mariages chantés par les poètes.

L'insouciance de Morin ne ressemblait nullement à celle de Vernon : elle était de ce monde. Quand nous

<sup>1</sup> FRANCIS DE MIOMANDRE.

descendions des cimes, l'œil inspiré, la bouche sévère, il nous déridait par des plaisanteries où ne se mêlait jamais rien de trivial, où se glissait parfois une critique légère :

« Monter sur l'Olympe ?... encore ! Aujourd'hui, mes enfants, je ne vous accompagne pas : j'ai oublié de prendre ma pelisse et les grandes odes m'enrhument. »

Il fut la joie de nos réunions, leur grâce. Je le voyais sous les traits d'un danseur italien, dans un des ballets de bonne-maman<sup>1</sup> ; je l'imaginai, gambadant sur une prairie, sans du tout en froisser les fleurs, dansant sur l'eau verte d'un étang, dansant encore sous la lune, dansant au crépuscule, un feu follet entre les doigts, et nous révélant par ses danses le poème qu'il allait écrire.

Ce jeune homme mince, à la figure glabre, au regard changeant, aux pommettes trop rouges pour la pâleur de ses joues, paraissait agile, fragile et passager. Il dansait sa jeunesse ; il s'appropriait à danser sa vie...

Avec Landoux<sup>2</sup>, on redevient grave. Son amour des lettres ne l'a pas beaucoup éloigné des sciences qui l'intéressaient d'abord, qui, plus tard, le reprirent de façon exclusive, car il se fit, je crois, un nom dans la chimie. Sa poésie, écrite en prose, était, le plus souvent, souterraine et géologique. Nulle part il ne se sentait mieux (plus au chaud, disait Morin) que dans les entrailles de notre globe. En de longs dialogues rythmés, l'or, l'étain, le manganèse, le brome, le soufre

<sup>1</sup> MARIE TAGLIONI.

<sup>2</sup> GUILLAUME MONOD DE MONTRICHER.



*et les cristaux de roche discouraient inlassablement. Morin, son ami intime, prétendait que les rapsodies de Landoux l'épouvantaient, à cause d'une ancienne horreur, non encore apaisée, pour ce parent pauvre du chimiste, le pharmacien, dont la boutique lui était trop connue, et depuis trop longtemps :*

Lorsque Landoux fait bavarder le manganèse,  
Si fort que l'on s'amuse, on est mal à son aise.

*Chacun aimait Morin, chacun estimait Landoux, notre intègre trésorier qui ne grapillait pas dans la caisse et n'entretenait aucune courtisane à l'aide de bénéfiques illicites ; par contre, nous nous montrions injustes envers Silas <sup>1</sup>.*

*Cet excellent garçon, serviable, courtois, qui prétendait à l'élégance britannique et surveillait ses gestes pour que ne se révélât point son origine méridionale, avait, à nos yeux, le sérieux défaut de savoir ce qu'il voulait faire et de le faire proprement. Des études plus sérieuses que les nôtres, une culture moins déficiente, enfin son goût pour les auteurs anciens et étrangers lui permettaient de s'intéresser à des traductions, à des commentaires d'œuvres dont nous soupçonnions à peine l'existence. Il besognait avec assiduité, sans jamais vanter ses trouvailles, ce qui nous paraissait du dernier commun, à nous qui célébrions l'oiseau rare avant l'œuf pondu, mais ce qu'il donnait était souvent bien éclos.*

« Ce brave Silas devrait chercher un emploi de bibliothécaire : il n'est bon qu'à ça ! »

<sup>1</sup> THÉODORE LASCARIS.

*Tel était l'avis tout cru de Vernon, d'ailleurs injuste.*

*Il me reste à parler de moi-même. Comment m'y prendre ?... Peut-être serai-je moins gêné en me traitant à la troisième personne.*

*Je dirai donc que N., qui appartient à la rédaction d'Azur et que l'on commence à nommer Ottavio<sup>1</sup>, parce que c'est plus facile et que cela « fait mieux », se trouve fort empêtré. Il ne manque pas d'enthousiasme, oh ! loin de là ! Tout comme un autre, il récitera des vers, d'une voix que l'émotion amplifie puis étrangle, il discutera d'un roman, il saura ce qui vient de paraître, ce qui doit paraître incessamment, et fera même, à ce sujet, des hypothèses, voire des prédictions. Si quelque poète connu a daigné enrichir Azur d'une courte pièce de vers, N. le mettra aussitôt à sa place, qui sera la plus haute, il parlera de lui avec une dévotion plus grande, un plus absolu respect, au lieu que si le portelyre quémagné n'a rien répondu, il le méprisera comme il sied... et pas en silence. A ces divers points de vue, N. est un très bon collaborateur, mais dès qu'il s'agit de collaborer effectivement par une œuvre, fût-elle mineure, le voilà qui reste court : son sac est vide.*

*Jamais N. ne sera poète lyrique comme Vernon : il manque de souffle ; il s'en doute. Il a rêvé de plusieurs romans, encore faudrait-il en commencer un, pour emboîter le pas à Leveil. La fantaisie de Morin le transporte d'aise, mais la fantaisie, c'est difficile, ça ne s'enseigne guère... Où trouver un professeur de*

<sup>1</sup> Pour ses amis, Voisins était toujours « Augusto », nom que lui donnaient ses parents.

fantaisie ? La science de Landoux le rebute, il n'y entend rien. Enfin, pour rivaliser avec Silas, il conviendrait d'avoir lu davantage et plus appris.

N. se désole. Il ne sait à qui raconter ses ennuis, il ose à peine les exprimer, il en a honte et souffre d'en souffrir.

Après s'être donné beaucoup de mal et avoir gâché plusieurs feuilles d'excellent papier, N. arrive à produire quelque chose d'assez informe, de très court, qui peut à la rigueur passer pour un poème en prose et que la rédaction d'Azur juge acceptable. On ne montre pas un grand enthousiasme, mais on est poli...

Sur ce, je réintègre ma première personne, ayant tort de me plaindre, même indirectement, de mes débuts en littérature. Tant pis, si j'écrivais des sottises et si on me le laissait voir ! Tant pis, car je brûlais de faire mieux. Oui, ces débuts n'eurent rien de brillant : ne sachant de quoi parler, je parlais de n'importe quoi. Convoqués à une tâche aussi peu précise, les mots se refusaient à me servir, bien que je ne fusse pas difficile et que l'approximation reçût chez moi le même accueil que le « mot juste ».

Il ne me suffisait plus d'imaginer : le temps de mon ami Pamphile avait rejoint les vieilles lunes, ces jours pleins d'aromes et de brises où je rêvais tout haut dans un bois de pins, très satisfait que mon rêve allât se perdre parmi le feuillage. Maintenant, je voulais le retenir, je voulais m'exprimer.

Mon ambition secrète : écrire des pages très ornées, d'aspect luxueux et d'abord malaisé, que le

bourgeois repousserait d'une main dégoûtée, des pages pleines de suc, mais obscures (je disais : hermétiques). Je m'y étais appliqué tout de suite et parvins à mettre sur pied quelques paragraphes épais, embrouillés et lourds... Que faire? A quel saint me vouer?

Un matin, je rencontrai dans la rue M. Lequin<sup>1</sup> revenant du Lycée. En remerciements du service d'Azur, il m'avait envoyé un billet sympathique et narquois. Nous fîmes route ensemble. La tiédeur de l'air incitait aux confidences : je lui dis mon souci.

« Mon cher N., répliqua-t-il, la petite revue qui vous intéresse me divertit, mais je suis navré de voir combien votre collaboration personnelle y paraît de qualité médiocre. Vous demandez un conseil. Le voici en peu de mots : changez de manière, changez de sujets. Vos pages me font, hélas ! l'effet de la devanture d'un bijoutier de faux : je n'y crois pas. Vous ne porteriez pas sur votre gilet de pareilles chaînes de montre... Mais cela peut s'arranger, à la rigueur. Ce sont vos sujets qui m'horripilent. Eh quoi ! vous avez la chance rare de bien connaître cet admirable pays qui est le nôtre, et jamais vous n'en tirez parti ! Ecrivez, puisque vous semblez possédé de la manie d'écrire, mais pour l'amour de Dieu, parlez-nous de choses que vous aurez vues, maniées, entendues, flairées ! Parlez-nous d'une route au soleil dont vos semelles gardent le souvenir, d'un pin sur lequel vous aurez grimpé, d'une calanque où vous vous serez baigné. Je ne pense pas que vous arriviez ainsi à rien composer de particulièrement sublime,

<sup>1</sup> JULES MARSAN.

mais du moins on s'y reconnaîtra; vos prétentions descriptives ne feront plus sourire, étant cette fois justifiées... Notez que je ne songe pas à vous conseiller d'écrire un guide des environs à l'usage des touristes. Tout, mon cher N., se transpose, vous vous en rendrez compte bien vite, tout, les paysages comme les âmes, et des rochers, vus par vos yeux à dix kilomètres d'ici, peuvent très bien se placer à Thulé, en Arcadie ou en Bactriane, qui sont, je crois, les seules contrées que daignent visiter les collaborateurs d'Azur. Ces rochers-là, où que vous les mettiez, auront l'avantage de permettre au héros de l'histoire de s'appuyer dessus et peut-être d'y trouver des matériaux pour construire sa maison (il faut bien que le pauvre homme couche quelque part!) au lieu que les rochers pris en Arcadie même sont dorés, il est vrai, mais dorés sur carton-pâte. Qu'en pensez-vous?

— J'y songerai, M. Lequin...

J'y songeai beaucoup: la plaisante leçon me forçait à réfléchir et, bientôt, ma lutte avec les mots reprit de plus belle... Ah! les douces heures où je tâchais, si maladroitement encore, à les forcer de me décrire mon rêve, où je les suppliais de me venir en aide, où chacune de mes défaites devenait un gros chagrin, où la seule approche du vocable cherché me donnait comme un anxieux tremblement! Certes, ce fut durant ces heures-là que je me suis mis à chérir l'art de façon honnête et non plus à la manière d'une somptueuse élégance. J'en garde le souvenir ému.

Mon père, qui ne m'avait guère félicité de mes premières élucubrations, m'étonna, un soir, en disant:

« Ce que tu écris me déplaît et souvent me paraît absurde, mais je dois dire que tu ne perds pas ton temps, puisque tu travailles durant tes loisirs. Tu apprends peut-être à travailler, mais il te manque un tas de bouquins dont tu auras besoin. A nous deux, mon petit, nous en ferons la liste et je te compléterai ta bibliothèque. »

Les interventions assez surprenantes de papa ont parfois du bon.

Durant ce temps, Azur resplendissait. Nos réunions ne perdaient rien de leur exaltation : le plus févreux, le plus incontinent bavardage les animait toujours, nous adorions, nous détestions avec une ferveur pareille et pour placer l'œuvre récemment lue, l'autel était prêt, tout comme le seau à ordures. Mais, si vivante que semblât notre revue aimée, teinte par le ciel même, ses jours étaient cependant comptés.

Un vent d'amour qui devait tout diviser et tout détruire souffla sur la rédaction. D'abord Vernon s'éprit furieusement d'une jeune personne de notre ville. Elle fut décrite en strophes passionnées, où son poète lui donna comme attributs l'auréole de la sainte, la nudité de la déesse et la transparence fumeuse du fantôme. Pour concilier ces perfections disparates, on s'arrangeait du mieux qu'on pouvait. Leveil se découvrit, presque en même temps, un goût immodéré pour quelqu'un d'autre et des contes amoureux en avertirent, par mille ingénieux détours, les lecteurs d'Azur. Vernon et Leveil jouaient, le dimanche, au tennis avec deux jeunes filles, d'ailleurs délicieuses, mais, dès le lundi, on ne

plaisantait plus : on édifiait le temple de l'adorée, monument d'architecture très composite.

L'exemple fut contagieux : Morin s'éprit d'une dame chemisière, jeune et jolie, chez qui il achetait ses cravates. Je reçus de lui quelques confidences :

« Dans le privé, je la nomme mon « entéléchie », ce qui la met tout de suite à son rang de noblesse. J'ai trouvé le mot dans Ronsard et je sais ce qu'il veut dire. »

Landoux découvrit que l'une de ses cousines était charmante. Pour elle, il délaissa, un temps, les entrailles de la terre et les combinaisons chimiques qui s'y perpétrent. Par une singulière occurrence, ce fut cette même cousine qu'il épousa, nombre d'années plus tard. Il l'aime encore, comme il aime encore la chimie.

De son côté, Silas faisait des sorties mystérieuses, inexplicables. Il lui arrivait d'être absent deux jours de suite ; d'autres fois, il consignait sa porte. Les bruits les plus flatteurs couraient à son propos. Pour les confirmer, il nous donnait des traductions de poèmes érotiques anciens. Enfin, moi, je cherchais mon idole, je la trouvais de temps à autre, je me fatiguais d'elle assez vite, mais avais soin de la chanter par avance. Ces chants, restés inédits, longtemps conservés, sont, je le crains, perdus pour les lettres : il me semble qu'un soir où je rappelais de vieux souvenirs, le feu en disposa.

Brusquement, nous vécûmes en plein drame.

Landoux s'étant permis une appréciation tendancieuse sur la cravate que portait Morin, celui-ci commença par lui dire de sa voix la plus douce que l'ironie

était interdite aux chimistes, puis il se fâcha tout rouge et menaça son ami de lui botter les fesses.

Quinze jours après, Vernon commit l'irréparable erreur d'écrire ce vers :

Et comment serait-on vraiment belle étant blonde ?

Leveil le couvrit d'injures aussitôt, car sa belle était blonde, sans contredit.

Silas disparut pendant huit jours, après avoir tenu publiquement ce propos qui nous fut vite répété :

« Je vais me reposer de la littérature de mes camarades : elle est aussi peu délectable qu'ils le sont eux-mêmes. »

Moi, cependant, je tâchais d'arranger les choses et me procurais de ce fait des ennemis dans tous les camps. Pour comble d'infortune, je reçus de mon ami Dalsant, élève de rhétorique supérieure à Paris, une lettre désobligeante, en réponse à celle où je le priais de donner quelques pages au prochain numéro d'Azur. Il ne me cachait nullement que son intention était de ne jamais collaborer à une revue toute farcie de sottises où, pour ma part, j'accumulais, à son avis, les fautes de français, les fautes de goût et les impropriétés de termes. Je le traitai, en mon for intérieur, de pédant prétentieux, me réservant de le lui faire savoir, plus tard, de vive voix.

Enfin, nous fûmes frappés du dernier coup. Par une lettre circulaire, rédigée en bonne et due forme, Landoux nous annonça que la caisse d'Azur était vide et qu'il ne voyait aucun moyen de la remplir.



« Je reconnais ma chance ordinaire, dit Morin ; je préparais une longue épitaphe en vers où Lamartine, Hugo, Baudelaire et Verlaine pleuraient harmonieusement sur une tombe encore ouverte... voilà qu'on la ferme ! »

Azur avait vécu et nous étions tous brouillés de façon brutale, irrémédiable, pensions-nous. Pour dire le vrai, durant près d'un mois après ce désastre, les anciens collaborateurs d'Azur se saluèrent à peine : on s'ignorait. Et puis on pensa que la causerie littéraire ne manquait pas de charme, que la passion des belles-lettres s'entretient par le commerce de leurs dévots, qu'une simple question d'argent ne devait pas séparer des artistes...

Un soir, Leveil ayant rencontré Vernon dans la rue, lui demanda des nouvelles de son travail ; Vernon, tout ému, répondit en s'enquérant des romans de Leveil, et le mardi suivant, nous fumâmes ensemble beaucoup de cigarettes et parlâmes de mille nobles choses, mais pas de nos amours. Néanmoins, l'âge d'or était passé.

## II

Si Morin, le fantaisiste, continue à se plaire aux mêmes jeux, il me rendra tout à fait enragé.

Vous vous le rappelez peut-être, chérissant du plus tendre amour une dame chemisière, chez qui il achetait ses cravates. Or, cette passion fut courte ; elle ne survécut pas longtemps à l'honorable faillite d'Azur, mais je ne sache pas que ces deux déchéances fussent autrement liées que par le hasard.

Aujourd'hui, Morin poursuit de ses assiduités une honorable fleuriste dont la boutique, bien achalandée, a quelque renom dans notre ville. Les anciens rédacteurs, réconciliés depuis peu, s'y réunissent parfois, non plus pour se rapprocher des Muses, mais simplement pour humer en commun de délicieuses senteurs. La jeune femme que Morin courtise est agréable, délurée, elle nous supporte sans mauvaise humeur, il lui arrive même d'orner gratuitement nos boutonnières de corolles discrètes. Ces attentions lui donnent le droit de nous mettre à la porte quand sa boutique s'encombre, sans refuser le bénéfice de la réclame que lui vaut notre reconnaissance.

Ce ne sont d'ailleurs pas les amours de notre ami Morin qui m'enragent. Sur le quai du port, où je me promenais au soleil, je viens de le rencontrer.

« Ah! me dit-il en me prenant le bras, j'ai deux grandes nouvelles à t'annoncer, Ottavio! D'abord, un arrivage extraordinaire de mimosas. Nous irons les voir; on se dirait sur les bords du Pactole, dans la tour de Danaé ou la bouche de saint Jean-Chrysostome, chez Rothschild, au Pérou, en Eldorado, dans le jardin des Hespérides! C'est étonnant!... Mais il y a mieux encore! Ecoute, Ottavio: j'ai trouvé ma forme, celle que je cherchais depuis si longtemps et qui m'attendait, accrochée comme un pardessus dans le vestiaire de l'Olympe, mais que je ne découvrais pas, faute d'un numéro ou de quoi payer le pourboire. Ah! les temps sont durs!... Ma forme! C'est un petit livre de quatre sous qui me l'a révélée: un livre sur la poésie japonaise... Ces Japonais, des gens sublimes! En trois

*vers ils disent tout : et moi aussi, en trois vers, je vais tout dire à ma façon : mes peines et mes joies, mes ambitions réalisées, mes rêves, et ton nez qui s'allonge de jalousie, mauvais bougre!... Allons vite admirer les mimosas de Marianne... »*

*Un temps pour respirer, puis il reprit :*

*... Dans la boutique parfumée*

*Où mon délice nous retient*

*Par ses grâces de brune almée.*

*« Néanmoins, odorante et corybante eussent rimé aussi bien. Ces vers te donneront, en passant, un exemple du divertissement japonais qui sert à ponctuer mes propos. »*

*Nous approchions et, quand il poussa la porte, nous vîmes, chez Marianne, le plus somptueux étalage de fleurs : une orgie en jaune.*

*« Salut, Danaé ! » s'écria Morin, la voix vibrante. Danaé me tendit la main.*

*« Vous qui le connaissez bien, M. N., me disait-elle, un instant plus tard, priez-le donc de ne pas me rendre ridicule!... Chaque fois qu'il vient ici, jamais il ne manque de me donner un nom nouveau, et pas du calendrier ! Hier, c'était Hertulie, un autre soir, Ismène, aujourd'hui, Danaé... Danaé ! de quoi ça a-t-il l'air ? C'est pas des noms de chrétiens, pour sûr... et j'en oublie. Il m'arrive de faire une tête devant les clients ! Votre ami est charmant, mais je ne sais pas deviner quand il plaisante et quand il ne plaisante plus... Enfin, pour tout vous dire, j'ai quelquefois peur que ces noms ne soient des noms de belles dames qu'il a connues autre-*

*fois, des noms d'amour... Vous comprenez?... Alors, j'en aurais vraiment du chagrin. »*

*Je la rassurai de mon mieux. Morin n'écoutait pas, occupé d'autre chose.*

*« Allons! voilà que ma manche est toute tachée! Douce amie, seriez-vous assez bonne pour me prêter une brosse? Je vous promets de ne l'employer qu'à des usages honnêtes.*

C'est l'impertinent mimosa  
Qui, sans respect pour ma vêtüre,  
D'un pollen d'or me saupoudra...

*« Merci, bientôt il n'y paraîtra plus et je songerai peut-être à vous rendre la brosse. »*

*— Je la réclamerai, dit Marianne, mais puisque vous aimez les fleurs, M. N., venez voir dans l'arrière-boutique les roses que j'ai reçues de Nice; elles sont encore dans leur panier.*

*— Oh! les roses, dit Morin, cela ne m'excite plus guère. Vas-y tout seul si ça t'amuse.*

Trop de gens ont vanté les roses  
Et sur un mode bien banal...  
Ces fleurs omnibus m'indisposent.

*« Parle-moi plutôt de ce bouquet d'arums: ils s'embêtent, les pauvres, sur le coin du comptoir d'où le chat les fera tomber. A quoi pensez-vous Marianne? Tant de pureté laissée à l'abandon!*

Dans le cornet de cet arum,  
Je goûterais bien, il me semble,  
La saveur d'un cocktail au rhum.

« Voilà comment je comprends l'alcoolisme, Ottavio : relevé par une pointe de raffinement et d'élégance. »

Je lui demandai quelques nouvelles de nos camarades. Il me parla d'abord de Leveil.

« J'ai lu son dernier roman en manuscrit. Plein de choses, très curieux, très... décoratif, et, néanmoins, sa psychologie mondaine a toujours quelque chose de gourmé, de guindé qui donne envie de mettre les coudes sur la table et de boire à la bouteille.

Le talent de Leveil m'inspire,  
Par sa recherche du contraint,  
Le goût de la crapule, ou pire...

« Quant à notre vieux Vernon, il vit toujours sur les hauteurs et compose, paraît-il, une tragédie, oui, Monsieur ! Ça se passe en Grèce, dans une Grèce plutôt alpestre.

L'air subtil des sommets me gêne :  
Pour suivre Vernon sans effort,  
Je veux un ballon d'oxygène.

« Et, pendant ce temps, Landoux s'obstine à triturer laborieusement des odes chimiques où je n'entends rien et qui, même mises au point, me resteraient sur l'estomac. »

Les effusions de Landoux  
Ne laissent pas que d'être lourdes :  
Il fait sa cuisine au saindoux.

« Enfin, Silas... »

---

— Assez, Morin! m'écriai-je. Tais-toi! Si tu continues...

— Mais oui, Mesdames, nous avons des roses, disait Marianne à de nouvelles clientes qui entraient. Justement, je venais de les montrer à ces deux messieurs, toutes fraîches de Nice; bien belles. »

Par un amical petit signe d'entente, elle nous avertit que nous étions de trop et pouvions nous retirer, ce que nous fîmes, peu après.

Tout est matière à tercets japonais pour notre cher Morin: Marianne, ses fleurs, une affiche, un nuage, un tramway grinçant sur ses rails, l'heure qui sonne, le coq qui chante, la lune qui se moque.

... Je n'en puis plus! S'il persiste, je lui serrerai le cou entre mes doigts!

Cela dura quinze jours, un mois peut-être, où je m'épouvantais de sa présence, et puis, subitement, une autre idée le ravit: écrire un roman... et les tercets japonais se flétrirent.

« ... Des amusettes pour Orientaux maniaques! Des bibelots d'amateurs! Tu entendras un autre son de cloche en lisant les premières pages de mon livre, dont le titre provisoire est: Nausicaa et son chat persan. »

Je ne demandais pas mieux.

---

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préambule à ce qui n'est pas une biographie. . .	11
La fin de l'enfance . . . . .	14
Silence . . . . .	22
Le Premier Groupe . . . . .	30
Au seuil de la vie littéraire. . . . .	38
Sous le Signe de Mallarmé . . . . .	44
La Comédie Shakespearienne . . . . .	50
Aix-en-Provence. . . . .	57
Joachim Gasquet . . . . .	65
Vue de Cézanne. . . . .	71
Années d'apprentissage. . . . .	77
Le Pays du symbolisme . . . . .	86
La Comédie humaine dans la ville du Roi René	94
Ce que me disent les fontaines du Cours Mirabeau	100
Emmanuel Signoret . . . . .	109
Naissance d'un esprit nouveau . . . . .	118
Méditerranéenne. . . . .	128
Maurice Magre. . . . .	142
Albert Erlande . . . . .	150
Visite d'André Gide . . . . .	160
Le groupe des premiers amis de Gide. . . . .	173
Francis de Miomandre . . . . .	183
Retour en avant. . . . .	194
Lucien Rolmer . . . . .	201

	Pages
Rencontres avec Jean Lorrain . . . . .	211
Stuart Merrill. . . . .	223
J.-C. Mardrus. . . . .	234
Camille Mauclair. . . . .	243
Z. . . . .	255
6, Rue des Tonneliers . . . . .	261
L'œuvre d'une génération . . . . .	269
Départ pour Paris. . . . .	279

## APPENDICE

Ecrit sur de l'eau (Fragment). . . . .	291
Les Baladins d'amour (Fragment). . . . .	303
Les Miens (Fragments). . . . .	314





IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR  
PAPIER ALFA BOUFFANT, NUMÉROTÉS  
DE 1-40, DONT DIX-HUIT EXEMPLAIRES  
NOMINATIFS RÉSERVÉS AUX « AMIS DE  
LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ ».

LES SAISONS LITTÉRAIRES

A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE ST-PAUL A FRIBOURG,  
POUR LE COMPTE DE W. EGLOFF, ÉDITEUR  
A FRIBOURG, LE 4 DÉCEMBRE MCMXLII.



# *luf* EDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ, FRIBOURG

<i>CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :</i>		fr. s.
MARCEL BRION, <i>Le Théâtre des Esprits.</i> Illustrations de Paul Monnier. 1942 .		5.50
PAUL CLAUDEL, <i>Présence et Prophétie.</i> 1941		4.50
GUSTAVE DORET, <i>Temps et Contretemps.</i> (Souvenirs d'un musicien), seize hors- texte. (8 <sup>e</sup> édition) 1942. . . . .		10.—
PIERRE EMMANUEL, <i>La Colombe.</i> Poème avec une présentation de PIERRE JEAN JOUVE. 1943, sous presse.		
LOUIS GILLET, de l'Académie française, <i>Claudél présent.</i> 1942. . . . .		3.50
HENRI GUILLEMIN, <i>Connaissance de La- martine.</i> 1942 . . . . .		5.50
JEANNE HERSCH, <i>Temps alternés.</i> Roman. 1943 . . . . .		3.75
EDMOND JALOUX, de l'Académie française, <i>Le Vent souffle sur la flamme.</i> Roman. 1941 (12 <sup>e</sup> édition) . . . . .		3.75
PIERRE JEAN JOUVE, <i>Mozart.</i> 1942 . . . . .		7.50
PIERRE JEAN JOUVE, <i>Le Paradis perdu.</i> 1942		7.50
PIERRE JEAN JOUVE, <i>Vers majeurs</i> . . . . .		4.50
LAMARTINE, <i>Lettres des années sombres.</i> (1853-1867). Introduction et notes par HENRI GUILLEMIN. 1942 . . . . .		5.—
GUY DE POURTALÈS, <i>Les Contes du Milieu du Monde.</i> Illustrations de Bottinelli. 1940 (9 <sup>e</sup> mille). . . . .		5.50
GUY DE POURTALÈS, <i>Saints de pierre.</i> Illustr. de Pierre Monnerat. 1941 (13 <sup>e</sup> éd.)		6.—
GONZAGUE DE REYNOLD, <i>Qu'est-ce que l'Europe ?</i> 1941 (6 <sup>e</sup> éd.) . . . . .		4.50
GONZAGUE DE REYNOLD, <i>La Formation de l'Europe, en préparation.</i>		
ANDRÉ ROUSSEAU, <i>Chronique de l'Espé- rance,</i> 1943 . . . . .		4.50
MAURICE ZERMATTEN, <i>Le Cœur inutile.</i> Roman. 1936 (10 <sup>e</sup> mille) . . . . .		4.—
MAURICE ZERMATTEN, <i>Le Chemin difficile.</i> Roman. 1938 (6 <sup>e</sup> mille) . . . . .		4.—
MAURICE ZERMATTEN, <i>La Colère de Dieu.</i> Roman. 1941 (9 <sup>e</sup> mille) . . . . .		4.75
MAURICE ZERMATTEN, <i>Le Sang des Morts.</i> Roman 1942. . . . .		5.50